

Kairos

JOURNAL LIBRE ● INDÉPENDANT

Illustration - Uncanny Bee



**Évaluer la « crise »
du covid,
encore et toujours**

Bernard Legros • Page 4

**Le nouveau
gouvernement « Arizona »
sous un regard du Nord**

Entrevue avec Els Ampe • Page 17

**Complotisme
contre dogmatisme**

Paul Willems • Page 18

DOSSIER

LA FAILLITE SPIRITUELLE DE L'OCCIDENT

Pages 8 à 16

Kairos

Editeur responsable: ASBL Kairos / Alexandre Penasse - Rue des Bégonias, 32 - 1170 Watermaal-Boitsfort, Bruxelles



SOMMAIRE

Tirer réellement des leçons de l'histoire

Alexandre Penasse / Pages 2-3

Le courr(oux)ier de Guy d'Evras

Page 3

Évaluer la « crise » du covid, encore et toujours

Bernard Legros / Page 4

Féminisme, guerre et désarmement : les femmes ont-elles leurs maux à dire ?

Marzie Flodienka / Page 5

Réification ou de la chosification de l'homme

Kenny Cadinu / Pages 6-7

DOSSIER

Pages 8-16

La faillite pirituelle de l'Occident

Dossier coordonné par Bernard Van Damme / Page 8

« Toute civilisation repose sur un fondement spirituel qui est son sanctuaire »

Entretien avec Bertrand Vergely / Page 9

« Le déclin du courage »

Bernard Van Damme / Pages 10-11 et 15

Sources oubliées et odysée de l'esprit

Daniel Zink / Pages 12-13

Gaza : de quoi cette catastrophe est-elle le nom ?

S. Kimo / Page 14

Philippe Bénétou : Le dérèglement moral de l'Occident

Kenny Cadinu / Page 15

De jadis à nos jours, ce que les penseurs nous ont légué

Page 16

Le nouveau gouvernement « Arizona » sous un regard du Nord

Propos recueillis par Bernard Van Damme / Page 17

Complotisme contre dogmatisme

Paul Willems / Pages 18-19

Et le César du meilleur acteur est pour...

Jean-Guy Divers / Page 19

Tour du monde avec docteur aloès

Virginie Belfiore / Page 20

Agriculture, un an plus tard

Serge Peereboom / Page 20

Fils de Pub

Alain Adriaens / Page 21

Deux techniques de construction – 1. La paille

Christian La Grange / Page 21

Vu, lu, entendu

Pages 22-23

Brèves

Page 24

Tirer réellement des leçons de l'histoire

Les attaques contre la liberté d'expression ne sont plus des actes exceptionnels, mais des éléments structurels d'un ordre politique qui la tolérait tant qu'elle n'attaquait pas le cœur du pouvoir, qu'elle ne risquait pas d'être largement diffusée et de réveiller les masses : il ne faudrait pas que l'esclave dans sa caverne découvre la lumière. Une vérité pouvait toutefois, entre deux publicités pour Coca-Cola, se noyer dans un flot de divertissements servis à heure de grande écoute par des journalistes stipendiés, instrument de médias appartenant aux grosses fortunes ou directement au pouvoir politique, celui-ci travaillant de toute façon pour celles-là. Aucun risque : dans un mélange de vrai et de faux, on ne distinguait plus rien. Je me demandais parfois si ceux qui défendaient encore une telle obscurité contre ceux qu'ils nommaient les « complotistes » étaient conscients de leurs mensonges et de l'énergie qu'ils devaient mobiliser pour éviter le réel. D'un point de vue clinique ou psychosocial, le domaine était passionnant, même si pendant ce temps les décisions des élites et la servitude volontaire des masses nous enfonçaient plus profondément dans l'abîme.

Ce système politique, qui par toutes ses composantes cherche à se maintenir en vie, donc à pérenniser les institutions qui le caractérisent, met autant d'énergie dans le mensonge et la propagande que dans ses actions primaires. Ainsi, si la guerre, la misère et l'inégalité, la destruction des services publics, de la culture, de la singularité, constituent sa véritable manifestation, il doit œuvrer continuellement à présenter à travers ses médias le contraire de ce qu'il fait réellement : il dira qu'il veut la paix, la prospérité pour tous, la justice et l'égalité, des services publics efficaces, une culture vivante et un respect de l'individualité.

Sous couvert d'unité (rappelons-nous le slogan du gouvernement pendant la propagande covidienne : « La Belgique : une équipe de 11 millions »), les politiques et leurs médias disloquent en réalité le corps social en diverses entités opposées. Le wokisme et la généralisation des revendications des identités minoritaires¹ donnent la priorité non plus à la cohésion sociale, mais aux groupes d'appartenance, l'universalité remise à la corbeille. Mais c'est essentiellement le refus du débat, le pouvoir ostracisant la pensée « divergente », qui divise le corps social et génère l'anomie : les sujets sont perdus, ne peuvent plus se référer à rien, ni à un « adulte », ni à l'altérité, ni à une histoire commune. À la fluidité des identités (on peut désormais être tout ce qu'on veut...) correspond cette ère de la post-vérité où plus rien n'est vrai. Tout se vaut, rien ne se vaut, les apories ne sont plus nommées et le sujet doit prendre comme une évidence ce que le pouvoir énonce, A un jour et non-A le jour suivant, sans en relever la contradiction. Il n'y a plus de débat, il ne persiste donc que la vérité officielle qui prend la forme d'une vérité religieuse où l'on bannit celui qui doute et ose le dire. Le consensus n'est dès lors que de surface, illusoire, avec dans un même temps l'impossibilité de savoir qui joue dans le jeu ou pas, car le demander explicitement reviendrait à révéler que soi-même on n'y joue pas.

Toutes ces manifestations où *in fine* le délire se fait passer pour la norme et où la majorité semble l'accepter, marquent

le totalitarisme, avec des acteurs politico-médiatiques en roue libre, se présentant comme rationnels alors qu'ils sont absurdes, qui disent donner des ordres clairs alors que ce ne sont que des injonctions paradoxales, qui disent oui et non en même temps. À cette folie du système répond une folie individuelle : un système politique fou attire naturellement – et au besoin – des personnalités pathologiques, celles qui savent qu'elles devront faire tout ce qu'on leur demande pour que le système se maintienne. *Nos élus* politiques constituent un tableau clinique.

Alors qu'il feint de prôner la liberté individuelle, le programme politique tue toute initiative individuelle, toute liberté de penser qui irait contre lui et risquerait de lui nuire. Et si le sujet devait en douter, si l'envie lui prenait de dire publiquement que le roi est nu, il devrait constamment avoir en tête le danger, se rappelant du sort de ceux qui osent perturber le narratif, relégués dans les catégories de « transphobe », « extrême droite », « complotiste », « raciste »...

Bannissement et concept de *fake news* sont du même ressort. Comme l'avait si tôt et si bien compris Guy Debord, « *Le concept de désinformation n'est bon que dans la contre-attaque. Il faut le maintenir en deuxième ligne, puis le jeter instantanément en avant pour repousser toute vérité qui viendrait à surgir. Le concept confusionniste de désinformation est mis en vedette pour réfuter instantanément, par le seul bruit de son nom, toute critique que n'auraient pas suffi à faire disparaître les diverses agences de l'organisation du silence*² ». À quoi se rattacher dès lors, si les médias ne sont plus que des officines politiques délirantes³, l'École, une institution ne générant plus un citoyen libre capable de penser, mais un travailleur-consommateur obéissant, piochant dans l'offre identitaire, la santé, un *business* qui demande des malades ?

L'AMOUR DU POUVOIR

Dans cette configuration sociale, il n'y a pas plus dangereux que les amoureux du pouvoir, car ce sont eux qui en deviendront les serviteurs zélés, suivis par toutes les autres personnalités psychopathiques qui soulageront leurs pulsions les plus sordides dans une société qui désormais les tolère. Que ce soit à Gaza ou dans les ghettos de Varsovie, un système injuste et criminel attire des individus qui trouvent en lui l'occasion d'assouvir leurs plus vils instincts, qui en période « normale » auraient pris des voix différentes. Par exemple, un fonctionnaire ou journaliste ne remettant nullement en question l'ordre établi, obéissant docilement aux directives, se soumettant s'il le faut « malgré lui », donc malgré ses valeurs, faisant dès lors des compromis et compromissions un mode de fonctionnement, ce type de profil vit confortablement aussi bien en société bureaucratique superficiellement démocrate (c'est celui qui souvent vous dira que pour changer le système, vous n'avez qu'à voter) qu'en société totalitaire. C'est aussi celui qui entretiendra l'illusion que nous sommes en « démocratie », qu'il faut se battre contre le fascisme. Il est évidemment incapable de

Kairos – Journal antiproductiviste pour une société décente
Journal de réflexion, d'investigation et de changement, sans pub
Périodique bimestriel / Paraît en février, avril, juin, septembre, novembre ISSN : 2294-0820
Imprimé en France.
Imprimerie Rotochampagne,
2 rue des Frères Garnier
F-52000 Chaumont

Tirage : ce numéro a été tiré à 4.000 exemplaires
Route : Rotochampagne, Cambier
Editeur responsable
ASBL Kairos / Alexandre Penasse
Rue des Bégonias, 32
1170 Watermael-Boitsfort,
Bruxelles - Belgique
info@kairospresse.be
www.kairospresse.be
M. (00 32) 472/560 724

Rédacteur en chef : Alexandre Penasse
(ap@kairospresse.be)
Secrétaire de rédaction : Bernard Legros
Graphisme : Studio Noir & Clair
Relecteurs :
Janine, Nadia, Alain, Annie, Amélie, Brigitte, Marie.
Pour commander des numéros :
commande@kairospresse.be

Chroniqueurs / Rédacteurs
Alexandre Penasse (A.P.), Bernard Legros (B.L.),
David Tong (D.T.), Alain Adriaens (A.A.) François
Massoulié (F.M.), Daniel Zink (D.Z.), Kenny Cadinu
(K.C.), Kaarle Joonas Parikka (K.J.P.), Marion
Feledziak (M.F.), Paul Willems (P.W.), Bernard Van
Damme (B. van D.).

Ont contribué à ce numéro
Jean-Guy Divers, Christian La Grange, hepo, Guy
d'Evras, Bertrand Vergely, Els Ampe, Philippe
Godard, Pascal Halary, Marzie Flodienka, Serge
Peereboom, Virginie Belfiore, S. Kimo, Francis
Leboutte.

Les articles n'engagent que la responsabilité de leurs auteurs, mais on ne les laissera jamais tomber !

Illustrations :
Uncanny Bee, Noir&Clair, Léandre, Laurence
Demaret, Michel Castelain, Mickomix, Mystigris,
Cassou, Philippe Debongnies.

Nos copains de la presse libre en Suisse et en France

STOP
LE PARIS DÉBRANCHÉ

-Moins!

LA DÉCROISSANCE
Le journal de la joie de vivre



réaliser que sa « démocratie » n'est qu'un moment d'un totalitarisme latent global. Comme l'écrivait le sociologue Zygmunt Bauman dans *Modernité et holocauste*, lui-même s'étant fourvoyé sur ce sujet : « Comme la plupart d'entre eux [de ses collègues], je supposais que l'holocauste était au mieux une chose que nous nous devons d'éclairer, mais certainement pas une chose capable d'éclairer les objets de nos préoccupations habituelles. Je croyais (inconsidérément plutôt que délibérément) que l'holocauste était une interruption du cours normal de l'histoire, une tumeur cancéreuse sur le corps d'une société civilisée, une folie passagère dans un monde sain. Je pouvais ainsi présenter à mes étudiants l'image d'une société normale, saine de corps et d'esprit, laissant l'histoire de l'holocauste aux soins des pathologistes professionnels⁴ ».

Les orgies commémoratives ne sont rien d'autres qu'une émanation de cette idéologie de la pureté présente à jamais, une volonté de rétablir sans cesse l'idée d'une « société civilisée » où les génocides et autres horreurs ne seraient que des accidents de l'histoire. Il faut pour pérenniser le pouvoir d'une minorité inlassablement jeter la « lumière » sur le passé pour ne surtout pas éclairer le présent, se focaliser sur les morts du Troisième Reich (pas tous, ne pas trop insister sur les morts russes par exemple), pendant que le sionisme génocidaire massacre les Palestiniens.

Il lui faut aussi désigner un ennemi, même et surtout si celui qui désigne est de loin le plus grand criminel. La haine occidentale nourrie aujourd'hui contre la Russie témoigne de cet aveuglement : plus l'Occident refuse de se regarder

dans le miroir, plus il nie ses crimes passés et actuels, plus il s'enfoncera dans la destruction d'un autre, même s'il devra creuser deux tombes. Concernant l'holocauste, Bauman ajoute encore : « L'holocauste fut la rencontre unique entre les vieilles tensions que la modernité a toujours ignorées, dédaignées ou échoué à résoudre, et les puissants instruments de l'action rationnelle et efficace auxquels l'évolution moderne a donné le jour. Même si cette rencontre fut unique et nécessita une exceptionnelle combinaison de circonstances, les facteurs qui se sont trouvés rassemblés dans cette rencontre étaient, et sont encore aujourd'hui, omniprésents et « normaux ». Peu d'efforts ont été entrepris après l'holocauste pour sonder le terrible potentiel de ces facteurs et encore moins pour tenter de paralyser leurs effets éventuellement terrifiants. Je crois fermement que l'on pourrait faire beaucoup plus – que l'on devrait faire beaucoup plus – dans ces deux directions⁵ ». Il est temps de tirer véritablement des leçons de l'histoire, sans l'instrumentaliser dans l'unique but d'occulter nos crimes actuels.

Le mal n'est pas quelque chose d'éthéré qui frapperait certains individus et pas d'autres. Il est un potentiel humain qui à tous moments peut s'activer. Si ce n'est qu'en période totalitaire qu'il est véritablement possible de déceler l'homme bon – donc insoumis – qui refuse de se laisser happer par la haine de celui qui profite du contexte social pour révéler le mal, il faut agir présentement pour favoriser le bien, le juste et le vrai, qui réduira le risque de tomber dans la barbarie.

Alexandre Penasse

1. Revendications encouragées et donc souvent générées par le monde politico-médiatique, chez des enfants-adolescents en manque de repères qui existent en s'illusionnant changer de sexe. Voir le documentaire Enfants trans, parlons-en, <https://www.dailymotion.com/video/x6xv5cs>

2. Guy Debord, Commentaires sur la société du spectacle, Gallimard, 1988/1992.

3. Il suffit de voir le show délirant de celle qui représente à la fois les médias, caracienne présentatrice du JT de la RTBF, et la politique, puisque passée ministres Affaires étrangères pour ensuite devenir commissaire européenne, présentant le kit de survie pour les Belges face à la « menace » russe.

4. Zygmunt Bauman, *Modernité et holocauste*, La Fabrique, 1989/2002, p. 11.

5. *Ibid.*, p. 20.

Le courr(oux)ier de Guy d'Evrass

Guy d'Evrass est un.e lecteur.e, réel.le ou virtuel.le, dont personne ne connaît le genre. Bien-pensant.e, ael est toujours prompt.e à s'indigner, dénoncer, parfois insulter quand ael est très fâché.e. Fanatiques de la tolérance, nous nous faisons chaque fois un plaisir de la relayer !

Vous êtes des mouches à merde, vous tous, auteurs et lecteurs de *Kairos*, expression usitée par l'excellentissime Présentateur télé évoquant ceux qui osent le contredire, sous un de ses posts Facebook, répondant à un commentaire odieux d'une auditrice qui disait : « Votre orgueil et votre aveuglement font peine à voir. Par contre, je vous suis infiniment reconnaissante d'avoir grandement participé à dévoiler ce qu'était réellement la RTBF et d'avoir ainsi encouragé un grand nombre de personnes à ne plus l'écouter ». L'indispensable colporteur du vide de ma vie qu'est cet Animateur, celui qui anime mes soirées dans mon salon comme s'il y était, répondait à juste titre à cet insecte : « Les abeilles ne perdent pas leur temps à expliquer aux mouches que le miel est meilleur que la merde ». Et oui, il est de ces moments de l'histoire où l'on ne peut faire fi de cette franchise qui fait mal ! Oui, l'Animateur vilipendait hors plateau ces larves qui ne voulaient pas se vacciner ! Oui, il trouvait que tous ceux qui critiquaient l'OMS, le gouvernement belge, ses experts, la Science, n'avaient pas le droit de parler. Comme lui, je me battrais toujours pour que ceux qui disent les choses avec lesquelles je ne suis pas d'accord ne puissent jamais les dire. Et puis, c'est logique, non ? L'Animateur aurait-il refusé de suivre la politique belge, ce que certains appellent la « fausse pandémie », alors que moi-même, de mes propres yeux, j'ai vu des gens tomber dans la rue, à la télé ; donc s'il avait investigué, cherché, respecté la charte de Munich, il aurait perdu son travail. Et qui alors m'aurait distrait de cette vie morne et absurde, où aurais-je trouvé ce lien que je ne trouve plus dans la vraie vie ? Et puis, imaginez tout ce que lui apporte le fait d'être l'étoile de la télé, lui, maintenant sur la grande scène... Comment supporter de tomber si bas, alors que s'il est si haut, c'est aussi par ses origines. Je serai toujours avec lui, même si je suis un jour seule et que les uniques commentaires qui demeurent sous ses publications sont générés par de l'IA ou des copains à lui.

En tout cas, on sait pourquoi vous ne recevez plus de subventions. Jamais les complotistes ne pourront palper de l'argent public, et toc !

G. d'E. —

PS : vive Conspiracy Watch !



Évaluer la « crise » du covid, encore et toujours

« En manque d'affection et de culture générale, les gens ont l'impression que ces discours un peu savants et humanistes s'adressent à eux. Ils s'y retrouvent tellement c'est vague, impersonnel et rassurant. Ils n'y croient pas vraiment, mais quand même. Ils se disent que, allons, avec un peu de bonne volonté et de bon sens ils pourront au moins gérer leurs inhibitions, leurs frustrations et leurs humiliations, et qui sait, en tirer une sagesse¹. »

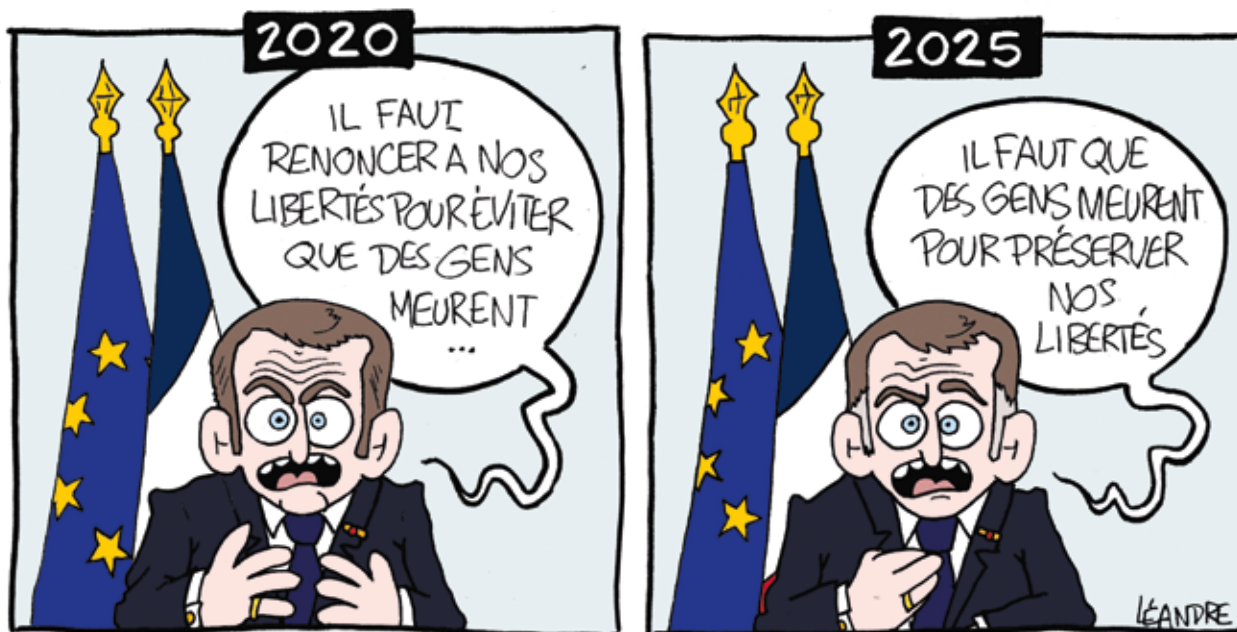
Frédéric Schiffter, 2004

« Sainte Sophie, confinez pour nous »

Anonyme belge, deuxième décennie du XXI^e siècle

Mars 2025 a vu une série de commémorations médiatiques des 5 ans de la « crise du covid » qui n'apprennent rien de plus que ce que la population générale « savait » déjà à force de s'être abêtie et avilie quotidiennement avec la presse, la radio et la télévision. Ces émissions et articles sont évidemment lénifiants, partiels, partiels et mensongers, leur seul intérêt résidant dans la possibilité d'une méta-analyse². Mais il n'y a pas que les médias. Récemment, je me suis rendu à une conférence-débat organisée au centre culturel de ma commune. Professeure émérite de l'ULB, l'historienne Anne Morelli (née en 1948) venait parler de sa spécialité, la propagande de guerre. Elle prévint qu'elle ne traiterait pas de l'actualité et laisserait aux participants le soin de faire les rapprochements nécessaires. Elle se contenta de donner des exemples de l'histoire récente, comme les deux guerres impériales-humanitaires de l'Oncle Sam en Irak (1990, 2003), l'agression de l'OTAN en ex-Yougoslavie (1995-99), ou plus anciens comme les guerres mondiales. Démonstration impeccable de ses 10 thèses³. Mais un hic : aucune allusion à la période covidienne ne fut faite. Pourtant, cela appartient déjà à l'histoire, non ? C'est moi qui fis le lien durant le débat, rappelant la sortie d'Emmanuel Macron, en mars 2020, qui résonnait avec le thème de la soirée : « *Nous sommes en guerre* ». La conférencière concéda laconiquement que la formule-choc du président de la République avait pour fonction de clore tout questionnement et toute protestation. Mais était-elle fondamentalement juste ? Étions-nous bel et bien « en guerre », et le cas échéant, de quelle manière, avec quelle armée, quelles armes, précisément contre qui, ou contre quoi ? Elle s'est gardée d'approfondir cet aspect. Un homme de mes connaissances montra qu'il n'était pas dupe de la propagande de guerre, en rappelant les affaires des faux charniers de Timisoara et des couveuses du Koweït. Sauf qu'il respecta scrupuleusement les « gestes-barrières » en son temps, et même les défendit devant moi qui osais marcher dans la rue sans muselière. Double pensée ou peur de la mort plus forte que tout ?

Dans la vie sociale, on constate une difficulté à revenir sur le traumatisme collectif vécu il y a seulement quelques années. Il ne faudrait plus l'évoquer et tourner la page. Covid, *basta* ! Il y a maintenant des choses plus urgentes, comme la guerre et l'avenir de notre pauvre Europe. Ou bien on ne veut plus penser à quoi que ce soit de déprimant (« *Chérie, tu as réservé les billets sur le site de Brussels Airlines ?* »). Si la mémoire



de la Shoah – autre traumatisme, s'il en est – est entretenue à juste titre, pourquoi celle du covid ne devrait-elle pas l'être aussi ? Sont-ce là deux faits historiques absolument incomensurables ? Pas sûr. La pandémie n'a pas (encore ?) été ressentie comme un crime de masse par la grande majorité des électeurs-consommateurs. Chez eux, l'*omerta* sur le covid est un mauvais signe qui dénote deux attitudes distinctes. La première est le déni du caractère problématique des politiques qui furent appliquées : les gouvernements Wilmès, puis De Croo ont fait du bon boulot, hormis l'une ou l'autre petite erreur bien pardonnable, de toute manière ils n'avaient pas le choix d'agir autrement, et puis ce virus représentant un danger mortel pour l'humanité, il fallait donc décider avec fermeté. Selon un sondage de RTL Info et Cluster-17, 41% des Belges sont prêts à revivre un confinement au premier coup de sifflet et un Belge sur deux estime que les mesures adoptées à l'époque étaient nécessaires et justifiées. L'an dernier, les 500.000 voix de préférence des électeurs belges francophones pour Sophie Wilmès, qui l'ont propulsée au parlement européen, lui furent accordées en témoignage de gratitude pour sa gestion à la fois « efficace et humaine » de la crise⁴. Elle est l'une des trois personnalités politiques préférées des Belges. Chez ces électeurs-là, c'est incurable ! Passons. La seconde attitude est celle d'une heureuse mise à jour de ses croyances, 5 ans plus tard : on reconnaît *in petto* que l'on s'est fait berné par le triumvirat politiques/experts/médias, on regrette de s'être muselé, testé, confiné, encore plus fait injecter, et l'on en voit éventuellement les dégâts dans son entourage. Mais on a honte de l'avouer. On garde un silence coupable, on ne relève pas le mot quand son interlocuteur dérange en prononçant les 2 syllabes maudites, « co-vid »⁵.

Du côté des producteurs d'idées (journalistes, universitaires, essayistes, experts), la situation est encore plus grave, vu leur responsabilité envers le public. Comprennent-ils que taire la période covidienne, quand on a l'ambition de faire le point sur

la situation politique d'aujourd'hui, devenue certes compliquée, est une faute méthodologique et épistémologique, en plus d'être une lâcheté ? Tout doit être remis en perspective avec elle, à un moment donné. Ne pas le faire décrédibilise ces voix autorisées. Quand on m'accuse d'être obsédé par le covid, je réponds « à *chacun ses obsessions* ». Pour d'autres, ce sera le climat, la transidentité et surtout la guerre, l'extrême droite et Trump qui mobilisent toute l'énergie militante et éditoriale pour le moment. *A contrario*, prétendre n'avoir aucune obsession masque souvent une indifférence aux affaires de la cité et manifeste

l'obsession... de sa vie privée !

Il est significatif qu'encore jamais, chez les élus et dans les médias, n'ait été tiré un vrai bilan politique et éthique de cette pseudocrise sanitaire. À la place, nous avons droit au rabâchage du narratif officiel, identique à ce qu'il était – on ne change pas une équipe qui gagne⁶. Parfois, une petite information scientifique émerge par-ci par-là, où l'on reconnaît à demi-mots quelques effets secondaires des vaccins et la souffrance psychologique des jeunes⁷, puis on passe à autre chose. Ou bien on recommence à agiter la menace pandémique, on ne sait jamais...⁸

Les archives sur l'assassinat de John F. Kennedy sont déclassées, 60 ans après les faits. Combien de temps faudra-t-il pour faire la lumière⁹, dans les médias et pas seulement sur la Toile, sur cette sombre affaire politico-économico-virale qui a définitivement changé la face du monde ? Tout va plus vite qu'avant, dit-on...

Bernard Legros

1. Frédéric Schiffter, *Le plafond de Montaigne*, Milan, 2004, p. 119.
2. Cf. « Cinq ans plus tard, que sont devenus les complottistes du covid ? » (*Le Soir*, 15 mars 2025), un sommet de propagande à la solde de l'État et de Big Pharma, parfaitement « débunké » par *France-Soir* : <https://www.francesoir.fr/economie-culture-medias/crepuscule-de-le-soir-le-chant-du-cygne-d-un-media-en-deroute>
3. Récemment réédité aux éditions Aden, cf. *Principes élémentaires de propagande de guerre utilisables en cas de guerre froide, chaude ou tiède*.
4. Formulons une autre hypothèse : elle récitait consciencieusement et cyniquement la stratégie de communication établie par McKinsey.
5. Bien entendu, il y a des contre-exemples.
6. Cf. « Covid-19 : la semaine où tout a basculé », documentaire hagiographique sur Sophie Wilmès produit par RTL-TV ; *Le Soir week-end*, 15 mars 2025, pp. 4 & 5.
7. Cf. « La pandémie pourrait provoquer des maladies psychiatriques chez les "enfants du coronavirus" », in *Le Soir*, 21 & 22 septembre 2024 ; « Un jeune sur trois souffre d'anxiété et de dépression », in *Le Soir*, 9 septembre 2023.
8. Cf. « Le monde n'est pas prêt face au risque d'une nouvelle pandémie », in *Le Soir*, 15 octobre 2024, p. 13.
9. Mes amicales et confraternelles salutations à Yves Rasir, qui ne lâche pas d'une semelle les (ir)responsables covidistes !

Féminisme, guerre et désarmement : les femmes ont-elles leurs maux à dire ?

Entre les lignes de Joyce Lussu, *L'homme qui voulait naître femme*, paru aux éditions La Lenteur, 2024

MULTIPLICATION DES APPELS À LA PAIX (PALESTINE, UKRAINE, SYRIE...)

Au moment où Ulrike Guérot lance un appel européen à la paix et au désarmement¹, il est opportun de s'interroger sur la signification réelle du concept de paix. Qu'est-ce qu'un pays en paix ? En existe-t-il ? De quoi parle-t-on en accrochant ensemble ces quatre mots : « appel à la paix » ? Est-ce une formule encore suffisamment à jour pour s'opposer à la situation de nos pays ? Ce qui se cache en réalité derrière un appel à la paix est extrêmement profond, mais surtout invisible pour la plupart d'entre nous. Un appel à la paix ne devrait pas être qu'un appel ponctuel à stopper la guerre. Il implique de comprendre que toute notre société est ancrée dans un mode guerrier permanent, « une guerre quasi constante » écrit l'éditeur de Joyce Lussu : parce que nos pays sont liés aux conflits extérieurs, parce que de nombreuses bases militaires étrangères y sont implantées et, surtout, parce que la vaste industrie de la guerre (chimique, métallurgique, aéronautique, biotechnologique) est implantée sur nos terres, entraînant avec elle une masse de salariés, une dégradation de l'environnement, une culture de l'économie fondée sur la vente d'armes, bref, une culture de la guerre qui ne dit pas son nom. Sans combattre tout cela, l'appel à la paix relève de la naïveté et Joyce Lussu nous l'expose magistralement dans son livre *L'homme qui voulait naître femme*². Cet homme qui n'a pas choisi de donner son corps à la guerre ni d'en subir les violences abjectes. Cet homme qui aurait voulu naître femme et ne pas être appelé sous les drapeaux de force, comme sembleraient le subir aujourd'hui les Ukrainiens (et tant d'autres), embrigadés par une milice ignorée de nos médias.

RECADRAGE DU FÉMINISME SOUS LE PRISME DE LA MILITARISATION ET DE L'ARMEMENT

Joyce Lussu, ancienne résistante au nazi-fascisme, s'est heurtée aux courants féministes qui ne voulaient pas entendre son plaidoyer sur l'importance de la présence féminine dans les questions guerrières. Elle insiste à de nombreuses reprises sur l'impact de cette absence. Comment obtenir une égalité homme-femme sans questionner la militarisation qui est au cœur de tous les systèmes de pouvoir et donc de domination ? Comment éviter un psychisme méprisant vis-à-vis des femmes lorsqu'une armée est exclusivement masculine ? « *La masculinité même de l'armée – mélange de la force brute de l'armement dont seuls les hommes ont l'usage, du lien spirituel qui unit les hommes en armes, de la discipline virile basée sur des ordres donnés et exécutés [...] – confirme aux hommes [...] que les femmes sont secondaires, qu'elles n'ont aucune utilité pour le monde qui compte vraiment [...]. Les hommes qui violent en temps de guerre sont des hommes ordinaires qui sortent de l'ordinaire par leur entrée dans le plus exclusif des clubs réservés aux hommes*³ ». Comment les femmes pourraient-elles lutter contre une construction masculine qu'elles ne comprennent pas, faute de la vivre et de l'intellectualiser ? N'oublions pas que le service militaire obligatoire, « école de la masculinité » écrit Joyce Lussu, obligeant chaque jeune homme à suspendre son existence et transformer son corps en machine armée, a couru jusqu'au début des années 2000 et qu'il existe encore dans certains pays d'Europe⁴.

Dans un contexte de guerre, hommes et femmes perdent la souveraineté de leurs corps, utilisés à des fins qui ne leur sont ni souhaitables, ni souhaitées. Le plus grand viol massif des corps s'opère précisément à l'instant où hommes et femmes oublient de s'indigner devant le cortège funeste des industries de l'armement qui produisent de la destruction, devant les décisions des gouvernements qui installent des bases militaires innombrables sur leurs propres territoires et celui des autres, devant les interminables et macabres guerres externes (faut-il toutes les citer ?), devant les technologies destructrices toujours plus puissantes, devant le bla-bla des promesses inutiles qui cachent une militarisation grandissante à l'œuvre⁵. Mais pour s'indigner, il faut en avoir connaissance ! Sommes-nous conscients que nos pays de l'Ouest – tout comme ceux de l'Est – sont de féroces exportateurs d'armes et qu'ils se disputent le marché mondial, fournissant les armes des massacres internationaux ?⁶ Sommes-nous conscients que la guerre et la terreur sont des stratégies militaro-industrielles déployées pour « maintenir la structure de la société intacte⁷ » et « étouffer les révoltes actuelles contre la machine mondiale du travail⁸ » ? Sommes-nous conscients de l'implantation possible de *pre-chambering* pilotés par *pre-delegation*⁹ ? Sommes-nous conscients de l'existence d'armes sophistiquées, biologiques, soniques ou à énergie dirigée (AED) qui complètent l'arsenal de projectiles et d'explosifs ?

Les mots de Joyce Lussu semblent venir du passé pour nous prévenir : n'oubliez pas de vous indigner, y compris devant ces femmes d'aujourd'hui, ces Ursula von der Leyen qui lancent le programme *ReArm Europe*¹⁰ et qui montrent que le féminisme ne doit pas être une lutte pour l'accession à la réussite sociale des femmes selon un modèle construit par des hommes, mais au contraire un levier pour redéfinir le système, c'est-à-dire le modifier, le repenser avec les deux points de vue : féminin et masculin, permettant ainsi de construire et équilibrer un système sur la base d'un plus grand nombre de vécus, de sensibilités et de constructions, sur la base de ce que la nature nous a offert pour notre plus grand équilibre. Puissent les nombreuses féministes sur le marché prendre le temps de penser à son message...

Marzie Flodienka

JOYCE LUSSU INVITE LES FEMMES À SE SAISIR DES QUESTIONS DE LA MILITARISATION

J. Lussu invite ardemment les femmes à modifier notre système de pensée guerrière en se saisissant des questions de la militarisation, à refuser d'en être tenues à l'écart et d'en comprendre ainsi toute l'étendue et la nature : les armes (destruction massive, chimique, biologique), les données qui les concernent (satellites, sous-marins, bases militaires), l'expansion de l'OTAN depuis son apparition, mais aussi et surtout depuis 1992⁵, le commerce de l'armement (légal et illégal), le renseignement, les formations (certains diront la reprogrammation psychologique) qui conduisent à des corps armés dans lesquels ne réside plus trace d'humanité. Pour Lussu, la lutte féministe sans se poser la question de la militarisation est une façon, je la cite, « [d'oublier] que le plus grand viol, c'est la guerre, rendue possible par le consentement ou l'absence d'opposition à celle-ci, des hommes comme des femmes⁶ », mettant derrière le mot guerre toute la profondeur citée jusqu'ici.

« *Le plus grand viol, c'est la guerre, rendue possible par le consentement ou l'absence d'opposition à celle-ci, des hommes comme des femmes.* »

Joyce Lussu – 1978

Illustration : Laurence Demaret

1. <https://www.openpetition.eu/petition/online/appele-pour-la-peace-et-le-desarmement>

2. Joyce Lussu, *L'homme qui voulait naître femme*, La Lenteur, 2024.

3. Joyce Lussu cite Susan Brownmiller, *Against our will: men, women and rape*, 1975, Fawcett Columbine.

4. <https://www.touteurope.eu/vie-politique-des-etats-membres/carte-le-service-militaire-dans-les-pays-membres-de-l-union-europeenne>

5. En 1992, Bill Clinton approuve le projet de l'élargissement de l'OTAN vers l'est, en dépit des accords de 1990 qui auraient assuré le contraire malgré la dissolution du pacte de Varsovie.

6. Joyce Lussu, *L'homme qui voulait naître femme*, 2024, La Lenteur, p. 66

7. Première Guerre mondiale ; guerres coloniales ; guerre d'Espagne, d'Abyssinie (Éthiopie, Érythrée, Soudan) ; Deuxième Guerre mondiale, guerres de libération ; Corée, Algérie, Vietnam, Indochine, Cuba ; guerres anticoloniales, Mozambique, Angola, Kurdistan et Palestine ; Golfe de Syrte, Grenade ; Rwanda, Serbie, Golfe, Lybie, Somalie, Soudan ; Afghanistan, Irak, Syrie, Géorgie, Yémen, Centrafrique, Ukraine, Palestine...

8. Du protocole de Genève (1925) à aujourd'hui, quantité de promesses pour la Paix et le désarmement ont été signées par la Société des Nations, l'ONU et différentes alliances de pays sans donner beaucoup de résultat.

9. Rapport 2025 SIPRI (Stockholm International Peace Research Institute).

10. George Orwell, 1984, folio, p. 282.

11. Silvia Federici, *Par-delà les frontières du corps*, 2020, Divergences, p. 112.

12. Troux abritant possiblement une bombe atomique dont l'explosion serait ordonnée par des commandements américains ; J. Lussu, *L'homme qui voulait naître femme*, op. cit. p. 95.

13. https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/statement_25_673.

Réification ou de la chosification de l'homme

(PARTIE 3/3)

La marchandise et l'argent ; le travail ; le temps ; la politique ; les médias ; l'école ; l'art ; l'écologie et l'environnement ; l'autre et l'amour ; le sujet ; la pulsion sont les 11 dimensions réifiées par le capitalisme que nous avons d'ores et déjà introduites. Place, dans la dernière partie de cet article, aux 4 dimensions restantes qui compléteront notre analyse : le corps ; la santé, la douleur et la maladie ; la mort ; le langage et l'inconscient.

12) LE CORPS

Dans la mesure où il dessine les limites inhérentes à toute condition du vivant, le corps est un ennemi spécifique du capitalisme. Il représente de fait la dimension sur laquelle s'exerce avec le plus de force le procès de réification (ce dernier agissant *in fine* sur le psychisme et donc sur la pensée par la pression initiale qu'il entraîne sur la chair). La pensée s'étaye en effet sur les toutes premières sensations corporelles qui seront, petit à petit, assimilées au travers du travail de digestion de l'appareil psychique, processus qui repose sur la capacité des premiers objets d'amour à transformer lesdites sensations archaïques en quelque chose de peu à peu symbolisable par l'enfant¹. Comme le mentionne joliment le psychanalyste britannique Wilfred R. Bion à ce sujet : « *Toute pensée est une interrogation sur la frustration*² » – il n'est dès lors guère étonnant que, d'une manière plus ou moins généralisée, la pensée s'étiole à l'heure actuelle sous l'effet d'une intolérance notable de l'homme postmoderne à la frustration (il suffirait très certainement de lui enlever pendant quelques jours son smartphone des mains pour finir de s'en convaincre).

Le corps constitue une mine d'or. Il a tout d'abord été chosifié dès les premiers soubresauts de l'économie marchande capitaliste³ par l'achat et la vente de la force de travail prolétarienne dans le but d'accroître d'une manière exponentielle – et prétendument infinie – les bénéfices des détenteurs de capitaux⁴.

La chosification du corps initialement à l'œuvre dans le capitalisme productiviste prend une tout autre ampleur encore avec le déploiement du capitalisme consumériste depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale. Celui-ci appréhende le corps comme un lieu de *Jouissance* qui permet aux plus grandes entreprises de la planète de réaliser des profits colossaux – mais aussi au « tout venant » d'accumuler du « plaisir ». Dans un autre registre, chaque parcelle de chair – plasma, ovules, sperme, cellules souches, sang, organes – peut à présent être exploitée par la médecine⁵, d'où le rôle dévolu aux biobanques qui stockent en leurs seins des millions d'échantillons. Ces banques d'un genre nouveau permettent « *la conversion d'une quantité de fluide corporel, d'une longueur de tissu ou d'un type d'organe en quantité d'argent*⁶ », et donc d'entériner la réification du corps dans tous ses interstices.

13) LA SANTÉ, LA DOULEUR ET LA MALADIE

Le corps-machine⁷ tant apprécié par le capitalisme technicien peut déroger aux fonctions qu'on lui a assignées : rentabilité, efficacité, performance ; il devra donc être remis en état de marche dans les plus brefs délais lorsqu'il est perturbé par la maladie ou par la dépression. C'est ici une des fonctions de la médecine contemporaine qui aura l'unique charge de réparer les rouages endommagés, sans nécessairement s'interroger sur les raisons qui font que l'engrenage se soit froissé de cette façon. On perçoit dès lors quelque chose de particulier dans la relation médecin (ou psy)/patient actuelle : ce rapport est de plus en plus réduit à un entretien opératoire

duquel le transfert⁸ est liquidé avant même d'avoir été pris en compte (ceci est particulièrement remarquable depuis la crise du Covid-19⁹). Dans le même mouvement, le médicament (autre fétiche distingué de la société capitaliste), duquel la seule prescription suffirait à éradiquer le mal, se voit attribuer des propriétés magiques. *In fine*, l'art médical se meut de plus en plus comme un acte mécanique dont l'essor étendu de l'EBM (*evidence based medicine*¹⁰) constitue la suite logique d'un processus qui motorise jusqu'à la santé de l'homme.

« Cette pratique renforce les gens dans la conviction qu'ils sont des machines dont la durabilité dépend de la fréquence des visites à l'atelier d'entretien (...) »¹.

Efficacité, recherche d'une dissolution du symptôme sans prendre la peine de penser sa signification, dépersonnalisation du soin par le diagnostic et rationalisation de l'hôpital¹² participent à l'industrialisation généralisée de l'intime – la notion de capital-santé¹³ ne s'imisce-t-elle pas à ce titre dans le langage courant, et donc dans les inconscients de chacun ? L'OMS définit elle-même la santé comme « *un état de complet bien-être physique, mental et social, et [qui] ne consiste pas seulement en une absence de maladie ou d'infirmité* ». Renvoyer de cette façon la santé à « *un état de complet bien-être* » représente en réalité un formidable aveu indiquant que le concept côtoie désormais plus volontiers le domaine du religieux (voire des drogues) que celui de la science¹⁴ ou du soin¹⁵. La douleur est abordée aujourd'hui en tant que phénomène purement physico-chimique qui ne peut être résolu que par la « technique¹⁶ », c'est-à-dire par la chosification du symptôme subjectif. C'est ici, entre autres, le rôle dévolu au diagnostic qui permet la prescription de la molécule – ou de l'acte thérapeutique – (pseudo)idoine. Là où Ivan Illich distinguait dans la santé quelque chose de l'ordre d'une capacité du sujet à assumer ses responsabilités face à la souffrance et l'angoisse, la médecine contemporaine l'appréhende comme un droit à l'extase, ce qui ne peut, en fin de compte, que rapprocher encore un peu plus l'homme de sa propre fin, tout en l'éloignant paradoxalement de la mort en tant que substance qui lui échappe.

14) LA MORT

Il devient manifeste que le projet du capitalisme (à savoir, comme le définissait Cornélius Castoriadis, la tentative d'(auto) expansion infinie de la (pseudo)maîtrise (pseudo)rationnelle) ne peut se réaliser pleinement que par l'annulation pure et simple de la mort – l'avènement effectif du transhumanisme constituerait à ce titre l'apothéose de ce modèle économique et social.

La mort n'est d'ailleurs pour ainsi dire plus vécue et s'apparente de nos jours à une maladie comme une autre, à savoir un agent dont il faut se débarrasser. Curieusement pourtant, l'euthanasie s'invite dans les projets de lois de divers parlements occidentaux. Mais peut-être justement cette pratique

indique-t-elle les débuts de la mort de la mort, dans le sens où celle-ci n'est plus vécue en tant qu'élément extérieur qu'on ne choisit pas, mais comme une dimension dont on peut contrôler les différents paramètres – que l'on peut, comme toute chose en ce bas monde finalement, « administrer ».

In fine, la question de la finitude de l'être n'a jamais été autant occultée dans nos cultures – il n'y a qu'à observer la manière avec laquelle a été « managée » la crise du Covid-19 pour s'en convaincre¹⁷ –, là où, paradoxalement, la pulsion de mort¹⁸ s'y agite avec une ardeur rarement observée auparavant.

15) LE LANGAGE ET L'INCONSCIENT

Il reste une dimension à exploiter avant que le capitalisme n'assoie définitivement sa domination sur l'ensemble des espaces : l'aire du langage, et donc de l'inconscient. *Capitalisme vert, développement durable, réseaux sociaux, technique de surface, droit de l'enfant à l'autodétermination, parti socialiste, béton vert, intelligence artificielle, démocratie représentative, capital humain* sont autant de termes¹⁹ qui indiquent que la Novlangue²⁰ issue du capitalisme technicien euphémise la réalité²¹ et colonise les imaginaires communs.

Ce n'est pas tout. On confond de plus en plus de nos jours le mot et la chose – ce qui aurait tendance à signaler que notre civilisation se rapproche d'un mode de fonctionnement psychotique généralisé. C'est en tout cas ce que nous dévoilent à leur insu les défenseurs de l'écriture inclusive, pour qui la langue française est grièvement masculinisée (or, comme le souligne le linguiste Jean Szymonowicz : « *Cette confusion, qui semble volontaire, entre les signes de la langue et la réalité sexuée est d'une immense mauvaise foi intellectuelle (...). C'est à peu près aussi pertinent que la remarque du très jeune enfant s'étonnant que train soit un mot aussi court alors qu'un train est censé être long...*²² »).

Plus spécifiquement, le langage est perçu et usité comme un pur outil d'information au sein du système technicien. Les médias par exemple ne renvoient plus au monde tel qu'il est, mais donnent uniquement des signes à consommer en tant que signes²³ (ce qui ne manquera pas d'évoquer, en fin de compte, le monde tel qu'il devient, à savoir un monde où ce sont les signes informatiques – soit de la pure information transmise sous le mode binaire – qui guident la vie des hommes).

La langue touchée dans sa chair par le processus capitaliste et l'inconscient étant, comme le psychanalyste français Jacques Lacan l'a autrefois prétendu, structuré *comme un langage*, nous faisons l'hypothèse que l'inconscient de l'homme postmoderne se structure *comme un capitalisme*. Il s'agit donc d'accepter de voir ce à quoi nous sommes réellement confrontés, autrement dit à une marche vers le Néant qui n'est même pas forcée par un agent extérieur, mais par le sujet lui-même²⁴. Ceci n'a rien de profondément réjouissant (ou peut-être s'agit-il, au contraire, d'un motif d'espoir ténu ?).

La faillite spirituelle de l'Occident

*Dossier coordonné
par Bernard Van Damme*

De l'opération Covid au réarmement de l'Europe, en passant par le réchauffement climatique ou le soutien massif, financier et militaire (armement) à l'Ukraine, le comportement de nos élites au pouvoir a de quoi nous étonner et nous interroger sur cette sorte d'orchestration générale qui conduit tous nos gouvernements occidentaux à réagir au quart de tour et de manière totalement alignée aux événements qui se succèdent à un rythme effréné.

Même si la centralisation des pouvoirs de décision n'est pas encore clairement avouée par les autorités occidentales, il est évident, pour celui qui veut bien examiner un moment la situation, que la gouvernance mondiale représente déjà une certaine réalité objective. Les instances internationales comme l'Union européenne ou l'ONU préfigurent ce centralisme décisionnel. Nous parlons bien du monde occidental, car de l'autre côté, dans ce qu'on appelle le Sud global qui s'est rapproché des grands États que sont la Chine et la Russie, on a plutôt tendance à réagir à ce globalisme totalitaire et à revendiquer plus de souveraineté et d'indépendance. Le regard porté par une grande partie de l'humanité vers les anciennes puissances colonisatrices et l'hégémonie américaine s'avère plutôt réprobateur, ou tout au moins dubitatif.

Au-delà de la volonté des Occidentaux d'imposer à tous des règles à géométrie variable qui divergent du droit international classique et une domination économique à sens unique, les reproches concernent tout autant des considérations d'ordre moral. Une majorité des peuples de la planète portent un regard médusé sur le glissement inquiétant du monde occidental vers des comportements, des attitudes et des paroles qui choquent et qui scandalisent l'opinion publique mondiale.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, on a connu une sécularisation croissante de la société occidentale. Cette vague a particulièrement touché les élites qui se sont détachées de toute probité et de tout sens du devoir. Les politiciens occidentaux ne considèrent plus leurs mandats, provenant pourtant en général d'un scrutin électoral, comme une mission au service de la population tout entière. La professionnalisation de la vie politique amène les élus à privilégier leur plan de carrière personnel au détriment de l'intérêt commun. Il s'ajoute à cela une forme d'uniformisation des études universitaires. Les élites politiques proviennent bien souvent des mêmes



Illustration : Mickomix

cursus académiques ou de grandes écoles comme l'ENA¹ en France. Une évolution qui donne l'impression d'avoir un personnel politique standardisé, interchangeable où aucune personnalité originale n'émerge. L'horizon de ces simples pions se limitant aux échéances électorales, ils sont incapables d'avoir une vision à long terme et de bâtir des politiques pour le futur.

La caste politicienne se renouvelle très peu et l'accès à cet « aréopage » ne se pratique que par cooptation. Tout ceci renforce l'image d'une caste privilégiée totalement déconnectée des citoyens qui, pourtant, pourvoient à leurs élections. La confection des listes pour les divers scrutins étant réservée aux instances dirigeantes des partis, confère également à ce système un caractère hermétique et totalement opaque. Mais les dérives les plus graves, qui portent atteinte aux principes démocratiques, sont de deux ordres. Elles concernent d'abord les liens de subordination aux puissances financières qui contrôlent la décision politique par l'argent, la corruption et les dossiers à charge de ces serviteurs pour obtenir leur complicité. Ensuite la concentration des pouvoirs dans des autorités supranationales non élues que nous avons évoquées ci-dessus.

Le divorce entre le pouvoir politique et les peuples occidentaux est acté. Il pousse parfois ces derniers dans les bras de partis antisystème qui, du fait des mécanismes électoraux biaisés, arrivent rarement aux responsabilités exécutives.

Pour ce dossier sur la faillite morale et spirituelle de l'Occident, nous avons rappelé au souvenir de chacun la figure emblématique du grand écrivain russe Alexandre Soljenitsyne, requérant contre le système concentrationnaire soviétique qui, lors d'un discours célèbre à Harvard en 1978, dénonça, à la surprise générale de son auditoire, de la presse et des milieux intellectuels, les dérives de la société occidentale.

1. École Nationale d'Administration devenue en 2021 l'Institut national du service public.

ALEXANDRE SOLJENITSYNE (1918-2008)

Alexandre Issaïevitch Soljenitsyne est l'un des plus illustres écrivains russes du XX^e siècle. Il fut lauréat du prix Nobel de littérature en 1970. Dans son œuvre littéraire, il dénonça le système soviétique russe et devint l'un des principaux dissidents du régime.

Soljenitsyne est issu d'une famille modeste. Après des études de mathématiques et de physique, il s'engage dans l'armée durant la Seconde Guerre mondiale comme officier d'artillerie. Il est alors un fervent sympathisant communiste. Il est cependant arrêté en 1945 pour avoir dénoncé Staline dans une lettre à un ami. Condamné à 8 ans de goulag, il purge sa peine dans divers camps. Il tire de cette expérience douloureuse la sève de ses romans historiques.

Libéré en 1953, il est exilé au Kazakhstan, où il enseigne et commence à écrire.

Son premier roman s'intitule *Une journée d'Ivan Denisovitch* (1962). Il est publié sous Khrouchtchev, période d'assouplissement et de déstalinisation. Il y révèle les horreurs des camps, ce qui lui vaut une renommée internationale. Cependant, ses écrits suivants, comme *Le Pavillon des cancéreux* (1970) et *L'Archipel du Goulag* (1973), sont interdits en URSS pour leur critique du régime. Ce dernier, une monumentale enquête sur la répression stalinienne, est publiée en Occident la même année, après avoir été clandestinement transmise.

En 1974, Soljenitsyne est déchu de sa citoyenneté soviétique et expulsé vers l'Allemagne. Il s'installe ensuite au Vermont (États-Unis) où il vit reclus pendant près de 20 ans et y poursuit son œuvre, avec notamment *La Roue rouge*, une fresque sur la révolution russe.

Poufendeur du communisme, il surprendra le monde dit libre par une dénonciation des excès du matérialisme occidental. Avec la chute de l'URSS, il retrouve sa citoyenneté en 1990 et revient définitivement en Russie en 1994. Il meurt à Moscou en 2008, laissant un héritage littéraire et moral immense, incarnation de la résistance à l'oppression.

Bernard Van Damme.

« Toute civilisation repose sur un fondement spirituel qui est son sanctuaire »

ENTRETIEN À DISTANCE AVEC BERTRAND VERGELY, PHILOSOPHE ET THÉOLOGIEN

Kairos : Sur le plan spirituel, que se passe-t-il en Occident depuis quelques décennies ? Peut-on parler de questionnement, de recul, de déroute, d'effondrement, voire de nihilisme ?

Bertrand Vergely : Le poids du bavardage omniprésent pèse sur notre monde et l'étouffe. Résultat : au lieu de penser par lui-même, il est dévoré par ce qui se dit, ce qui se fait et ce qui plaît. Là est son problème spirituel. L'opinion a toujours existé et elle existera toujours. Elle est inévitable. Les contre-feux face à elle existent. La pratique de l'intériorité est réelle. La soif spirituelle aussi. Elles ne peuvent cependant pas grand-chose face au rouleau compresseur des jeux vidéo qui accaparent 73% des Français et du portable sur lequel les jeunes passent 35 heures par semaine, soit 5 heures par jour. Les hommes préfèrent l'image à la réalité. Tout un système de domination mentale au service de pouvoirs colossaux les y encourage. Nous vivons aujourd'hui à travers ce bavardage généralisé tenant lieu de pensée, le divertissement dans lequel Blaise Pascal voyait ce qui mine la société des hommes. Déroute, effondrement et nihilisme que l'on constate sont l'effet de ce bavardage. Platon recommandait d'arrêter de regarder le monde et de rentrer en soi afin de vivre l'Un que l'on porte en soi. Quand on fait cette extraordinaire expérience, libérant le souffle génial de l'esprit inspiré par l'Un, on donne sens et vie à ce que l'on appelle la spiritualité. Sans cette expérience, on tombe dans l'agitation survoltée de l'actualité et des réseaux sociaux.

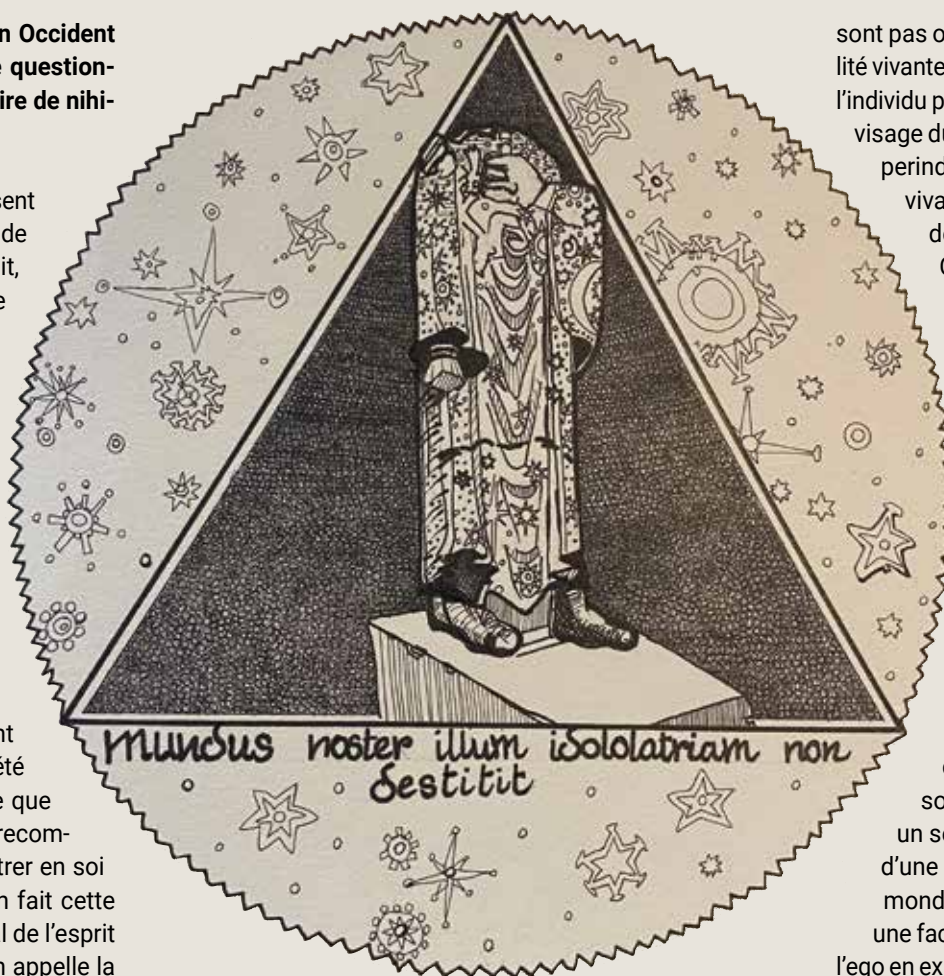
Quelles raisons historiques et philosophiques expliquent ce phénomène ? Vous êtes critique de la Révolution française et des Lumières, que vous qualifiez d'« obscures »...

Toute civilisation repose sur un fondement spirituel qui est son sanctuaire. Rien n'est plus spirituel que le fait de se recueillir devant la puissance céleste infinie qui est à l'origine de tout. Rien ne donne autant de paix, de force, de sécurité et de sérénité. Notre monde n'est pas tout. Il faut arrêter de l'idolâtrer. La vie va bien plus loin et bien au-delà. Au XVIII^e siècle en Occident, un changement majeur a eu lieu. L'Église s'est divisée en clergé séculier et clergé régulier. La vie mystique a cessé d'être la vie commune. Elle a été reléguée dans les monastères. Du fait de cette scission, le monde a pris la place du ciel. Ce changement majeur s'est concrétisé lors du concile Vatican II qui a fait de l'ouverture au monde la raison d'être du christianisme aujourd'hui. Cela se voit dans les déclarations du pape François qui colle à l'actualité et à la mode en faisant de l'écologie, des migrants et du féminisme les nouveaux visages de la vertu. Pour ne pas être en retard par rapport au monde, l'Église remplace Dieu par l'Homme, le Christ par les autres et l'Esprit par le social. Qu'il faille en faire est bien important. Que l'Église ne parle plus que de lui conduit à la crise que traverse l'Occident.

Cette crise se traduit par la grande confusion qui a commencé au XIX^e siècle et qui perdure. Tandis qu'une partie du catholicisme est devenue un socialisme, le socialisme est devenu la nouvelle Église catholique. Le politico-religieux dévorant tout, il n'y a plus de place pour le spirituel.

Folie, mensonge et vol sont les 3 arnaques contemporaines que vous identifiez. Pouvez-vous donner un exemple de chacune ?

Au nom d'une nouvelle morale prétendant nous affranchir de Dieu, de la différence sexuée et de la morale, une police de la pensée sème la terreur en se servant de trois arnaques.



La première est métaphysique. On veut nous faire croire que Dieu est mort. Ce n'est pas lui qui est mort, mais l'athéisme. Dans le *Gai Savoir*, l'insensé mis en scène par Nietzsche qui annonce la mort de Dieu s'adresse aux athées. Ils auraient pu tuer, libérer le monde de Dieu et de ses idoles. Ils ont raté l'athéisme en faisant de celui-ci le nouveau dieu d'un monde sans dieu. La seconde arnaque est anthropologique. La théorie du genre se propose d'abolir les genres en expliquant que le sexe est une invention culturelle qu'il convient de dépasser afin de nous affranchir de l'oppression qu'elle fait subir. Pour cela, cette théorie met en avant le transgenre en qui elle voit le modèle de ce qui dépasse la dualité sexuée masculin-féminin. Or, que voit-on ? Le transgenre est le plus souvent un homme qui a décidé de devenir une femme. Quand il en devient une, loin d'abolir la notion de genre pour devenir neutre, il l'exacerbe en poussant à leur paroxysme les stéréotypes féminins. D'où ce paradoxe : il n'y a pas plus genré que le transgenre. Quand on veut abolir la notion de genre, c'est un comble ! La troisième arnaque est morale. En appelant son projet déconstruction, l'idéologie qui entend nous affranchir de toute norme et de toute morale pour nous libérer, prétend ne pas normer. Qu'on se détrompe. Il n'y a pas plus normatif. Sur les réseaux sociaux, gare à tout ce qui s'écarte de l'idéologie woke. Dans les écoles, sous couvert d'éducation à la vie affective et sexuelle dès la maternelle, les enfants vont être formatés afin de penser comme il faut.

L'hyperindividualisme est-il le point faible de l'Occident ? Vous écrivez dans *La tentation de l'Homme-Dieu* : « L'homme mesurant tout sans que rien ne le mesure, il est sans mesure. » Pourtant, on a aussi vu l'immoralité d'une approche hypocritement « collectiviste » pendant la période covidienne où, comme vous l'écrivez, le conformisme social a été confondu avec la conformité morale...

Le véritable individu est une belle chose. Søren Kierkegaard aspirait à être un individu, c'est-à-dire un être vraiment vivant. Le collectif est lui aussi une belle chose. Quel bonheur qu'une humanité capable de se rassembler ! L'individu et le collectif ne

sont pas opposés. Au contraire ! C'est autour d'une individualité vivante que l'humanité se rassemble et dans le collectif que l'individu prend forme comme homme vivant. Si l'individu est le visage du collectif, le collectif est le corps de ce visage. L'hyperindividualisme n'est nullement individualiste au sens vivant, mais une exploitation politique de l'individu afin de faire triompher égoïsme, narcissisme et cynisme. Quant au collectif, le Covid ne l'a pas favorisé. Il a créé une parodie de collectif en instrumentalisant la peur d'une population qui n'avait pas d'autre choix que d'obéir à la situation, ainsi qu'aux autorités sanitaires.

La solitude, tant vantée par le développement personnel et l'opinion commune de nos jours, est-elle un gage d'élevation spirituelle ?

La spiritualité réside dans la pratique de l'esprit qui est le souffle génial traversant la Nature, l'homme et la vie divine. On découvre ce souffle en rentrant en soi afin de vivre de façon unique ce qu'il peut y avoir d'unique dans l'existence. C'est ce sens de l'unique qui fait la spiritualité et non la solitude. Quand on vit l'unique, on est certes dans un seul à seul avec l'existence. Mais il s'agit davantage d'une exigence intérieure active que d'une exclusion du monde. Le développement personnel a deux faces. Il y a une face commerciale qui relève de la mode. Survalorisant l'ego en expliquant qu'il n'y a pas de mal à se faire du bien, cette mode finit vite par tourner court. Il y a cependant une autre face. On vit dans un monde souvent très impersonnel où on n'ose pas aller en soi afin d'y trouver les trésors qui s'y cachent. Pour rentrer dans la vie spirituelle, il faut bien commencer. Le développement personnel peut être une amorce menant à la découverte de l'intériorité et de l'esprit.

Vous prônez de rechercher l'équilibre entre toutes choses. Cela signifie-t-il que la spiritualité n'a ni plus ni moins d'importance que d'autres champs de l'existence ?

Je crois à la vision trinitaire qui se caractérise par un sens de la plénitude n'omettant rien, que ce soit le matériel, le personnel et le transcendant. Je crois notamment à la vitalité qui traverse cette plénitude en allant du matériel et du personnel à la transcendance, tout en faisant de la transcendance un souffle dynamisant le matériel et le personnel. Tout annonce tout. Le matériel et le personnel annoncent le transcendant comme le transcendant annonce le matériel et le personnel. « *Que ta volonté soit faite, sur la terre comme au ciel* », est-il dans la prière sur la montagne. « *Tout ce qui est en haut est en bas et tout ce qui est en bas est en haut* », enseigne Hermès Trismégiste. En étant ce qui donne de l'avenir à tout, l'esprit embrasse tout, dynamise tout et propulse tout en avant. On est dans la spiritualité en ayant un tel sens de l'esprit. Aussi tenir compte de tout n'est-ce pas rabaisser l'esprit en faisant de lui un élément parmi d'autres. C'est au contraire montrer combien il rassemble. L'esprit qui souffle où il veut est partout. Il est supérieur parce qu'il embrasse et non parce qu'il domine. Il est le sommet parce qu'il est la base.

Propos recueillis par Bernard Legros, mars 2025.

« Le déclin du courage »

Il est des discours qui marquent l'histoire, qui créent des jalons et fractionnent le temps. Il y a un avant et un après ceux-ci. Incontestablement, le discours du nouveau vice-président des États-Unis, James David Vance, prononcé à la conférence de Munich sur la sécurité le 14 février dernier, a sidéré l'assistance et son écho a fait le tour du monde des médias et des chancelleries.

LE DISCOURS DE MUNICH

Devant un parterre de chefs d'État occidentaux, de « *Young global leaders* » du Forum économique mondial (WEF), de dirigeants internationaux du complexe militaro-industriel, J. D. Vance a asséné quelques vérités qu'ils ont eu bien du mal à avaler. Et pour cause, il a consacré une partie de son allocution dans une critique au picrate de l'état des démocraties européennes et des politiques menées par leurs élites. Vance a ainsi affirmé que la principale menace pour l'Europe ne vient pas de puissances comme la Russie ou la Chine, mais de l'intérieur, en raison de l'abandon des valeurs fondamentales telles que la liberté d'expression et la souveraineté populaire. Il a dénoncé également ce qu'il perçoit comme une érosion de la liberté d'expression en Europe, citant des exemples comme les lois sur les « *crimes de pensée* », la censure des réseaux sociaux pour « *contenu haineux* », ou encore des poursuites contre des individus pour des actes jugés comme séditeux par les autorités. Selon lui, ces mesures montrent une dérive autoritaire des gouvernements européens, qui cherchent à museler leurs citoyens plutôt qu'à dialoguer avec eux.

Vance reproche aux dirigeants européens de ne pas écouter la volonté de leurs électeurs, notamment sur des questions comme l'immigration et la démocratie. Il suggère que cette déconnexion alimente un fossé croissant entre les peuples et leurs gouvernants, risquant de provoquer des troubles ou une montée des mouvements populistes que les élites tentent d'étouffer. Il est convaincu que croire en la démocratie signifie respecter la voix et la sagesse des citoyens, même lorsque leurs opinions dérangent l'*establishment*. Les dirigeants sont donc avertis : s'ils continuent à craindre leur propre peuple au point de le réduire au silence, ils saperont les fondements mêmes de la démocratie qu'ils prétendent défendre. Ces avertissements marquent incontestablement un tournant dans les relations transatlantiques. Ils placent les *leaders* européens face à un ultimatum : renouer avec leurs peuples ou risquer une fracture encore plus profonde avec les États-Unis et, potentiellement, avec leurs propres citoyens.

LE DISCOURS DE HARVARD

L'état de sidération de l'assistance à Munich rappelle curieusement celui vécu 47 ans plus tôt par le public venu écouter le grand écrivain russe Alexandre Soljenitsyne¹, le 8 juin 1978 devant la 327^{ème} promotion d'étudiants de la grande université américaine de Harvard. En exil aux États-Unis, le prix Nobel de littérature de 1970, qui était considéré à l'Ouest comme l'un des plus féroces opposant au régime soviétique et un chef de file des dissidents, va complètement déstabiliser son auditoire. Tous ceux qui l'avaient soutenu et qui l'avaient réduit erronément au combat contre le stalinisme vont également déchanter. Soljenitsyne est quelqu'un qui croit en la vérité. Dans son introduction, il fait remarquer que, conformément à la devise de Harvard qui est « *veritas* » (vérité), il est sans cesse dans la recherche du vrai sans compromission. « *La vérité commence à nous échapper à la seconde même où notre regard relâche sa tension, elle nous échappe en nous laissant l'illusion que nous continuons à la suivre*² ».

Selon lui, il y a d'un côté le mensonge soviétique, de l'autre l'illusion de la démocratie libre. Le public occidental n'a pas perçu sa dimension « *orwellienne* », son combat étant métapolitique, c'est-à-dire spirituel. Il n'est pas là pour louer l'Occident comme beaucoup s'y attendaient, mais pour livrer une critique profonde et amère de ses faiblesses. Prononcé dans un contexte de guerre froide, ce discours surprend par son ton prophétique et sa remise en question des fondements de la civilisation occidentale.

Le thème central du discours est le « *déclin du courage* », qu'il considère comme le symptôme le plus frappant de l'Occident. Selon lui, ce courage civique a déserté les sociétés occidentales, aussi bien dans leur ensemble qu'au niveau des gouvernements, des élites intellectuelles et des institutions comme l'ONU. Ce manque de courage se manifeste dans la lâcheté des dirigeants face aux menaces extérieures et dans leur incapacité à défendre des principes fondamentaux. Soljenitsyne argue que ce déclin est particulièrement visible chez les classes dirigeantes et intellectuelles, qui justifient leur faiblesse par des raisonnements pragmatiques ou rationnels, masquant ainsi une servilité morale. Il contraste ce phénomène avec le courage individuel, encore présent au sein des peuples, mais qui est insuffisant pour orienter la société dans son ensemble.

Soljenitsyne reproche également à l'Occident d'avoir mal interprété la notion de liberté. Si elle fut jadis un idéal noble, elle s'est transformée en une quête effrénée de confort matériel et de droits individuels, au détriment de toute responsabilité collective ou spirituelle. Il déplore que la société occidentale, obsédée par le commerce et la consommation, ait sacrifié sa « *vie intérieure* », ce qu'il considère comme le bien le plus précieux de l'homme. À l'Est, dit-il, cette vie intérieure est écrasée par le Parti ; à l'Ouest, elle est étouffée par la « *foire du Commerce* ». Cette convergence dans la perte de sens spirituel est, pour lui, plus effrayante que la division idéologique entre les deux blocs.

L'écrivain russe pointe donc une décadence spirituelle profonde en Occident, qu'il attribue à une rupture avec les valeurs religieuses et morales qui ont forgé sa civilisation. Il critique l'humanisme moderne, né de la Renaissance et des Lumières, qui a placé l'homme au centre de tout, le détachant de toute transcendance. Ce processus, selon lui, a conduit à une vision matérialiste et utilitariste de la vie, où le bonheur se mesure en termes de bien-être physique plutôt qu'en quête de vérité ou de sens.

Il est aussi question dans son discours du déséquilibre entre droits et devoirs. Les individus revendiquent des libertés sans accepter les obligations qui les accompagnent, créant une société fragile et égoïste. Il met en garde contre une égalité imposée, qui nierait les différences naturelles entre les hommes : « *Les hommes n'étant pas dotés des mêmes capacités, s'ils sont libres, ils ne seront pas égaux, et s'ils sont égaux, c'est qu'ils ne sont pas libres*³ ». Cette réflexion souligne son rejet d'un nivellement artificiel, qu'il associe autant au communisme qu'à certaines tendances occidentales.

UN AVERTISSEMENT PROPHÉTIQUE

Sa conférence se conclut sur une note d'urgence et d'espoir prudent. Soljenitsyne avertit que l'Occident, s'il persiste dans cette voie, court à sa perte. Le déclin du courage, la perte de spiritualité et l'obsession matérialiste sont pour lui les signes avant-coureurs d'une chute civilisationnelle, comme l'histoire l'a montré avec d'autres empires. Pourtant, il ne désespère pas entièrement : un sursaut moral et spirituel reste possible si l'homme se « *redresse* » et retrouve le courage de regarder la vérité en face. Ce réveil, insiste-t-il, est essentiel pour éviter une fin tragique.

La réception de ce discours a fortement ébranlé les milieux intellectuels et universitaires, ainsi que la presse occidentale. Déjà que Soljenitsyne avait été marginalisé par l'intelligentsia de gauche dès la parution des traductions en langues étrangères de son célèbre ouvrage *L'archipel du goulag*⁴, en 1973, qui le traita comme un réactionnaire nationaliste, voire même antisémite dans certains cas, mais d'autres y virent plutôt une forme d'ingratitude envers l'Occident qui l'avait accueilli. Quelques journalistes à scandales le caricaturèrent même en « *moujik mal dégrossi* ». Peu sont ceux, en tout cas, qui ont considéré cette intervention comme un témoignage d'une lucidité prophétique. Soljenitsyne lui-même notera plus tard dans ses mémoires sa surprise face aux réactions hostiles, soulignant que même la démocratie a besoin d'être flattée.

47 ans plus tard, ses mots résonnent encore, interrogeant les dérives d'un monde globalisé où le courage, la vérité et la spiritualité semblent souvent relégués au second plan.

Il faut cependant souligner que nous sommes entrés dans une autre époque. Le monde, les mentalités, la situation socio-économique ne ressemblent plus du tout à ce qu'ils étaient en 1978. Si, en ces temps déjà lointains, nos États occidentaux arrivaient encore à maintenir un niveau de vie relativement convenable pour tous, il n'en va plus du tout de même aujourd'hui. Le *welfare state* est lui aussi passé par pertes et profits. Auparavant, il existait encore une sorte de contrat tacite entre les citoyens et les dirigeants des nations occidentales. Nécessité faisant loi, la paix sociale pouvait être maintenue grâce à cet *anxiolytique* que représente le *consumérisme*. Nos dirigeants étaient conscients encore qu'en poussant son caddie dans les travées du supermarché, le travailleur oubliait de se révolter. Les mois de juillet et août, qui furent souvent par le passé les temps de révoltes et de révolutions, se sont transformés en moments de vacances à la plage et de *farniente*. La dégradation générale du pouvoir d'achat et des salaires, entraînant la disparition des « *calmants sociaux* », il ne reste dès lors plus comme solution aux élites politiques que de créer des peurs artificielles, comme l'opération covid ou à présent l'épouvantail russe Vladimir Poutine.

On peut s'interroger sur la déliquescence morale des élites occidentales signalée par Soljenitsyne et avancer l'idée que poussée au bout de sa logique, celle-ci a entraîné le bloc occidental dans une voie sans issue, un nihilisme profond qui aboutit en fin de compte à un suicide total. Toute honte bue, ces satrapes d'un monde de moins en moins libre, se sont enfermés dans une bulle hermétique, protégée du *vulgum pecus*. Une bulle bien fragile qui peut exploser à tout instant, puisque l'oligarchie financière internationale les tient par l'argent et la menace de divulguer leurs secrets peu ragoûtants.

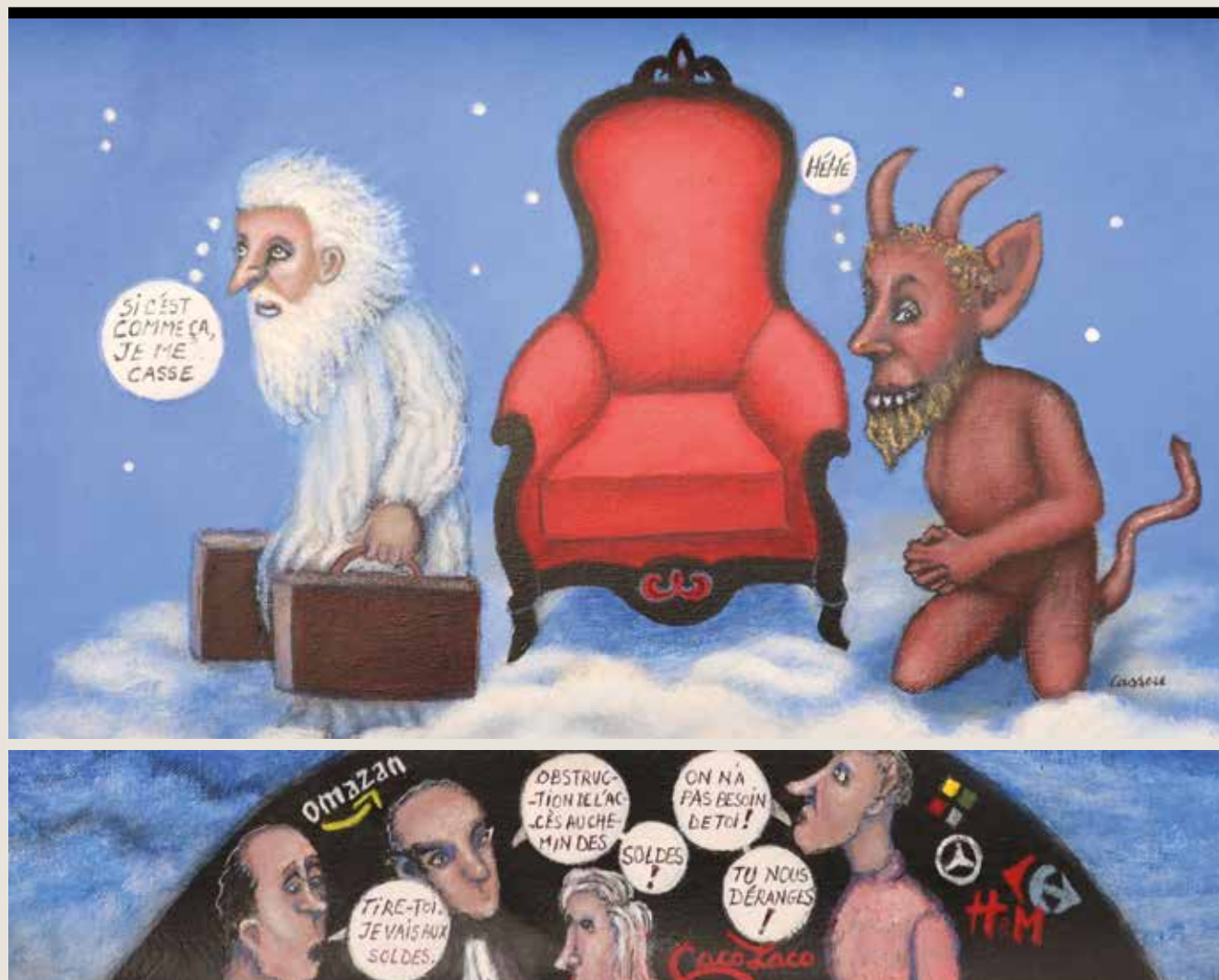
Pourquoi Soljenitsyne n'a-t-il pas suffisamment investigué le lien de subordination entre le monde politique et le monde de l'argent ? Il reste curieusement à en déplorer les effets sans en comprendre les causes. Peut-être que la déferlante financière n'était pas encore assez aboutie. La décorrélation du dollar à l'or, il est vrai, n'avait eu lieu que 7 ans auparavant. La financiarisation de l'économie n'allait connaître son accélération véritable que dans les années 1980. L'ordre westphalien vivait par ailleurs ses derniers moments. Les technostructures comme les institutions européennes commençaient seulement à supplanter les États-nations. L'Acte unique européen sera signé en 1986.

L'ex-prisonnier du goulag soviétique reste néanmoins un visionnaire. Lui qui affirme pourtant « *qu'une société sans balance juridique impartiale est une chose horrible*⁵ » déplore toutefois qu'en Occident « *la défense des droits de l'individu est poussée jusqu'à un tel excès que la société elle-même se trouve désarmée devant certains de ses membres, et le moment est venu pour l'Occident de ne plus affirmer les droits des gens que leurs devoirs*⁶ ». Que voilà le *wokisme* futur qui pointe déjà son nez rouge. Même si d'autres défendant des idées contraires aux puissants se voient bafouer leur droit à la liberté d'expression et subir une censure digne de la *Guépéou*, quand ils ne sont pas jetés en prison. L'Occident moderne sait aussi appliquer des méthodes pas si éloignées de celles qu'a subies Soljenitsyne. Assurément, il se retournerait dans sa tombe en apprenant que les pays dits démocratiques appliquent pareils traitements à leurs citoyens. Entre-temps, la crise covidienne est passée par là et nous a fait basculer dans la tyrannie et la violence étatique.

SOLJENITSYNE ET LA PRESSE

La presse dont Soljenitsyne reconnaît au passage l'influence déterminante qui dépasse souvent la puissance des pouvoirs exécutifs, législatifs et judiciaires, est également pointée du doigt. « *La presse est le lieu privilégié où se manifestent cette hâte et cette superficialité qui sont la maladie du XX^e siècle*⁷ ». Selon lui, sans aucune responsabilité morale, elle dénature

Illustration : Cassou



les faits et déforme les proportions. Parlant des journalistes, il s'interroge : « Les a-t-on jamais vus l'un ou l'autre battre publiquement leur coulpe ? » Le constat est cinglant : « La presse a le pouvoir de contrefaire l'opinion publique et aussi celui de la pervertir⁹ ». Il en vient à conseiller ses contemporains de s'en éloigner. « Les gens qui travaillent vraiment et dont la vie est bien remplie n'ont aucun besoin de ce flot pléthorique d'informations abrutissantes¹⁰ ». L'écrivain revient à l'essentiel et revendique même le droit qu'à l'homme de ne pas savoir, « de ne pas encombrer son âme créée par Dieu avec des ragots, des bavardages, des futilités¹¹ ». Nous entrons là dans le cœur du combat de l'écrivain russe, que peu de gens ont saisi à l'époque de la conférence et qui est encore plus éloigné aujourd'hui pour une majorité de la population occidentale, mis à part quelques cercles de personnes engagées dans une voie spirituelle. Le déclin du courage inhérent à sa conception *carpe diem* du bonheur pour tous et du bien-être éloigne l'Occident de la résistance morale et de sa survie. Comme pour l'URSS, le modèle de l'Ouest va se vider de l'intérieur, perdre sa substance, c'est-à-dire sa force spirituelle et morale, puis sa culture, son économie et même sa faculté de penser et d'agir. Nous y sommes !

« LE XXI^e SIÈCLE SERA SPIRITUEL OU NE SERA PAS »

Si cette citation apocryphe est généralement attribuée à André Malraux¹², ce grand témoin de l'histoire dont on ne trouve trace dans aucun de ses ouvrages, elle rejoint néanmoins la prophétie d'Alexandre Soljenitsyne. Pour l'ancien combattant de la guerre d'Espagne, il est très rare qu'une civilisation ne se fonde pas sur des valeurs spirituelles. L'essence du discours de Soljenitsyne présente donc un appel à la réflexion et un plaidoyer pour un retour aux valeurs fondamentales. Reste à savoir comment les Occidentaux vont orienter cette quête de sens.

Paradoxalement les foyers de conflits actuels d'Ukraine et de Palestine peuvent dégager le champ des possibles. Portés par leur *hubris*, les dirigeants de nos pays entraînent inexorablement leurs pays vers l'effondrement et une crise paroxystique. Le parallèle est plus que jamais évident avec la situation de l'URSS à la fin du XX^e siècle. Concentration des pouvoirs, explosion des dépenses, dettes abyssales et surtout tyrannies qui ne se cachent même plus et qui deviennent de plus en plus insupportables pour l'ensemble des populations. Sur le reste de la planète, et en particulier dans les pays du « Sud global », on observe de manière attentive la chute des anciens colonisateurs.

Sur le plan intérieur, la montée des peuples est significative, même si les médias font tout pour la minimiser, la couvrir de son opprobre, alors que les autorités politiques multiplient

les obstacles, la répression, la censure et les traficotages politico-mafieux. L'édition 2025 du baromètre de la confiance politique du Cevipof¹³ illustre l'érosion très importante du crédit qu'accordent les Français à leurs responsables politiques. Ils sont même 73% à réclamer un vrai chef pour remettre de l'ordre. Les chiffres sont fort semblables dans l'ensemble de l'Union européenne.

Dans le vide politique qui pourrait advenir, peuvent se faufiler des personnages au caractère puissant et autoritaire qui manie le verbe avec habileté et qui maîtrisent toutes les techniques de manipulation des masses. Il ne s'agira pas nécessairement de tribuns comme ceux du passé mais plutôt d'influenceurs cathodiques qui se glissent dans les médias sociaux comme des poissons dans l'eau.

Le monde occidental matérialiste et sécularisé ne peut faire naître que des monstres aux sourires enjôleurs. Pour éviter de tomber dans ce genre de pièges, et si c'est le cas de s'en extirper, les citoyens occidentaux, principalement en Europe, doivent rallumer la flamme spirituelle. Ce qui implique de réarmer sa conscience et d'arrêter de se faire engouffrer dans la mare saumâtre et nauséabonde des faux prophètes du nouvel âge qui désorientent les chercheurs de sens sincères mais parfois naïfs.

VERS QUELLE SPIRITUALITÉ S'ORIENTER ?

Entre le retour du religieux, la vogue des sectes, l'attrait pour la philosophie, la quête de sens et d'éternité, l'aspiration à un ailleurs ou autrement, toutes les voies, individuelles ou collectives, sont possibles comme antidote au matérialisme sous toutes ses formes. La spiritualité d'Alexandre Soljenitsyne est toute empreinte de l'orthodoxie slave, une théologie très contemplative et mystique enracinée dans l'histoire et la culture des peuples de ces régions. Ce qui la différencie des populations notamment d'Europe occidentale, qui se répartissent entre la religion catholique romaine et le courant réformiste protestant des pays germaniques.

Ce qui singularise la religion catholique qui a prospéré dans nos contrées par rapport aux autres religions du livre, c'est

que le fidèle, au travers de sa foi, peut recevoir directement la grâce divine. Au contraire du *judaïsme* qui est centré sur la loi et l'*islam* qui est axé sur la soumission à Allah et aux 5 piliers, le Dieu catholique chrétien octroie à chacun une mission de vie, un sens qu'il est appelé à découvrir par lui-même et à suivre. Ce chemin est unique pour chacun. Cette caractéristique va complètement transformer le destin des peuples qui suivent la religion catholique, par rapport aux autres communautés. Elle contient en soi les germes de l'expansion de l'Europe de l'Ouest à la Renaissance et de tous les développements socio-économiques futurs. Si le catholicisme romain du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle avait encore pour rôle justifié et bienveillant de préserver les fidèles des risques liés à leur nature humaine, ce qui pouvait les conduire à tous les débordements et violences innés, l'élévation de l'âme, au contraire, les transportait vers une vie plus harmonieuse et féconde, qui allait aboutir aux courants émancipateurs futurs. Ces conditions historiques et culturelles particulières expliquent aussi la réforme et la laïcisation de la société occidentale jusqu'au grand tournant de la Révolution française. Cette logique est arrivée à son terme aujourd'hui, aboutissant à un monde où la pratique religieuse s'est réduite à peau de chagrin et à l'effondrement moral et spirituel dont nous avons déjà parlé précédemment. Par conséquent, pour réussir sa renaissance, une spiritualité occidentale doit tenir compte de ces éléments. On ne pourrait plus revenir à une religiosité encadrante et dominatrice. L'homme occidental contemporain ne peut pas et ne veut pas être guidé comme l'était son lointain ancêtre des temps passés.

C'est le chemin suivi par un nombre significatif de personnes dans un contexte de sécularisation croissante, de quête individuelle de sens. Une part croissante des Occidentaux se détourne ainsi des institutions religieuses traditionnelles (christianisme, judaïsme, etc.) tout en conservant un intérêt pour une spiritualité personnelle et non dogmatique. Des individus se tournent vers des pratiques comme la méditation¹⁴, le yoga ou la pleine conscience (*mindfulness*), souvent déconnectées de leurs racines orientales et sans affiliation à une religion spécifique. On assiste également à l'essor de cultes très anciens comme le paganisme nordique, la dévotion à des divinités paléochrétiennes et des pratiques druidiques celtes. Certains recourent aussi à une forme de métissage spirituel en mélangeant des éléments de traditions diverses comme le bouddhisme, l'hindouisme, le chamanisme et même le christianisme revisité. Enfin, n'oublions pas la franc-maçonnerie, qui se consacre au progrès humain.

Évidemment, toutes ces pratiques ne sont pas exemptes de dérives mercantiles dans lesquelles se glissent de rusés manipulateurs qui ont saisi l'attrait pécuniaire de l'activité de gourou à temps plein. Si une majorité de pratiquants de ces nouvelles voies spirituelles s'y investissent de manière sincère et authentique, il faut néanmoins reconnaître que leurs démarches restent bien trop superficielles et naïves, guidées par leur égarement dans le monde moderne, le manque de repères dans une société nihiliste froide et sans perspective. Leur désarroi émotionnel fait le lit des dérives sectaires et des nouveaux marchands du temple, en version applications pour smartphones.

La quête de sens ou plus encore l'élévation de l'âme, qui devrait rester le véritable axiome de toute existence humaine, doit donc se frayer un chemin à travers ces différents obstacles dressés face à elle. L'être humain désirent ardemment accomplir cette mission doit donc suivre un enseignement spirituel par une démarche personnelle. Il faut véritablement parler d'un « *armement spirituel* », qui nécessite une démarche épurée, centrée sur l'authenticité et l'existence elle-même. Inspiré par les philosophes grecs et un stoïcisme revisité, il rejette les « *marchandises spirituelles* » au profit d'une quête intérieure sobre.

1. Écrivain, nouvelliste, essayiste russe (1918-2008). Prix Nobel de littérature en 1970.
 2. Alexandre Soljenitsyne. *Le déclin du courage*. Les belles lettres/Fayard. 2023.
 3. *Ibid.*
 4. Alexandre Soljenitsyne. *L'archipel du Goulag*, Seuil, 1974.
 5. *Ibid.*
 6. *Ibid.*
 7. *Ibid.*
 8. *Ibid.*
 9. *Ibid.*

10. *Ibid.*
 11. *Ibid.*
 12. Romancier, combattant et résistant français, compagnon de route et ministre du général de Gaulle (1901-1976).
 13. <https://www.publicsenat.fr/actualites/societe/mefiance-illegitimite-elus-corrompus-une-enquete-revele-le-profond-malaise-des-francais-vis-a-vis-du-monde-politique>
 14. Une des plus célèbres expériences méditatives est appelée « Expérience d'Ibiza » qui regroupe jusqu'à plus de 100.000 personnes qui méditent simultanément pour créer un changement positif sur la terre entière.

Sources oubliées et odyssée de l'esprit

PHILOSOPHIE DE LA NATURE, IDÉALISME ET ROMANTISME

Au philosophe Ian Bass, pour sa grande aide à accéder aux fondements de ces courants

« *C'est dans les poèmes qu'apparut le plus clairement l'esprit même de la nature. Lorsqu'on lit ou écoute un pur poème, alors on sent s'é mouvoir une intime compréhension de la nature et l'on plane [...] à la fois en elle et au-dessus d'elle.*¹ »

Novalis

L'Europe des derniers siècles est souvent réduite à l'origine du courant techniciste et dominateur qui a envahi le monde. Pourtant, au moment même où ce courant allait se lancer vers son paroxysme, et au cœur de ce territoire, plusieurs courants totalement différents se sont développés, avant de briller durant quelques décennies. Dernières utopies avant une perte définitive ? Ou trésors mal compris et sous-estimés où sommeille ce qui répondrait aux besoins si pressants de notre temps ? Et qui pourrait peut-être donner de quoi réorienter notre odyssée qui vogue vers le naufrage ?

Vers la fin du XVIII^e siècle, en Europe centrale, on aurait pu penser que la culture était dominée par le matérialisme et l'impérialisme. On était en effet à la veille de la révolution industrielle et des intensifications inouïes qu'elle allait permettre, en matière d'exploitation généralisée, de colonialisme et de guerres hégémonistes. Pourtant, c'est ce moment et cette région du monde qui ont vu naître plusieurs des courants les plus fins et les plus profonds de l'histoire humaine ; des courants qui se sont déployés dans l'art comme dans une connaissance cherchant à respecter la vraie nature des choses ; dans la volonté d'élévation intérieure et libre comme dans celle de vrai progrès social, ainsi que de rapport de respect et de coopération avec la nature.

Il s'agit de l'idéalisme allemand, du romantisme et de la *Naturphilosophie*. Parmi leurs grands porteurs : les esprits universels Herder, Goethe et Schiller ; les brillants idéalistes Hegel et Fichte ; les philosophes-poètes Schelling et Novalis ; les grands cosmopolites qu'étaient les frères Schlegel et les frères Humboldt ; Bettina von Arnim (« *la muse du romantisme* ») et Caroline Schlegel. Au-delà des frontières, ces courants ont inspiré notamment Coleridge et les « Poètes des lacs » ; Tioutchev, Augustin Smetana et Ján Kollár ; Emerson et les « transcendentalistes » ; Germaine de Staël et Nerval. Sans oublier des héritiers essentiels comme Immanuel Hermann Fichte (fils du premier), Rudolf Steiner ou Peter Heusser.

UNE GEMME MULTICOLERE

Bien souvent, ces courants sont mal interprétés et leurs liaisons intimes échappent, du fait des contradictions qui existent entre eux. Parmi les préjugés à leur égard : le romantisme serait irrationaliste, l'idéalisme aurait cherché à imposer un universalisme abstrait, la philosophie de la Nature serait dépassée scientifiquement. Bien que ces critiques soient justifiées sur certains points, une approche sérieuse nous montre qu'elles sont globalement à l'opposé de la réalité. Et surtout, que ces courants portent des potentiels essentiels, dont les développements se poursuivent, mais sans que la pensée dominante en tienne compte. Quant à leurs liaisons, en y regardant de près, on s'aperçoit que leurs contradictions sont bien souvent des complémentarités, au point que leurs meilleures parts forment une vaste unité.

Tentons de saisir les grands traits de ces meilleures parts, avant de nous pencher sur un exemple concret : une approche de la plante et de l'apothéose de son déploiement, la floraison. Ce sera aussi l'occasion de voir le rôle essentiel de la poésie, dans ces courants, le fait qu'elle y éclaire et élève la science.

Un premier trait des courants en question : une ouverture et même une passion pour l'ensemble des cultures, de leurs arts et spiritualités : Grèce et Égypte antiques, ancienne Perse, Chine, islam et monde arabe, moyen-âge chrétien comme France révolutionnaire (avant la Terreur), etc. Herder écrit ainsi : « *Un peuple apprend des autres peuples et avec eux, constamment. [...] La vérité doit être cherchée par tous, le jardin [...] de l'humanité cultivé par tous*² ».

Ces courants sont donc des productions de l'ensemble des cultures humaines ; mais en même temps, leurs meilleurs porteurs cultivent l'indépendance d'esprit maximale vis-à-vis de toute tradition, la volonté de tout fonder sur l'expérience et la pensée individuelles. Emerson écrit : « *Aucun fait n'est sacré pour moi ; aucun n'est profane, j'expérimente simplement, un chercheur sans fin, sans passé derrière moi*³ ». (En fait, ce penseur a un grand intérêt pour l'histoire et les cultures, ainsi qu'un grand sens du sacré, mais sans que ceux-ci n'enfreignent sa liberté.) Dans le même esprit, en lien avec la nation cette fois, Goethe et Schiller écrivent : « *Devenir une nation, Allemands, vous l'espérez en vain. Devenir des hommes libres, cela, vous le pouvez*⁴ ».

Autre trait essentiel : la recherche d'une vraie connaissance, c'est-à-dire, comme évoqué, une connaissance qui respecte la nature des choses. D'où cette importance de l'approche poétique qui vise à laisser parler les choses mêmes. Mais cela ne mène pas ces courants à un mysticisme nébuleux, ce qui ressort déjà des paroles de Novalis citées au bas du titre. Le même poète et philosophe écrit aussi, manifestant sa conviction de la possibilité d'une extension des facultés de connaissance, au-delà des limites décrétées par un certain scepticisme figé : « *L'inintelligibilité n'est la conséquence que de l'intelligence, laquelle cherche ce qu'elle possède déjà, et ainsi ne peut jamais trouver rien au-delà. [...] Celui qui parle vrai [...], ses écrits nous paraissent être en prodigieuse affinité avec les authentiques mystères, car ils sont un accord de la symphonie de l'univers*⁵ ». Novalis travaille d'ailleurs comme ingénieur et parle d'une « *science romantique*⁶ ».

Cette volonté de relier les domaines concerne toute la culture. Schelling fait dire à un personnage de son roman *Clara* : « *Ici, dans cette vallée, une académie platonicienne comme celle de Cosentina devrait se créer ; des gens de tous les arts et sciences devraient y mener une vie vraiment spirituelle*⁷ ».

Ces approches conduisent à une appréhension de la vie dans ses mouvements et transformations, au-delà de la science dominante qui se limite à distinguer et classer. 70 ans avant *L'origine des espèces* de Darwin, mais sans le réductionnisme de ce dernier, et au-delà aussi des visions programmatiques de l'évolution, chez bien des penseurs religieux, Goethe écrit : « *Les formes végétales [...] ne sont pas à l'origine déterminées et fixées ; bien plutôt leur a-t-il été donné [...] une heureuse mobilité et plasticité, afin que, dans les conditions si nombreuses qui sur terre agissent sur elles, elles puissent s'adapter, se former et se transformer*⁸ ».

Idem quant à l'être humain : là où l'universalisme abstrait d'une part des Lumières tend à effacer l'individu, les courants dont il s'agit cherchent l'universel depuis l'individualité même. Steiner remet en cause, ainsi, le principe kantien d'agir de sorte que les principes de notre agir puissent valoir pour tout

homme : « *Ce principe est la mort de toute impulsion individuelle. [...] Ce qui peut être décisif pour moi, ce n'est pas la manière dont tout homme agirait, mais ce qu'il s'agit pour moi de faire dans la situation individuelle concernée*⁹ ». Dans ce sens, la meilleure part des Lumières est certainement celle qui se relie aux courants en question.

Autre tendance centrale, comme mentionnée également : la volonté d'élévation intérieure constante. Schelling écrit : « *Si nous pouvons nous représenter la Création continue et vivante comme [...] un processus où, sans cesse, le corporel est élevé au spirituel, [...] alors, ce processus n'aurait atteint son vrai but que quand le plus haut et le plus spirituel seraient descendus jusqu'au plus corporel, et quand le plus bas et le plus grossier se seraient hissés jusqu'au plus spirituel et au plus lumineux*¹⁰ ».

Dans le même esprit, là où le darwinisme social et les nationalistes vont situer le facteur du développement dans la lutte physique – entre autres entre les peuples –, A. Smetana, à l'opposé et dans l'esprit de Hegel, voit ce facteur dans des rapports d'émulations, au niveau des idées. Par exemple, il considère la rencontre entre Slaves et Allemands comme l'occasion pour les premiers de développer leur propre culture, en intégrant puis en individualisant celle des seconds ; de même que les Allemands avaient pu élever leur culture en assimilant celle des Grecs anciens¹¹.

Cette élévation intérieure est bien sûr conçue comme ne pouvant être que libre, d'où une critique des institutions religieuses. Novalis devance Marx quant à l'image d'opium du peuple : « *La soi-disant religion n'agit que comme une opiate : attirante, endormante, calmant la douleur par la faiblesse*¹² ». Dans le même sens, il anticipe l'anarchisme, condition pour lui du développement d'une vraie religiosité : « *C'est la vraie anarchie, qui donne naissance à la religion*¹³ ». Idée que rejoignent Hegel et Schelling, qui parlent d'une « *église invisible* », libre de toute autorité¹⁴. Et l'anarchisme concerné se relie pleinement au souci social, qui se manifeste dans les projets communautaires de Novalis et de Coleridge, ou encore dans les réflexions politiques de Bettina von Arnim, préceuse du socialisme¹⁵.

Les recherches de ces courants les mènent donc à la conviction qu'un esprit libre est présent, fût-ce en germe, en tout être humain. Goethe écrit : « *Chaque entéléchie [âme] est un fragment de l'éternité et les quelques années qu'elle passe unie avec le corps terrestre ne la vieillissent pas*¹⁶ ». Et il en va de même vis-à-vis de la nature. Pour Alexander von Humboldt, un des plus grands scientifiques de l'époque, la Terre est un grand organisme, un « *tout naturel animé, non un agrégat mort* ». Tous ses éléments sont entrelacés, « *en un merveilleux tissu organique*¹⁷ ». Schelling écrit quant à lui : « *...un sentiment silencieux ne nous dit-il pas que nous devons à cette terre attachement certain, et qu'elle restera toujours proche de notre cœur, pas seulement comme une mère, mais aussi en ce qu'elle partage avec nous une destinée et une espérance*¹⁸ ».

Pourquoi ces courants ont-ils été si peu pris en compte, après leur court scintillement ? Une cause essentielle : leurs porteurs appliquaient intuitivement des méthodes fécondes, mais sans les avoir fondées sur une théorie de la connaissance. Le matérialisme de l'époque a pu ainsi rapidement les marginaliser. Ce manque a cependant été comblé magistralement, un peu plus tard, par Rudolf Steiner, notamment dans

sa *Philosophie de la liberté*¹⁹ (dont l'approche est au centre de mon mémoire de philosophie²⁰). Cependant, après des décennies de travail philosophique et scientifique au sens classique du mot, Steiner s'est consacré à des recherches dans un domaine visiblement purement suprasensible, ce que la majeure partie du monde académique a récusé. Pourtant, comme cela ressort de l'esquisse que trace cet article, ces recherches étaient ce vers quoi tendaient les courants concernés ici.

LA FLEUR, POÈME DE L'ESPRIT ?

Venons-en à l'approche concrète évoquée. Nous l'avions abordée dans un article du *Kairos* n° 60, dans une critique du transhumanisme d'Harari. Rappelons rapidement l'essentiel, avant d'aller plus loin. Il s'agit des observations menées par Goethe sur la plante²¹ et de leurs explicitations par Steiner. Tandis que la botanique classique se limite en général à distinguer et classer, Goethe met en valeur les transitions et métamorphoses : à chaque phase du développement végétal se montre une même forme, qui apparaît le plus clairement dans la feuille, tout en se présentant chaque fois d'une autre manière ; les sépales, qui enveloppent la future fleur, sont comme des feuilles, mais placées en couronne ; dans les pétales, on retrouve très souvent la forme de la feuille, mais colorée ; les organes reproducteurs s'avèrent être des pétales contractés, ce qui se révèle chez la rose, dans les transformations des rosiers sauvages en rosiers d'ornements et vice versa ; dans le premier cas (fait entretemps reconnu par la botanique classique²²), une partie des organes reproducteurs sont devenus des pétales ; dans le second (quand on laisse le rosier horticole à lui-même), ces pétales redeviennent progressivement des organes reproducteurs. Même de nombreux fruits apparaissent comme des feuilles transformées, par exemple les gousses, qui se présentent comme des feuilles enroulées sur elles-mêmes.

Ces phénomènes excluent manifestement une interprétation matérielle ou mécaniste : dans un phénomène matériel, les éléments ne se métamorphosent pas les uns en les autres, mais interagissent suivant des rapports de poussées, de chocs, de frottements, etc. Les scientifiques classiques cherchent à expliquer tout cela par la génétique, mais l'insuffisance de cette approche est toujours plus reconnue (par exemple R. Strohmman écrit : « Il devient de plus en plus clair que la séquence [...] contenue dans l'ADN [...] contient trop peu d'informations pour déterminer la manière dont les produits des gènes [...] interagissent pour produire telle ou telle structure²³ »).

En outre, comme le note Steiner, l'apparition de formes nouvelles renforce la réfutation de l'approche mécaniste : dans celle-ci, chaque étape doit pouvoir s'expliquer par la précédente, du fait qu'on est dans des rapports de causes antécédentes (donc de poussée, de choc, etc.). Si de nouvelles formes apparaissent, celles-ci émanent donc visiblement d'une autre source que la dimension matérielle.

« Ce que nous nommons Nature est un poème scellé dans une merveilleuse écriture chiffrée. Pourtant, l'énigme pourrait se dévoiler si nous y reconnaissons l'odyssée de l'esprit. »

Schelling (Système de l'idéalisme transcendantal)

À ces premières approches, Goethe ajoute encore cette observation importante (non abordée dans l'article mentionné) : la plante se développe par une succession de déploiements et de contractions ; la graine est la contraction maximale ; puis viennent les premières feuilles, d'abord simples et grossières, encore très concentrées ; suivent des feuilles toujours plus développées et raffinées ; ensuite, les feuilles recommencent à se simplifier, jusqu'à la nouvelle concentration qu'est le bouton, où se développe la future fleur ; l'éclosion de celle-ci est le déploiement par excellence, où la plante, outre sa manifestation dans les couleurs et les formes ciselées, se diffuse aussi dans l'atmosphère par les parfums et pollens ; vient alors la concentration en les formes contractées des organes reproducteurs, que suit un dernier déploiement, le fruit.



Goethe qualifie ce processus d'« échelle spirituelle » : « *La métamorphose [...] se révèle constamment agissante, par étapes [...], faisant d'une forme une autre en gravissant une échelle spirituelle*²⁴ ». Steiner explicite les choses en observant que tout se passe là comme si les forces formatrices, tantôt se retirent du monde physique pour préparer un nouveau déploiement, tantôt réalisent ce déploiement au sein de l'espace et du temps ; le tout à travers une gradation, qui culmine dans le petit miracle qu'est la fleur. Ce processus, Goethe le dépeint dans un poème qui condense et exprime l'ensemble de ses écrits botaniques. Un passage essentiel, sur la floraison : « *Le calice enveloppant paraît, dont naît, forme suprême, diaprée, la corolle. [...] des vapeurs splendides, puissantes, vivifient tout de leur parfum suave. [...] Ainsi, éclate la nature [...] et montre la série des chaînons étagés*²⁵ ».

Ces paroles si belles ne renforcent-elles pas, de manière éminente, l'approche scientifique et philosophique qui précède ? Ne manifestent-elles pas que la vraie poésie rend attentif à des phénomènes bien réels, mais échappant au savant prosaïque ? Répondre à ces questions nécessite sans doute des observations et méditations de longue haleine. Mais on peut sans doute déjà ressentir ici l'importance de

ces approches. Ressenti que ces autres très belles paroles, de Schelling cette fois, pourront sans doute encore renforcer : « *...toute chose corporelle ne manifeste-t-elle pas une impulsion vers la spiritualisation ? Qu'est-ce que le parfum d'une fleur, et combien spirituels doivent être les arômes des corps odorants qui durent des années sans s'épuiser*²⁶ ».

Daniel Zink

À ceux qui souhaitent mieux connaître les courants abordés, on peut conseiller – outre les ouvrages d'où proviennent les citations de cet article – la riche anthologie *La Forme poétique du monde* (ouvrage collectif, Corti) ; le vivant panorama *Les rebelles magnifiques* (A. Wulf, Noir sur Blanc – voir la note de lecture dans ce numéro) ; sur la dimension philosophique et l'ouverture sur le suprasensible, le remarquable *Aux sources de la pensée imaginative : Fichte, Hegel, Schelling...*, (Steiner, Triades) ; pour une introduction à l'approche goethéenne, *La démarche scientifique de Goethe* (H. Bortoft, Triades).

1. Novalis, *Les disciples* à Saïs, Gallimard, 1975, p. 45.

2. Herder, J. G., *Briefe zur Beförderung der Menschheit* [1794] (*Lettres pour l'avancement de l'humanité*, éd. Gramata), Berlin-Weimar, 1971, vol. 1, p. 217.

3. Emerson, *Circles* [1841], e. a. in *Nature and other essays*, Dover Publications, 2009, p. 130.

4. *Xénies*, 1797, aphorisme 96.

5. Novalis, *op. cit.*, p. 37 sq.

6. Uerlings, H., *Novalis Und Die Wissenschaften*, De Gruyter, 1997.

7. Schelling, F. W. v., *Clara oder Zusammenhang der Natur mit der Geisterwelt* [1810 ou 1811] (*Clara, ou du rapport entre la nature et le monde des esprits*, L'Herne), Gottafachen Buchhandlung, 1865, p. 24 sq.

8. Goethe, J. W., *La métamorphose des plantes* [1790], Triades, 1975, p. 96 sq.

9. Steiner, R., *Die Philosophie der Freiheit* [1894] (*La philosophie de la liberté*, Éditions Anthroposophiques Romandes, 2014), R. S. Verlag, 1995, p. 159.

10. Schelling, *op. cit.*, p. 170.

11. Smetana, A., *Die Bestimmung unseres Vaterlandes Böhmen...* [1848], Radolfzell, 1987, pp. 105-117.

12. Wulf, A., *Fabelhafte Rebellen (Rebelles magnifiques)*, éd. Noir sur Blanc, Bertelsmann, 2022, p. 192.

13. Novalis, *Die Christenheit oder Europa* [1799], Novalis, 2018, p. 80.14.

14. D'Hondt, J., *Hegel, biographie*, Calmann-Lévy, 1998, chap. VI. Et Hemleben, J., *Rudolf Steiner, sa vie, son œuvre*, Triades, 2003, p. 149 sq.

15. *Esprit et Nature*, n° 3, automne 2021.

16. Eckermann, J. P., *Conversations avec Goethe*, Charpentier, 1863, t. 2, p. 8.

17. Wulf, *op. cit.*, p. 393.

18. Schelling, *op. cit.*, p. 168.

19. [1894] Éditions Anthroposophiques Romandes, 2014.

20. <https://ils.bib.uclouvain.be/global/documents/966688>

21. Goethe, *op. cit.*

22. *La fleur double, origine et mécanisme*, Société nationale d'horticulture de France (jardinsdefrance.org).

23. Strohmman, R. C. 1997. *The coming revolution in biology*. Nat. Biotechnol. 15 : pp. 194-200, ici 195.

24. Goethe, *op. cit.*, p. 114 sq.

25. *Ibid.*, p. 162.

26. Schelling, *op. cit.*, p. 80.

Gaza : de quoi cette catastrophe est-elle le nom ?

Qu'elles soient militaires, sécuritaires, économiques, écologiques, sanitaires ou autres, l'accumulation de crises sans fin instaure l'avènement d'une logique de la guerre infinie en tant que paradigme de gouvernement, avec une militarisation des subjectivités et des formes de gouvernance de plus en plus autoritaires. Ce paradigme du 11 septembre au carré est facilité par le recours massif au techno-contrôle et le maintien des foules dans une situation de peur permanente, avec pour horizon ultime le sort infligé à Gaza.

Certaines époques sont définies par des événements intolérables, lesquels contribuent à marquer l'avènement d'une ère nouvelle. D'une ampleur historique globale et dotée de caractéristiques inégalées, la catastrophe nous force à nous interroger sur ce qu'un tel événement, de par son caractère insupportable, nous dit d'une époque qui ne peut plus durer.

Au siècle dernier, les deux guerres mondiales sont de tels moments où l'histoire bascule. À chaque fois, témoins et survivants s'écrient : « Plus jamais ça ! ». La création de l'Organisation des Nations unies en 1945, puis la Déclaration universelle des Droits de l'Homme et la Convention pour la prévention et la répression du crime de génocide en 1948, découlent de cette volonté de doter l'humanité d'un cadre nouveau à vocation universelle, dans lequel tous les peuples et tous les hommes seront enfin considérés égaux en dignité et en droit. Un tel paradigme rend le colonialisme tout à la fois historiquement anachronique, moralement insupportable et politiquement intenable. D'où le processus général de décolonisation, lequel s'engage alors et est aujourd'hui en grande partie achevé, à quelques exceptions près, au premier rang duquel la Palestine.

En 1994, après son élection comme premier président de l'Afrique du Sud post-apartheid, Nelson Mandela n'avait-il pas fameusement déclaré que « notre liberté restera incomplète sans la liberté des Palestiniens » ? En effet, le sort des Palestiniens reste le cas le plus emblématique du scandale de la colonisation. Tout d'abord parce que, loin de s'interrompre comme on le crut lors des accords d'Oslo de 1993, celle-ci se poursuit activement, avec une violence extrême qui atteint aujourd'hui son paroxysme, mais aussi en raison de la polarisation que cette entreprise coloniale suscite entre des dirigeants occidentaux qui offrent — souvent au mépris de leurs opinions — un soutien littéralement inconditionnel à Israël, et le reste du monde.

Avec le recul, le 11 septembre 2001 marque une autre catastrophe. Outre son caractère spectaculaire et le nombre de victimes des attentats, il inaugure un basculement profond, tant en matière de politique intérieure que de politique étrangère : restriction des libertés publiques et guerres tous azimuts au nom de la « guerre contre le terrorisme » vont désormais caractériser les États-Unis et les pays qui lui sont alliés, ou plutôt vassalisés car, comme le déclare haut et fort le président George Bush Jr dans son premier discours après l'attentat : « Soit vous êtes avec nous, soit vous êtes avec les terroristes ».

Les contradictions entre les idéaux égalitaires et universalistes de 1945 et le retour tonitruant de la loi du Far West — concomitant du génocide des Amérindiens — sur la scène internationale n'ont fait que s'aggraver au cours des 20 dernières années. À cet égard, la posture de l'Union européenne, qui continue à se présenter comme la championne internationale des droits de l'homme, tout en cautionnant, ne serait-ce que par son silence ou son inaction, le premier génocide diffusé en mondovision de l'histoire de l'humanité, a achevé de discréditer une diplomatie européenne désormais considérée, tant par la majorité des pays de la planète que par ses propres citoyens, comme immorale, hypocrite et mensongère.

Afin de masquer la réalité du fait colonial, la plupart des dirigeants et des médias dits occidentaux — c'est-à-dire soumis aux États-Unis —, prétendent faire commencer le début du conflit à Gaza par l'opération militaire et les crimes de guerre commis par le Hamas le 7 octobre 2023. En réalité, cette catastrophe s'inscrit dans le prolongement de la *Naqba*, soit la

catastrophe de 1948, lorsque la proclamation de l'État d'Israël avait entraîné l'exode et l'expulsion de nombreux Palestiniens. De fait, la majorité des habitants de la bande de Gaza sont les descendants de Palestiniens originaires d'autres régions qui font aujourd'hui partie d'Israël. Depuis l'occupation directe de 1967, puis le désengagement militaire de 2005, la vie au sein de la prison à ciel ouvert de Gaza est rythmée par la répétition de massacres. Déshumanisés, les habitants en sont réduits, selon l'expression obscène, à un « gazon qu'il s'agit de tondre régulièrement ». Et c'est en effet ce qui s'est produit avec les opérations « Pluies d'été » puis « Nuages d'automne » en 2006, « Plomb durci » en 2008, « Colonne de nuages » en 2012, etc.



S'il s'inscrit dans la foulée de ces actes répétés périodiquement dans l'indifférence de la plupart des médias occidentaux, et avec toujours la même impunité politique, le génocide en cours constitue un saut tout à la fois quantitatif, mais aussi qualitatif. Pour filer l'odieuse métaphore, il s'agit non seulement de « tondre le gazon » gazaoui, mais de « désherber » Gaza par un « épandage » massif de « pesticides ».

La déshumanisation des victimes palestiniennes est largement favorisée par la plupart des médias occidentaux qui se contentent de comptabiliser leur nombre croissant au jour le jour, à l'instar d'un bulletin météorologique. Cet égrenage macabre et abstrait vise à ce que le public occidental ne se sente pas concerné par Gaza. Selon Vladimir Safatle, nous assistons là à une véritable expérience sociale : désensibiliser les gens aux catastrophes, faire en sorte qu'ils ne s'indignent plus et qu'ils n'agissent pas pour les empêcher.

En proclamant son intention de transformer la bande de Gaza en une « Riviera du Moyen-Orient » après l'avoir vidée de ses habitants, Donald Trump s'inscrit parfaitement dans la logique de déshumanisation du colonisé. Ses alliés occidentaux ont beau pousser des cris d'orfraie, c'est avant tout la vulgarité du style et la franche brutalité des propos qui les répugnent. Ils préféreraient continuer à se voiler la face et se gargariser de mots creux tels que « solution à deux États » tout en se gardant de prendre la moindre mesure concrète pour contrer la politique de purification ethnique menée par le gouvernement israélien. Pour nos Occidentaux bien élevés qui se piquent de « progrès », de « civilisation » et de « droits de l'homme », ce qu'il y a de gênant avec Trump, c'est qu'il appelle un chat un chat. Renouant sans complexe avec les politiques impérialistes et colonialistes d'avant 1945, Trump enfonce le clou du Bush de 2001 et expose ainsi sans fard la faillite morale des Occidentaux sur fond d'impensé colonial.

L'horreur chaque jour renouvelée de Gaza envoie un message à portée planétaire. Les plus hautes instances interna-

tionales ont beau dénoncer, preuves à l'appui, la multiplication des crimes de guerre, des crimes contre l'humanité et le risque de plus en plus évident de génocide ; la Cour pénale internationale peut émettre un mandat d'arrêt contre le Premier ministre israélien, rien n'y fait : Benjamin Netanyahu est reçu aux États-Unis, qui adoptent des sanctions contre les juges de la Cour coupables d'un tel affront ! Quant à la France-patrie-des-droits-de-l'homme, elle annonce benoîtement, au mépris de ses obligations internationales, qu'elle n'arrêtera pas ledit Netanyahu si celui-ci vient à poser le pied sur le sol de la République.

Plus encore que lors de l'invasion de l'Irak en 2003, le droit international bâti depuis 1945 est ouvertement foulé aux pieds. C'est désormais la loi du plus fort qui règne, et le martyr des Palestiniens doit aussi servir d'exemple : à l'heure des drones armés et de l'intelligence artificielle qui, à l'instar du logiciel Pegasus employé à Gaza, repère, cible et détruit, malheur à celui qui résiste au techno-pouvoir !

À cet égard, au-delà des autres peuples directement opprimés tels que les Sahraouis ou les Tibétains, Gaza nous concerne tous : nous sommes en effet confrontés à une sorte de laboratoire mondial pour de nouvelles formes de gouvernement, à tel point que certains auteurs ont pu parler de « palestination du monde ».

Massivement développées depuis 2001, les technologies de contrôle des populations ont passé un cap décisif avec la généralisation du recours à l'intelligence artificielle, en Chine d'abord, presque partout ailleurs à présent. Confiants dans leur capacité, grâce à ces nouveaux outils, de dresser efficacement le troupeau humain, les dirigeants occidentaux semblent de moins en moins enclins à tenir compte de l'opinion, voire du consentement des citoyens qu'ils sont censés représenter et servir. On l'a vu lors de la répression massive des Gilets jaunes en France, puis de la multiplication des restrictions aussi absurdes qu'arbitraires du covidisme. On vient de le voir à nouveau avec l'exclusion du candidat arrivé en tête des élections présidentielles en Roumanie.

Dénonçant un monde dominé par la vitesse et la technique dans lequel l'homme devenait de plus en plus étranger à lui-même, l'urbaniste Paul Virilio avait forgé le terme d'« endo-colonisation ». Ce terme évoque le recyclage des techniques de contrôle des populations colonisées autrefois appliquées par les puissances coloniales afin de permettre aux dirigeants d'encadrer leurs propres populations. En consentant passivement au génocide de Gaza et à l'asservissement colonial des Palestiniens, nous consentons aussi, dans une certaine mesure, à notre propre asservissement.

S. Kimo

Références :

Pankaj Mishra, *The World after Gaza*, Fern Press, 2025

Vladimir Safatle, *Penser après Gaza. Déshumanisation, traumatisme et philosophie comme frein d'urgence*, revue Contretemps, juin 2024.

→ Suite de la page 11

Les écoles de mystères antiques se rapprochent probablement le plus de ce que nécessiterait la formation actuelle. Ces lieux d'enseignements proposaient une connaissance ésotérique réservée à des initiés, mêlant spiritualité, philosophie et rituels secrets. Leur objectif était souvent une transformation personnelle, une compréhension des mystères de l'univers ou une connexion avec le divin. La plus célèbre d'entre elles était l'école pythagoricienne, fondée par Pythagore (VI^e siècle av. J.-C.) à Crotona (Italie du sud). Elle était une communauté à la fois philosophique, scientifique et mystique et incarnait une vision spirituelle de l'univers. Pythagore croyait en la transmigration des âmes, la réincarnation, influencé peut-être par des traditions orientales ou orphiques. L'objectif était de briser ce cycle par la connaissance et la vertu.

Plus près de nous, au début du XX^e siècle, l'anthroposophie de Rudolf Steiner¹⁵ présente des points de convergence avec les écoles de mystères antiques, notamment dans son approche initiatique, sa vision ésotérique et son ambition de relier le spirituel au matériel. Cependant, elle s'inscrit dans un contexte moderne et intègre des influences spécifiques comme le christianisme et les sciences naturelles. Steiner lui-même voyait son travail comme une continuation des

anciens mystères, rénovée pour l'humanité contemporaine. Cependant, si les mystères antiques étaient réservés à une élite d'initiés, l'anthroposophie¹⁶ distingue une connaissance exotérique (accessible à tous) d'une connaissance ésotérique, approfondie via des pratiques méditatives et une étude des mondes suprasensibles.

Le fil historique qui relie ces connaissances spirituelles est incontestablement représenté par le gnosticisme¹⁷, mélangeant judaïsme, christianisme naissant, philosophies grecques (platonisme notamment) et influences orientales (zoroastrisme, mystères égyptiens). Il n'est pas une religion unique, mais un ensemble de courants hétérogènes partageant des idées communes. La gnose sous-tend que chaque être humain porterait en lui une parcelle de lumière divine, emprisonnée dans le corps matériel. La gnosis permet de réveiller cette étincelle et de s'élever vers le divin. Elle représente une quête intérieure. La salvation ne vient pas d'un sauveur extérieur, mais de la connaissance de soi et de l'univers. Le courant gnostique peut être considéré comme une spiritualité de la connaissance salvatrice, centrée sur l'homme. Il se distingue par son dualisme, son rejet des autorités extérieures et son accent sur l'éveil personnel.

L'effondrement spirituel et moral actuel de l'Occident, qui conduit à un nihilisme eschatologique, nous oblige peut-être à redécouvrir les plus anciens chemins de la sagesse et à nous en inspirer pour renaître à nous-mêmes et reconstruire les fondations de notre civilisation. Comme conclut Alexandre Soljenitsyne dans sa conférence de 1978 à Harvard : « *Personne sur la terre n'a d'autre issue que d'aller toujours plus haut*¹⁸ ».

Bernard Van Damme

15. Écrivain, conférencier, austro-hongrois, fondateur de l'anthroposophie (1861-1925).

16. Courant philosophique et ésotérique créé en 1913 par Rudolf Steiner après sa rupture avec la Société théosophique.

17. Le terme gnosticisme désigne un ensemble particulier de systèmes religieux du II^e siècle après J.-C., centré sur la recherche d'une « connaissance » (en grec : gnosis) suprême du monde et du divin.

18. Ibid.



Philippe Bénétou : «Le dérèglement moral de l'Occident»

Selon le philosophe Ph. Beneton, un monde moral nouveau a vu le jour en Occident dans les années 1960. Celui-ci couronne le pouvoir de l'individu et l'affranchit de toute tradition. Son mot d'ordre : « À chacun de définir sa manière de vivre ». Mais si « l'émancipation radicale est devenue la reine de mœurs, a-t-elle pour autant libéré les individus comme elle le prétend ? » Tour d'horizon.

L'individu-roi : « L'esprit du temps s'en tient à ces principes : l'individu est pour lui-même le maître du sens, il règle à sa mesure la valeur des choses. L'individu n'a nulle dette à acquitter, il est au contraire créancier du monde, bardé de droits à faire valoir ». Le discours dominant de notre époque (qui est paradoxal et donc aliénant) : « Soyez vous-mêmes ».

La tolérance : elle « signifiait à l'origine le fait de tolérer un mal qui n'en restait pas moins un mal. Désormais, la tolérance implique ceci : il est mal de parler des actes des hommes modernes en termes de Bien et de Mal [...]. Juger le comportement d'autrui, c'est insulter sa liberté ».

Les droits de l'homme : « Les droits de l'homme sont devenus des moyens de libération des individus avec en ligne de mire les contraintes naturelles et sociales ». C'est ainsi que « tout ce qui est désirable peut devenir objet de droit ». Ici, l'organe central est la Cour européenne des droits de l'homme qui a affirmé le « droit à l'identité transsexuelle » et proclamé « le droit au libre choix quant aux modalités d'exercice de la sexualité », jusqu'à « avaliser, au nom du consentement des parties, des relations sadomasochistes d'une extrême violence ». Ont aussi été reconnus le « droit au suicide assisté », ou encore le « droit à l'enfant » : « le désir individuel commande, en conséquence les droits de l'individu s'étendent ».

La différence des sexes : le sexe est une construction sociale, « vive le genre ! ». L'égalité de droit entre hommes et femmes signifiait autrefois l'égalité des chances. Maintenant, c'est l'égalité des résultats qui prévaut : « les femmes étant en tout point égales aux hommes, doivent être également représentées dans les différents postes et emplois ».

La différence des générations : elle perd de sa pertinence : « les vieux sont toujours jeunes [...]. Les garçons doivent être autonomes avant d'avoir du poil au menton ; il est préférable d'appeler les jeunes filles des jeunes femmes ».

« L'enfant n'est plus une personne en devenir qui a besoin d'être aimée, protégée, guidée. Il s'agit d'une personne achevée dont le premier attribut est celui de l'homme moderne : la liberté égale pour tous ».

La différence entre civilisations : elle s'efface. « Tout le monde peut vivre avec tout le monde ! ».

La famille : elle « n'est plus conçue comme une communauté tissée de liens forts et durables mais comme une association contractuelle. Le divorce de masse en est une conséquence ».

Le corps : « Je peux le modifier (chirurgie), le sculpter (bodybuilding). Je peux rendre manifeste qu'il est ma chose, ma propriété (tatouage) ».

La technologie : on peut rompre aujourd'hui une relation via sms : « L'outil est pratique, mais que dit-il de notre relation à l'autre ? Les rencontres se font en un clic sur internet, qu'est-ce que cela dit sur les rapports humains ? »

La savoir : nous vivons sous le joug de la « tyrannie de l'opinion ». Il n'y a plus de véritable savoir dans la mesure où « l'idée de grandeur fait violence à l'égalité ».

La liberté d'expression : « La liberté d'expression protège la pornographie, mais doit céder dès lors qu'une discrimination est en vue ».

L'économie : elle « réduit la subjectivité humaine à un ensemble de courbes, à une mécanique dont rendent compte les chiffres ». Une société vue sous le prisme de l'économie est « une collection d'agents économiques, un agrégat de consommateurs et de producteurs, des relations humaines réduites à des rapports utilitaires, des liens faibles entre les hommes ».

La raison : nous assistons à une « emprise croissante de la raison pratique instrumentale et procédurale » qui fait que les « outils techniques » pullulent en tous lieux. L'auteur cite

l'exemple éloquent de McDonald's. Quoi de plus rationnel en effet qu'un restaurant de ce type ? « L'efficacité est la règle suprême. Rien n'échappe aux calculs de la rentabilité [...]. Le système offre des produits standardisés, forme des employés standardisés et tend à forger des consommateurs standardisés ». De plus en plus, l'homme rationalise ce monde-là « où la raison se met au service de l'irrationnel ». « La raison instrumentale ignore l'homme et le réduit à une fonction ».

Nous assistons finalement à une morale de contrebande :

« L'antisexisme est à sens unique : les féministes peuvent injurier la gent masculine, qui criera au sexisme ? ».

« L'antiracisme est à sens unique ou presque : les Blancs d'Occident sont quasiment les seuls coupables, le racisme n'existe pas ailleurs ».

« La censure est à sens unique » : vive les caricatures obscènes et les images pornographiques au nom de la liberté d'expression ; à bas les critiques sur le militantisme transsexuel.

« Le discours de ceux qui font la morale a deux tonalités » : d'un côté, « il vise bas et abaisse le niveau de morale commune ; il prêche l'égoïsme et la jouissance sous couvert de la liberté [...] ». De l'autre, il vise haut : il enseigne l'authenticité personnelle et l'amour de l'humanité ». De là, un effet : « La compassion déborde et le respect d'autrui dépérit ».

En conclusion : « notre temps élève un culte à l'homme émancipé, il célèbre l'humanité nouvelle en marche, mais parallèlement il discrédite et abaisse l'être humain ».

Kenny Cadinu



De jadis à nos jours, ce que les penseurs nous ont légué



« L'homme n'a plus ni nerf ni cœur, nous ne sommes plus que des pleurnicheurs craintifs et démoralisés. Nous avons peur de la vérité, peur du destin, peur de la mort, peur les uns des autres. Notre époque n'engendre grandeur et perfection chez personne. »

Ralph Waldo Emerson, Compter sur soi, 1841.

« Mes alentours offrent force belles balades, et bien que j'aie marché presque chaque jour depuis tant d'années, et parfois plusieurs jours d'affilée, je ne les ai pas encore toutes éprouvées. Une perspective absolument neuve est un grand bonheur, et je puis encore en dénicher n'importe quel jour. Deux ou trois heures de marche m'entraîneront dans une contrée étrange que je ne me serais pas attendu à voir. Une ferme isolée que je n'avais pas vue auparavant a parfois autant de valeur à mes yeux que les territoires du roi du Dahomey. Il y a en fait une sorte d'harmonie qui se peut découvrir entre les possibilités du paysage, à l'intérieur d'un cercle de rayon de 10 miles, en d'autres termes les limites d'un après-midi de marche, et les quelque 76 années d'une existence humaine. Cela ne vous deviendra jamais chose familière. »

Henry David Thoreau, De la marche, 1862.

« L'histoire d'un ruisseau, même de celui qui naît et se perd dans la mousse, est l'histoire de l'infini. Ces gouttelettes qui scintillent ont traversé le granit, le calcaire et l'argile ; elles ont été neige sur la froide montagne, molécule de vapeur dans la nuée, blanche écume sur la crête des flots ; le soleil, dans sa course journalière, les a fait resplendir des reflets les plus éclatants ; la pâle lumière de la lune les a vaguement irisées ; la foudre en a fait de l'hydrogène et de l'oxygène, puis d'un nouveau choc a fait ruisseler en eau des éléments primitifs. Tous les agents de l'atmosphère et de l'espace, toutes les forces cosmiques ont travaillé de concert à modifier incessamment l'aspect et la position de la gouttelette imperceptible ; elle aussi est un monde comme les astres énormes qui roulent dans les cieux, et son orbite se développe de cycle en cycle par un mouvement sans repos. »

Chose admirable et qui m'enchant toujours ! Ce ruisseau est pauvre et intermittent ; mais son action géologique n'en est pas moins grande ; elle est d'autant plus puissante relativement que l'eau coule en plus faible quantité. C'est le mince filet liquide qui a creusé l'énorme fosse, qui s'est ouvert ces entailles profondes à travers l'argile et la roche dure, qui a sculpté les degrés de ces cascades, et, par l'éboulement des terres, a formé ces larges cirques dans les berges. C'est aussi lui qui entretient cette riche végétation de mousses, d'herbes, d'arbustes et de grands arbres. Est-il un Mississippi, un fleuve des Amazones qui proportionnellement à sa masse d'eau, accomplisse à la surface de la Terre la millième partie de ce travail ? Si les rivières puissantes étaient les égales en force du ruisseau temporaire, elles raserait des chaînes de montagnes, se creuseraient des abîmes de plusieurs milliers de mètres de profondeur, nourriraient des forêts dont les cimes iraient se balancer jusque dans les couches supérieures de l'air. C'est précisément dans ses plus petites retraites que la nature montre le mieux sa grandeur. Étendu sur un tapis de mousse, entre deux racines qui me servent d'appui, je contemple avec admiration ces hautes berges, ces défilés, ces cirques, ces gradins et la sombre voûte de feuillage qui me racontent avec tant d'éloquence l'œuvre grandiose de la goutte d'eau. »

Elisée Reclus, Histoire d'un ruisseau, 1869.

« Pour rentrer à la maison, j'avais pris par les champs. On était en plein milieu de l'été. Déjà l'herbe était fauchée et l'on se préparait à couper le seigle. À cette époque de l'année, il y a une merveilleuse variété de fleurs : celles des trèfles, rouges ou blancs, parfumés et duvetés ; les blanches marguerites au cœur jaune vif ; la campanule jaune, à l'odeur agréable et épicée ; les pois, violets et blancs, avec leur senteur de miel et leur haute tige grimpante ; les scabieuses jaunes, rouges, roses ; le plantain lilas, au duvet légèrement rosé, au subtil et agréable parfum ; les bleuets, bleu vif au soleil lorsqu'ils viennent d'éclorre, bleu rougeâtre le soir quand ils sont à leur déclin ; et les fleurs fragiles, éphémères, à l'odeur d'amande, de la cuscute. J'avais cueilli un gros bouquet de ces différentes fleurs et rentrais chez moi, quand je remarquai dans le fossé une magnifique bardane violette, en pleine floraison, une de ces bardanes qu'on appelle chez nous « tatare », que le faucheur coupe avec soin, et qu'on rejette du foin, si par hasard elle s'y trouve, pour ne pas se piquer les mains. Il me vint l'idée d'arracher cette bardane et de la mettre au milieu de mon bouquet. Je descendis dans le fossé et, après avoir chassé un bourdon velu qui s'était accroché au milieu d'une fleur et s'y était endormi doucement, mollement, je me mis à arracher la plante. Mais c'était très difficile. Non seulement la tige piquait de tous côtés, même à travers le mouchoir dont j'avais entouré ma main, mais elle était si résistante que je luttais contre elle presque 5 minutes, la déchirant fibre par fibre. Quand enfin je l'eus détachée, la tige était en lambeaux et la fleur ne paraissait déjà plus ni aussi fraîche ni aussi belle. Outre cela, à cause de sa rudesse, de sa raideur, elle n'allait pas du tout avec les fleurs délicates de mon bouquet. »

J'eus du regret d'avoir détruit en vain la fleur qui était si belle sur sa tige et la jetai. « Quelle énergie ! Quelle vitalité !, me dis-je, me rappelant les efforts déployés pour l'arracher. Comme elle se défendait, et comme elle a chèrement vendu sa vie ! » Pour rentrer chez moi, je devais traverser un champ de terre grasse fraîchement labourée, après avoir gravi la pente douce de la route poussiéreuse. Le champ était très vaste, de sorte que de chaque côté ainsi que devant, en montant, on ne voyait que la terre noire retournée avec une grande régularité. Le labourage était bon, et sur toute l'étendue du champ on ne voyait pas la moindre plante ni herbe, tout était noir. « Quel destructeur que l'homme ! Combien d'êtres vivants, sans compter les plantes, détruit-il pour assurer son existence ! », pensai-je, en cherchant malgré moi quelque chose de vivant dans ce champ noir et mort. Devant moi, à droite de la route, une touffe quelconque se dressait. Je m'en approchai et reconnus cette même « tatare » que j'avais arrachée en vain et dont j'avais jeté la fleur. La touffe était formée de trois tiges ; l'une d'elles avait été en partie arrachée et ce qui restait ressemblait à un bras coupé ; chacune des deux autres portait une fleur. Ces fleurs, primitivement rouges, étaient maintenant noirâtres. Une des tiges était brisée, et la partie supérieure, portant la fleur maculée, pendait vers le sol. L'autre, bien que couverte de boue noire, tenait encore debout. On voyait qu'elle avait été abattue par une roue, puis s'était redressée. Il semblait qu'on lui avait tranché une partie du corps, qu'on lui avait labouré les entrailles, arraché un bras, un œil et cependant elle restait debout, ne cédant pas à l'homme qui avait détruit autour d'elle toutes les plantes, ses sœurs. « Quelle énergie ! pensai-je. L'homme est vainqueur, il a détruit des millions d'herbes, mais celle-ci n'a pas cédé ! »

Léon Tolstoï, extrait de Hadji Mourad, publié en 1912 à titre posthume.

« Plus l'humanité approche de la grande et inévitable catastrophe, plus elle devrait cultiver et utiliser toutes ses forces intellectuelles et surtout spirituelles, afin de faire face aux difficultés qui se présentent. Mais plus cette échéance approche, plus la participation des forces spirituelles à la vie du monde se trouve réduite, dans le même temps où les grandes masses humaines, sans faculté de jugement, jettent leur poids dans le destin du monde. »

Günther Schwab, Danse avec le diable, Le courrier du livre, 1963.

« Le perfectionnement spirituel doit passer avant le bonheur. »

Bernard Charbonneau et Jacques Ellul, Nous sommes des révolutionnaires malgré nous. Textes pionniers de l'écologie politique, 1935-45.

« Le touriste qui parcourt le monde découvre-t-il d'autres patries ou fuit-il la sienne ? Il ne le peut d'ailleurs, car toutes sortes de machines la lui collent à la peau. Le bourgeois voyage dans l'espace pur, le paysan dans le temps, qui est fait pour lui de jours et de saisons : ce sont les bois et les coteaux qui passent d'hiver en été, tandis que le vent du temps fend le ciel avec un bruit d'étrave. »

Bernard Charbonneau, Tristes campagnes, 1973.

« [...] la vie spirituelle se réduit et tend à disparaître chaque fois que gagne le confort et que s'élève le niveau de vie. »

Jacques Ellul, Exégèse des nouveaux lieux communs, 1966.

« C'est l' " humanisme rationaliste ", issu de la conception chrétienne du monde, qui, en se coupant de ses racines spirituelles, a voulu réaliser une autonomie absolue de l'homme par rapport à toute force placée au-dessus de lui. »

Jean-François Mattéi, La barbarie intérieure. Essai sur l'immonde moderne, 1999.

« [...] une organisation sociale totale qui, échappant à toute conscience personnelle, serait l'équivalent d'un suicide spirituel de l'humanité. »

Daniel Cérézuelle, Nature et liberté. Introduction à la pensée de Bernard Charbonneau, 2022.

« [...] dans l'Occident contemporain, l'"individu" libre, souverain, autarcique, substantiel n'est guère plus, dans la grande majorité des cas, qu'une marionnette accomplissant spasmodiquement les gestes que lui impose le champ social-historique : faire de l'argent, consommer et jouir (s'il y arrive). »

Cornélius Castoriadis, La montée de l'insignifiance. Les carrefours du labyrinthe- 4, 1996.

Le nouveau gouvernement « Arizona » sous un regard du Nord

Nous avons donné la parole à une personnalité politique néerlandophone pour nous donner un point de vue différent de celui des médias francophones. Dans un même pays séparé en deux, force est de constater que les échanges d'idées entre le Nord et le Sud du pays sont trop peu fréquents. Nous avons choisi d'interviewer Els Ampe¹, femme politique flamande vivant à Bruxelles qui a souvent rué dans les brancards et exprime une opinion libre et décomplexée, dérangeant le petit monde politique conformiste.

Kairos : À l'heure de cette entrevue, cela fait un mois et demi que l'Arizona est installé. Après une longue période de négociations, quel est le premier bilan que vous tirez de cette coalition qui semble un peu bancal, entre le MR d'un côté, Vooruit de l'autre et la N-VA au milieu ?

Els Ampe : Je pense que le MR est très isolé dans l'Arizona. Du côté sud du pays, la plupart des personnes pensent que la N-VA est à droite économiquement. C'est certes un parti conservateur sur les valeurs éthiques. Mais économiquement, ils sont très à gauche. C'est pour ça que ce rapport avec les socialistes fonctionne bien. En fait, au niveau de la Belgique fédérale, ce sont bien des Flamands nationalistes, mais au niveau de la Flandre, ils ont toujours été pour plus d'État, pour plus de dépenses publiques. Moi aussi, en tant que membre du Parlement flamand, je n'en étais pas du tout consciente. Pendant 15 ans aussi j'ai été membre du Parlement bruxellois et je lisais comme tout le monde les journaux aussi bien francophones que néerlandophones. Je pensais que la N-VA est beaucoup plus à droite économiquement. Parce que les informations que l'on reçoit concernent le fédéral et moins le niveau régional flamand. L'actuel ministre-président de la Région flamande, Matthias Diependaele, était ministre du Budget dans le précédent gouvernement régional. Alors que son homologue wallon a fait des efforts pour réduire les dépenses, ce qui n'est pas du tout facile en Wallonie, en Flandre il a dépensé beaucoup plus. C'était une politique budgétaire socialiste. C'était tellement grave que la dernière année, sur un budget de 56 milliards €, il y a 60 milliards de dépenses. Le budget est en déficit de 3,8 milliards. Nous sommes dans le rouge. Alors, quand vous êtes dans ce cas-là, ce n'est quand même pas du tout une politique économique de droite ! Ils ont créé aussi des dizaines d'institutions publiques qui n'existaient pas auparavant, comme Digital Vlaanderen, comme Vlaamse Energie, qui sont des machines où on peut placer des amis. Comme le PS l'a fait au niveau bruxellois ou pendant longtemps au niveau de la Wallonie, on crée des institutions pour nommer ses amis et dépenser beaucoup d'argent public.

Ne trouvez-vous pas que la NVA, issue pourtant de l'ancienne Volksunie, avec donc un pedigree nationaliste, semble s'être glissée dans les chaussures belgicaines de l'ancien CVP ?

Non, non, non ! Ils ne vont jamais se glisser dans les chaussures belges du CVP. Ce sont des opportunistes. Ils ont maintenant beaucoup de personnel politique, des ministres, des députés. C'est le plus grand parti de la Belgique. Alors ils doivent défendre les intérêts de ces différentes personnalités politiques. Et c'est ça ce qu'ils font. Ils ne vont jamais devenir belgicains. Le pouvoir compte plus que les gens. C'est ça ce qui est en train de se passer maintenant.

Revenons à l'économie. Que pensez-vous du poids que fait peser le gouvernement sur les classes moyennes ? Ont-elles vraiment les épaules suffisamment larges ?

Ils ont dit qu'il faut s'attaquer à ceux qui ont les épaules les plus larges. Mais ceux-ci sont partis, il n'y a plus d'épaules plus larges ! Voilà le problème. Ce qu'il faut, c'est « créer des épaules ». Durant les 20, 30 dernières années, on a chassé les épaules larges, on a tout fait pour réduire la classe moyenne et accroître la pauvreté. Regardez Bruxelles. Qu'est devenu

Bruxelles, maintenant ? Quand on voit le nord de la ville ? Au sud, c'est un peu différent. Mais là où j'habite, à Molenbeek, ou à Anderlecht et dans une partie du centre-ville, on n'a pas fait d'effort pour rendre les gens plus riches, on a tout fait pour les garder pauvres. Ça, c'est le problème avec les socialistes. Au lieu de faire bouger l'économie et faire accumuler la richesse de tout le monde, ils détruisent la richesse.

Vous parlez justement de Bruxelles, mais c'est quand même curieux que le PS, par l'intermédiaire de son président régional Ahmed Laaouej, s'oppose à l'entrée de la NVA dans le gouvernement bruxellois, alors que, vous venez de le dire, ce sont finalement des partis très similaires.

Ils savent que si la N-VA monte au gouvernement bruxellois, ils vont demander des postes à l'intérieur de l'administration. Ça veut dire que des socialistes vont devoir partir et être remplacés par des N-VA. On sait tous que le PS et l'Open VLD ont colonisé l'administration de la Région bruxelloise. Je pense que depuis que je suis partie, le nombre de fonctionnaires a augmenté de 50 à 60% en 5 ans. C'est énorme. Maintenant, si la N-VA monte, ils vont devoir partager le gâteau, et ça ils ne le veulent pas.

Revenons au fédéral. Le gouvernement doit déjà revoir ses accords budgétaires. La politique européenne (ReArm Europe) est venue tout basculer à nouveau. On ne diminue toujours pas les dépenses publiques. On préfère vendre les « bijoux de famille » (participations de l'État à BNP, La Poste, etc.), mais après ces one-shot, où iront-ils chercher du financement ?

C'est pour ça que nous trouvons qu'il faut arrêter avec le système actuel de formation du gouvernement. Comme cela, ça ne sert à rien, l'actualité change constamment. Nous sommes les promoteurs d'un système comme en Suisse. Ça veut dire que chaque région gère son budget avec ses règles, et si le budget est insuffisant, alors il faut demander l'avis de la population pour augmenter les taxes ou pas. Si la population dit non, ce sera non.

Alors, qu'est-ce qui se passe en Belgique ?

Si la commune n'a plus d'argent, elle devra le demander à la Région. Si celle-ci n'a pas d'argent, elle va demander au fédéral. Et si le fédéral n'a plus d'argent ? Et ce sont les gens qui occupent les postes au fédéral qui sont vus comme les mauvais, parce qu'il n'y a plus d'argent. Mais ce sont les communes qui dépensent trop, qui sont mal gérées. Les régions aussi, qui dépensent et qui ne prennent pas leurs responsabilités. S'il n'y a plus d'argent, il faut d'abord demander à la population. Si la population est prête à payer pour certains frais, d'accord, autrement c'est non. Et comme ça, on va garder un budget en équilibre, mais aussi en concordance avec la volonté de la population. Au début, ça va être difficile. Il faut voir s'il n'y a pas des postes politiques à éliminer, des budgets à couper qui n'apportent pas de valeur ajoutée pour les citoyens.

Donc c'est aux citoyens de décider de l'allocation des dépenses ?

Exactement. Et ce système, comme en Suisse, responsabilise les politiciens. Ils ne peuvent plus se cacher derrière la complexité. Maintenant, avec les accords du gouvernement, tout se fait dans des arrières-cuisines, sans que les gens aient une vue sur les négociations. Alors moi je pense qu'il faut des caméras pendant les négociations, parce que nous, en tant que citoyens, nous payons des taxes, alors on peut quand même savoir ce qu'ils font avec notre argent ! C'est cette transparence qui est complètement manquante. Regardez avec le Covid. Aujourd'hui on n'a toujours pas d'évaluation. Est-ce que les mesures qu'on a prises étaient les bonnes mesures ou pas ?

Donc, justement, vu votre parcours politique, vous êtes issue d'un parti traditionnel, l'Open VLD, que vous avez quitté par manque de transparence et de démocratie.

Problème d'opacité, de manque de démocratie interne et aussi manque de responsabilités. Je suis libérale, mais je n'ai pas senti ce libre esprit et ce libéralisme au sein d'un parti libéral. Je n'ai pas supporté ce manque de démocratie et il n'y a aucune indication que cela va changer. D'après ce que j'ai vécu, je dirais qu'il y a 20 ans les élus étaient beaucoup plus respectés. Aujourd'hui, ils n'ont rien à dire, juste pousser sur le bouton. Je l'ai bien ressenti pendant la période Covid. Si tu suis les consignes du parti, alors tu vas recevoir plus de budget, avoir plus de visibilité, être dans la Newsletter du parti. Comme ça, les membres voient que tu fais quelque chose. Alors que si tu fais des choses qui sont contraires à leurs intérêts, tu n'es plus visible et les membres croient que tu ne fais rien. C'est comme ça qu'ils fonctionnent. Ils vont te punir quand tu ne suis pas le président du parti. Et moi je ne suis pas un chien. Et je ne suis pas un mouton non plus !

Et donc vous avez créé Voor U

J'ai eu toutes les difficultés à créer un nouveau parti parce qu'il y a un manque de moyens. Je ne parle pas de subsides, mais de ne pas pouvoir récolter de l'argent privé, comme aux États-Unis. Notre limite, c'est 125€ par électeur au maximum. Alors que les autres partis perçoivent des millions. Suite aux élections, ils reçoivent 10€ par voix chaque mois. Un million de voix fois 10, ça fait beaucoup ! Alors nous, en tant que nouveau parti, on pourrait compenser ce manque de moyens en demandant de l'argent au privé, mais on ne le peut pas. Alors on est vraiment bloqué. Puis les gens disent aussi que nous ne sommes pas dans les médias. C'est exact, les médias ne donnent la parole qu'aux grands partis. Nous sommes dans une sorte de cercle vicieux. Mais bon, moi je pense que le peuple, un jour, ne va plus accepter cela. Les responsables vont à nouveau augmenter les taxes et introduire des règles négatives pour la classe moyenne. Un jour ça va péter !

Comment les gens peuvent-ils se révolter ? Pour l'instant, la population a l'air relativement endormie.

C'est normal, parce qu'ils sont épuisés. Épuisés de travailler tellement et de ne plus avancer. Parce qu'il n'y a plus de croissance économique, alors ils n'avancent plus. Même s'ils travaillent tout autant, voire même plus. Quand on regarde qui sont les riches en Belgique, c'est la classe politique. Ce n'est même pas les entreprises. Quand on regarde le budget, c'est 56% pour la politique et 44% pour le privé. Avant, au Parlement, il y avait encore des gens qui venaient du privé, des anciens indépendants, ceux qui avaient des entreprises, des PME. Maintenant, tous ces gens viennent du système, des cabinets ministériels, de la fonction publique, des hauts fonctionnaires. Ils viennent tous de la même caste, en fait. Ils ne connaissent pas la vie réelle, la vie d'une entreprise, par exemple, ils ne savent pas du tout ce que c'est. On est dans un système où il y a une classe politique qui a vraiment pris le pouvoir et qui ne vit que pour elle-même.

Propos recueillis en direct par Bernard Van Damme, mars 2025.

1. Née le 18 janvier 1979 à Ostende. Députée de Bruxelles (2004-2019), députée flamande (2019-2023), conseillère communale (2006-2018) et échevine de la Ville de Bruxelles (2012-2018), sénatrice (2019-2024). Ex-membre de l'Open VLD. Fondatrice et présidente du parti Voor U.

Complotisme contre dogmatisme

De nos jours, toutes sortes de gens sont accusés d'être complotistes. Le terme complotisme est devenu une idée générique qui sert à discréditer tout point de vue qui explique certains événements politiques d'une autre façon que les médias et que les gouvernements des puissances démocratiques occidentales. Le complotisme est assimilé à un fonctionnement idéologique fascisant. Ce genre d'accusation a acquis une portée radicale, sinon ontologique. Des auteurs, des journalistes sont mis sur la touche au nom de la vérité, de l'objectivité et de la sauvegarde de la démocratie. Ce qui est en jeu, c'est la vérité même. Tout débat dans lequel s'immiscent de soi-disant complotistes porte non sur les valeurs, mais sur la vérité. Ceux qui critiquent la version officielle, médiatique de certains événements y voient souvent un mensonge qui vise à dissimuler tantôt les intérêts, tantôt les objectifs réels poursuivis. En d'autres termes, ils y décèlent des complots ou les agissements d'une organisation. Les États dissimulent toujours certaines recherches ou certaines opérations des services secrets. Ce qui est en cause est l'ampleur des opérations en question. Est-ce que les services secrets sont à l'origine du renversement de certains régimes ? À l'origine de déclarations de guerre ? Est-ce qu'ils ont recours à des amalgames, à des mensonges ?

Contrairement à la situation qui prévaut dans les États non démocratiques, dans toute démocratie l'opinion publique joue un rôle déterminant. C'est ce qu'on intitule le consensualisme. Mais est-ce que les gouvernements démocratiques se servent de cette opinion publique qu'ils manipulent pour atteindre certains objectifs en lui mentant ? Est-ce qu'ils le font systématiquement ? Ils admettent volontiers qu'ils manipulent l'opinion, même si, généralement, c'est après coup. Mais ils récusent toute accusation de mensonge. Les États-Unis admettent

que, pour inciter la population américaine à entrer en guerre contre les puissances de l'Axe en 1940-45, ils ont recouru à une campagne médiatique relativement intense. Ils admettent dans certains cas qu'ils ont menti. Mais est-ce qu'on est en démocratie ou est-ce qu'on a de plus en plus affaire à des régimes démocratiques qui procèdent à des amalgames, qui n'ont plus que les apparences de démocraties, qui annulent des élections, qui les faussent systématiquement, qui falsifient ou qui inventent les faits, et si oui dans quel but ? Cette situation seule expliquerait pourquoi tant de gens acceptent ou fournissent des explications différentes de celles qui leur sont données par les médias et les gouvernements. Qui sont les fascistes ?

Quelque chose a changé. De plus en plus souvent pris sur le fait d'inventer des faits ou d'en dissimuler, les démocraties se serviraient de l'accusation de complotisme pour atténuer ou nier le poids et la force des critiques qui concernent leurs explications, leur aspect documenté, les preuves qu'elles parviennent à exhiber. Il s'agirait d'un mode de défense d'un système à bout de souffle. La transformation de l'espace public, autrement dit Internet, la facilité avec laquelle on trouve certaines informations, le devoir de publicité auquel sont astreints États et entreprises, ont tendance à remettre en question des habitudes bien ancrées des États, des gouvernements, et également de grandes entreprises qui consistent à présenter des faits de manière tendancieuse, à en dissimuler une partie, afin de justifier certaines décisions ou de dissimuler les dommages qu'ils ou elles causent, tout en mettant en exergue leurs réalisations. Même les scientifiques seraient concernés par une sorte de rejet de certaines de leurs théories. Des déclarations de guerre sous faux drapeau sont passées au crible de la critique. Le vrai complotisme voit des complots là où il n'y en a pas, mais, dans ce cas, il y a bel et bien un complot.

Les démocraties se transforment. C'est fatal. Mais est-ce que cette transformation représente une menace pour elles-mêmes, sans parler de la menace qu'elles représentent pour d'autres groupes humains, peuples ou nations ? Est-ce qu'elles sont en mesure de contrôler cette évolution ? Celle de la liberté d'expression qui en constitue un des fondements ? Cette évolution représente-t-elle une menace pour la démocratie ? Certains pensent qu'elle évolue vers une forme de totalitarisme. Que valent les médias et l'information qu'ils dispensent, que vaut la communication à laquelle ont recours les gouvernements dont certains concernent le choix ou pas de faire la guerre ? Dans les années 1960, la CIA et beaucoup d'autres personnalités avaient traité de complotistes ceux qui critiquaient les conclusions de la Commission Warren. Ce terme devient alors d'usage courant. Pour Wikipédia (françophone), c'est *Le Monde* qui utilise le premier cette expression au sujet de ceux qui pensent qu'un complot est à l'origine de l'assassinat de John F. Kennedy. Pour Wikipédia (anglais), la première utilisation de ce terme date de la guerre de Sécession et l'explication qui prétend que c'est la CIA qui a commencé par traiter de complotistes certains opposants politiques serait elle-même complotiste.

Mais, en dépit de toutes les études scientifiques de professeurs d'université qui prétendent expliquer les causes paranoïaques et autres des théories qui discréditent la commission Warren, aujourd'hui, les raisons de penser que c'est un ancien directeur de la CIA, Allen Dulles, limogé par JFK¹ qui est à l'origine de son assassinat, et pas un individu, Lee Harvey Oswald, ayant agi seul², s'accumulent. Pendant un moment, ceux qui prétendaient qu'il n'y avait pas d'armes de destruction massive en Irak furent traités de complotistes. Une fois ce pays totalement anéanti par des bombardements intensifs, il a fallu se rendre à l'évidence qu'il n'y avait jamais eu d'armes de destruction massive en Irak. Le document brandi par le chef d'état-major de l'armée américaine pour justifier une invasion était bel et bien un faux.

Dans le documentaire de Lee Daniels, *Billie Holiday, une affaire d'État*³, le FBI s'efforce de dissimuler de la drogue dans les affaires de la chanteuse pour pouvoir l'arrêter, faire pression pour l'empêcher de chanter *Strange fruit*, un morceau qui met en cause la réputation internationale des États-Unis. Est-ce que ce réalisateur est un complotiste ? Sont encore actuellement traités de complotistes ceux qui considèrent que les deux tours du WTC à New York, le 11 septembre 2001, ont été dynamitées au moyen de l'explosif utilisé en général en cas de démolition contrôlée d'immeubles de ce type, et nullement détruites par des avions entrés en collision avec elles. Après les attentats, le débat à propos de la crédibilité de la thèse officielle a été très vif. Tous ses opposants ont été indifféremment traités de complotistes. Des essais qui ont tenté de faire date les ont même condamnés avec fracas, traités d'extrémistes, alors que ces attentats ont servi de prétextes pour justifier des bombardements massifs, pratiquement des génocides, qui, dans un cas, sont avant tout la conséquence d'une propagande particulièrement raciste, et, dans l'autre, font partie intégrante de la stratégie visant à encercler la Russie⁴.

La théorie selon laquelle la Covid est un virus de laboratoire a aussi été taxée de complotiste. Le terme complotiste est même devenu viral parmi les tenants de la thèse officielle concernant la pandémie de Coronavirus qui considère qu'à l'origine du Covid, il n'y a qu'une zoonose. Cette thèse officielle est du reste toujours en vigueur. Mais, comme l'a prouvé Pierre Chaillot dans ses livres⁵, la dernière crise sanitaire a fait un usage massif des chiffres pour falsifier la vérité, pour justifier une vaste campagne de vaccination et des mesures de type autoritaire. Et Robert Kennedy Jr, quant à lui, a apporté la preuve que le virus de la Covid-19 avait bel et bien été fabriqué dans un laboratoire chinois subsidié par le NIAID, autrement dit par l'USAID⁶. La déclassification toute récente à la sauvache des archives de l'USAID est censée l'attester. On pensait la question résolue, mais les accusations de mensonge d'État se multiplient. Tandis que la plupart des médias *mainstream*

Illustration : Philippe Debongnie



qui ont systématiquement recours à des experts tendent à faire passer leur découpage de la réalité pour l'expression de la seule et unique vérité et parlent de complots, accusant les tenants d'explications contradictoires de défendre des théories criminelles, des chercheurs et des journalistes indépendants détectent de plus en plus souvent des conflits d'intérêts, des présentations tendancieuses des faits, des amalgames, de la diffamation.

En réalité, la question est plus que jamais ouverte. La vérité officielle est très souvent la même, quel que soit le média que l'on consulte. Comment expliquer cette unanimité dont il découle une sorte de mystique, qui est tout sauf démocratique ? Elle manque souvent de fondement. Des scientifiques, que l'on traite de complotistes quoiqu'ils mènent souvent des enquêtes approfondies, s'évertuent à le démontrer. Mais le pouvoir nie tout en bloc en faisant appel à des experts qui parlent au nom de la science et il exige de plus en plus de chacun un accord de principe. Du consensualisme et de ladite pensée unique en vigueur jusque dans les années 2000, on est passé à un système caractérisé par des mesures de censure de plus en plus concrètes et immédiates, à une sorte d'absolutisme. L'absolutisme moderne, ou contemporain plutôt, c'est cette certitude de détenir la vérité, et le besoin de défendre le caractère officiel de cette pseudo-vérité comme son bien le plus précieux, comme si le sort de la démocratie en dépendait. Historiquement, l'absolutisme est un type de régime qui considère que la volonté du souverain a force de loi. Que son jugement est le bon. Cette aptitude est liée à sa personne, qui fait l'objet d'un culte. Il est souvent considéré d'origine divine. Il a le droit d'user de sa volonté comme bon lui semble, son pouvoir est absolu.

Aujourd'hui, dans les démocraties occidentales, on a affaire à quelque chose de comparable, un pouvoir dont on ne peut remettre en question le point de vue et qui menace ceux qui le contredisent. On menace également notamment de sanctions certains dirigeants du reste du monde dont la politique et les

prises de position ne s'alignent pas sur cette vérité dogmatique. Les Anglo-Saxons ont un mot intéressant qui n'existe pas en français et qui est *denialism*. Les sociétés démocratiques contemporaines se caractérisent par la pratique du « déniisme ». Mais préférons encore le terme d'absolutisme, ou d'hyperdogmatisme, en tout cas en ce qui concerne les démocraties européennes. Les gens de pouvoir s'efforcent le plus possible d'incarner, de représenter cette vérité dite consensuelle. En fait, ils se révèlent plus dogmatiques qu'autre chose. Pour eux, des vérités établies sont les seules à avoir un sens.

La science elle-même semble en butte à une profonde dérive. Mais pour la philosophe Isabelle Stengers, une telle science justement fait problème. Il s'agit de réactiver le sens commun qui étouffe. Pour elle, les scientifiques, qui ont tendance à fabriquer des théories sur commande pour permettre aux États de justifier leur politique, « doivent cesser de se considérer comme les têtes pensantes de l'humanité, et accepter l'existence de points de vue divergents⁷ ». La diplomatie secrète est basée sur le complot. Les États-Unis ont élaboré des plans d'invasion de l'Afghanistan bien avant les attentats du 11 septembre. Le rôle de la CIA dans le coup d'État du général Pinochet est demeuré secret pendant longtemps. Les États-Unis ne reconnaissent toujours pas avoir été à la base du renversement de Salvatore Allende. Mais c'est bel et bien la CIA qui a décidé que les fascistes chiliens élimineraient le général en chef des forces armées avant le coup d'État du 11 septembre 1973.

Le neveu de JFK, qui fait partie de l'équipe de Donald Trump, 47^{ème} président des États-Unis, vient de révéler que, depuis la dernière guerre mondiale, le pays a organisé 83 coups d'État. Tous ont nécessité l'organisation de complots. Des organisations comme les Fondations de l'Open Society de George Soros ou la NED⁸ financent et fabriquent des oppositions dans des dizaines de pays. Et la CIA s'en sert pour déstabiliser ceux-ci. Tout ceci a été nié systématiquement pendant des décennies. Le financement de l'Open Society,

notamment par l'USAID vient d'être révélé au grand jour. Mais le prétendre relève toujours du complotisme. Une démocratie ne peut pas condamner quelqu'un à cause de ses idées, mais elle peut nier ces dernières, les rejeter, essayer de lui couper les ailes. On peut priver un journal de subventions, licencier massivement des professeurs ou les travailleurs des services de santé qui refusent de se faire vacciner et donc de cautionner les modalités nouvelles de leur mise sur le marché⁹. On peut réaliser des purges. Dans les démocraties d'aujourd'hui, une vérité autre, contradictoire, ne peut plus exister que dans une semi-clandestinité, et pour les dirigeants et d'autres, elle relève du complotisme, d'un mode de pensée erroné. Dans les faits, tout réside depuis longtemps dans un formalisme qui consiste à organiser sur toute chose de faux débats pour imposer un même point de vue unique, mais à ce formalisme s'ajoute désormais une sorte de censure. Ce qui caractérise tout absolutisme est l'existence de deux systèmes de pensée parallèles qui ne communiquent pas réellement entre eux. Les absolutismes ont toujours engendré une contestation virulente.

Paul Willems

1. John Fitzgerald Kennedy.
2. Le neveu de John Kennedy consacre à cet assassinat une partie du premier chapitre de son livre, où il parle du rôle joué par le laboratoire de Wuhan dans l'éclatement de la pandémie causée par la Covid. Il explique les raisons qui poussent Dulles, le chef de la CIA, limogé par Kennedy, à faire assassiner ce dernier.
3. Lee Daniels, *Billie Holiday, une affaire d'État*, d'après le roman de Suzan-Lori Parks, avec Andra Day, Trevante Rhodes, Garrett Hedlund, 2021.
4. Pierre André Taguieff, *La foire aux illuminés, Ésotérisme, théorie du complot, extrémisme*, Mille et une nuits, 2005.
5. Pierre Chaillot, *Covid 19, ce que révèlent les chiffres officiels*, L'artilleur, 2023.
6. Robert Kennedy Jr, *Labo P4 Wuhan Que nous a-t-on caché ? La terrifiante course aux armes biologiques*, traduction de l'états-unien par Pierre Barois, Marco Pietteur, 2024.
7. Isabelle Stengers, *Apprendre à bien parler des sciences : La Vierge et le neutrino*, Les Empêcheurs de penser en rond, 2023, p. 267.
8. New Endowment for Democracy.
9. Ils considèrent avec raison qu'on se moque d'eux.

Et le César du meilleur acteur est pour...

Sans prétention matamodoro-macronesque, je puis affirmer que ce papier sera mon meilleur. Non, langues de vipères, il ne sera pas meilleur parce qu'il sera plus court, n'en déplaise à Coluche qui prétendait que si le mois de février était le mois où les politiques disaient le moins de conneries, c'est parce que c'était le plus court. Cette chronique sera la meilleure parce que ce sera la dernière. On baisse le rideau parce qu'on s'est rendu compte qu'on n'a aucun talent ? Parce que *Kairos* cesserait d'exister ? Parce que je n'aurais plus rien à dire ? Que nenni, cornegidouille, bande de persifleurs sycophantes amateurs de piques sur les réseaux sociaux et sous les pseudos « GLBBGMons 2027 » ou « JevoteàdroitealorsviveOlivier-Faure2026 ». Je vous vois déjà, le rictus prêt à l'emploi et la besace emplies d'émoti-cons. Et à propos de cons ... Non, vous pouvez rester, François Bayrou.

Alors oui, j'ai encore bien des choses à dire et à transmettre à mon fan-club désormais composé de trois membres, que je ne dénoncerai pas. Mais depuis quelques jours, je sens une émotion poindre dans mon cœur de litchi sino-belge. Depuis que j'ai vu une scène à la télévision, commentée à l'envi sur tous les médias, je me sens émoustillé comme Paul El Kharrat devant des montagnes de dates à retenir ou le *Professeur Rollin* devant une question de Laurent Ruquier à contredire.

Quelle scène bouleversante, donc, que celle à laquelle j'assistai, me sentant comme un alpiniste de la politique, un randonneur des hautes montagnes intellectuelles, un arpenteur des faites de la connerie et des sommets de l'imbécillité, un montagnard des hauteurs de l'indigence neuronale.

La scène se déroule dans une maison blanche, en un bureau ovale, transformée en une salle de classe pleine de jeunes gens souriants. Leur professeur entre, la coiffure en balai de chiottes, l'air assuré, mais la mine grave (et pas la mine piteuse, je ne le connais pas suffisamment pour m'avancer sur ce terrain). Autour, des bancs d'écoliers. Au centre, là où il va trôner pour sa gymnastique libératoire, un bureau arborant le symbole de la présidence américaine. L'acolyte de J. D. Vance s'assied, ouvre un registre (la mécanique est huilée, depuis 2 mois tout pile où il a renvoyé son prédécesseur à la maison de retraite), suivi en cela par tous les jeunes gens, de 8 à 18 ans, qui ont parfaitement suivi la scolarité américaine, dans les meilleures écoles, ce qui signifie qu'ils ont appris à chanter l'hymne américain, à prononcer la formule désormais sacramentelle dans les bons lieux d'enseignement, et à calculer combien font deux et deux. L'air toujours aussi grave – à moins qu'il ne soit constipé –, Donald demande aux deux petits jeunes à sa droite s'il doit le faire, et les deux jeunes gens, qui n'ont rien compris à ce qui se passe, acquiescent et sourient. Alors, d'un geste sûr, il signe le registre, et montre alors fièrement sa magnifique écriture. Toute l'assistance applaudit fortement, autant que si la fusée d'Elon Musk avait décollé sans dévier de sa trajectoire, ou qu'on avait réussi à répéter le prénom de ses 14 enfants sans éclater de rire, et le président américain se lève, et se dirige, l'air pénétré, vers un pupitre. L'attente est insoutenable ! Que va-t-il décider ?

Il ne décide pas moins que d'acter, sous le regard énamouré de sa ministre de l'Éducation qui ressemble à Miss Marple sans la fantaisie, la suppression prochaine du département fédéral de l'éducation. Tout revient désormais aux États fédé-

rés. Il accuse ce département fédéral d'avoir été aussi inefficace qu'un discours de François Bayrou qui devrait être clair et limpide, et d'avoir dépensé des montagnes d'argent alors que le pays serait à la traîne dans les résultats (le terme utilisé est même *success* : on parle de réussite). Allez, zou ! Dégraissons le mammoth, faisons subir un lifting à cette gigantesque machine, sabrons dans les dépenses publiques. Et laissons alors une totale liberté aux différents États, fonction de leurs moyens et de leurs priorités. Trump a une démarche parfaitement illibérale et il retourne cela contre ses prédécesseurs, les taxant de... libéraux. Croquignolet.

Et toujours ces enfants, ces adolescents qui sourient. Ils ignorent que les écoles publiques seront les premières touchées par ce mouvement de nettoyage de printemps : en effet, le département fédéral est celui qui octroie les budgets et les aides pour les élèves et étudiants en difficulté. Premier effet de cette coupe drastique des budgets : une augmentation du prix des études. Fabuleux ! Fantasmagorique ! Encore plus de personnes mises sur le côté, encore plus de jeunes désœuvrés qui n'auront alors pas beaucoup de choix : soit travailler à côté de leurs études pour les financer, soit travailler, tout court, soit agir autrement pour trouver une place sociale.

Ces enfants ne souriraient-ils pas par pitié de ce grand gosse irresponsable de presque 79 balais ? Ils auraient alors bien compris à quel point ce mandat sera une farce *tragique*.

Jean-Guy Divers

Tour du monde avec docteur aloès¹

Le groupe des aloès, auquel appartient l'*aloe barbadensis* M. (ou *aloe vera* L.), contient près de 300 espèces, dont plus de 150 font partie de la famille des asphodélacées (ou liliacées selon une classification plus ancienne). C'est dans ce dernier groupe que l'on dénombre une quinzaine d'aloès possédant des propriétés médicinales, parmi lesquelles le fameux *aloe vera*, appelé poétiquement « *lis du désert* ». Selon les spécialistes, cette « *plante guérit-tout* » proviendrait du Moyen Orient, où elle aurait déjà été employée pour ses vertus thérapeutiques 5.000 ans avant J.-C. On a de premières traces écrites de son utilisation chez les Sumériens et ensuite chez les Égyptiens, notamment dans le Papyrus Ebers². Ce sont ensuite les Arabes qui les premiers commercialisèrent l'usage de la plante et permirent sa diffusion dans le monde gréco-romain et en Asie. L'appellation aloé viendrait d'ailleurs du mot arabe *aloeah*, signifiant « substance amère et brillante ».

Au cours de l'Antiquité gréco-romaine, Dioscoride a décrit les propriétés médicinales de l'*aloe vulgaris* (ancien nom latin de l'*aloe vera*), dans son traité *De materia medica*. Pline l'ancien l'intégra lui aussi dans son *Histoire naturelle* et l'école de Salerne fit l'éloge de ses propriétés en poésie³ :

*Il sèche une blessure, il ravive la chair ;
Du prépuce malade il détruit le cancer ;
Purge d'humeur les yeux, la tête dégagée ;
L'oreille oblitérée et la langue chargée ;
D'un débile estomac ranime la vigueur ;
Arrête des cheveux la chute et la langueur ;
Il soulage le foie et guérit les ictères ;*

Ingéré seul, sans miel, il blesse les viscères.

À partir du VI^e siècle avant J.-C., l'usage de la « plante-miracle » se propagea en Asie, notamment en Inde, où elle est entrée dans la tradition ayurvédique sous l'appellation *musabbar*. Dans ce pays, elle est encore utilisée aujourd'hui pour traiter les maladies hépatiques et dermatologiques, parmi bien d'autres affections. En Chine, la plante est dénommée *Lo-hoei* et a été utilisée sous sa forme résineuse dès le VII^e siècle pour divers usages thérapeutiques (eczéma, brûlures, maux d'estomac). En Afrique, de nombreuses populations et tribus utilisent la « *plante de l'immortalité* » depuis des temps immémoriaux et se soignent encore aujourd'hui avec différentes variétés régionales d'aloès, telles que l'*aloe saponaria* (ou aloès savon), l'*aloe arborescens* M. et l'*aloe africana* M.

D'après Sir Burton⁵, qui a été le premier européen à explorer certaines régions d'Afrique de l'Est au XIX^e siècle, l'aloès prend également une signification religieuse chez des tribus comme les Gallas en Éthiopie et en Somalie, qui – à l'instar des Égyptiens de l'Antiquité – installaient des rangées d'*aloe vera* tout autour des tombeaux. Lorsque les plantes fleurissaient, ils s'assuraient ainsi de l'entrée du défunt dans les jardins de *Waaqa* (le Créateur). L'aloès était également utilisé par les Sutos et les Bantous d'Afrique, qui n'en utilisaient pas moins de 20 espèces, pour traiter des affections aussi variées que les rhumes, les brûlures, les affections vénériennes, les constipations, les dermites, etc. Si aujourd'hui dans nos contrées européennes l'*aloe vera* est avant tout associé dans l'esprit populaire à des produits cosmétiques pour la peau, et dans une moindre mesure comme thérapie en cas de constipation,

l'on a vu qu'à travers l'histoire et selon les régions du monde, son usage thérapeutique est extrêmement varié et remonte à des temps très reculés.

Cette plante succulente, qui pousse dans les déserts et dans les terres sèches et arides, capable de subsister sans eau pendant de très longs mois (grâce aux réserves qu'elle constitue dans ses feuilles), s'est naturalisée dans de nombreux pays aux climats subtropicaux. Le petit *aloe vera* à la mode et vendu en petits pots à titre décoratif, destiné à l'amateur de plantes exotiques, n'aura que peu de place pour s'épanouir comme il pourrait le faire dans son habitat naturel. De plus il ne développera toute l'étendue de son potentiel thérapeutique qu'au bout de 4 années de maturité, à condition d'avoir pu grandir et étendre ses racines et ses feuilles. Et si en plus son acquéreur ignore les vertus exceptionnelles qu'il renferme, c'est bien du gâchis que de laisser à l'abandon ou sur le rebord d'une fenêtre une plante qui patientera (et patiente, elle l'est⁶), riche de son histoire millénaire et des légendes qui l'entourent... pour peu que l'on s'intéresse à elle.

Virginie Belfiore

1. En référence à l'ouvrage dont s'inspire cet article : *Docteur aloès*, Dehin Robert, Éditions Québec, 1999.
2. Le *Papyrus Ebers*, un livre égyptien de remèdes, est l'un des plus anciens traités médicaux connus et date du XI^e siècle avant J.-C.
3. <https://dn720605.ca.archive.org/0/items/coleledesalerne00meau/coleledesalerne00meau.pdf>
4. C'est ainsi que la surnommaient les Égyptiens.
5. Sir Richard Francis Burton : érudit et explorateur britannique (1821-1890).
6. Jadis, l'aloès était un symbole de patience et de bonne Fortune.

Agriculture, un an plus tard

Un an quasi jour pour jour après les manifestations de janvier 2024, j'écris ces quelques lignes et rien n'a changé, ou presque... Du point de vue politique, aucune réaction, rien par rapport aux prix, rien par rapport aux normes, rien par rapport à la pression subie par les agriculteurs, rien par rapport aux contrôles qui tournent au harcèlement, rien par rapport aux clauses miroir, rien sauf des mesurètes dont j'ignore encore l'existence, car, m'a-t-on dit, il y a eu des changements quand on écoute le politique...

Ah oui, il y en a eu, pardon : le report de l'interdiction d'utilisation du glyphosate annoncée en 2021 en France, le report de l'obligation de jachère, en fait ce qui touche à la conditionnalité des aides a été adouci (entendez ensemble de règles à respecter pour tout agriculteur ou autre bénéficiaire de la PAC). On parle donc de délais de dossiers allongés, de délais de mise en œuvre élargis, de droit à l'erreur... Oui, mais l'agriculteur gagnera-t-il plus sa vie ? Sera-t-il moins mis en concurrence avec des standards de production inférieure ? Certainement pas. En fait la paysannerie n'a rien gagné de ces luttes ! Il devient donc inquiétant que, malgré un blocage quasi total de Bruxelles, des montages de pneus en feu, un soutien populaire, le politique n'ait pas embrayé sur du soutien direct. Mais alors jusqu'où doit-on aller ? Comme dans un mouvement d'éradication total, la commission a entre-temps conclu les négociations pour un accord de libre-échange¹, l'accord Mercosur qui entérine toutes ces distorsions et valide une concurrence déloyale entre production d'Amérique du Sud et Europe.

Où est l'ironie ? Dans un contexte global où davantage d'importations fragiliseraient notre autonomie alimentaire au profit d'une instabilité des prix liée au cours du pétrole annoncé en production décroissante, l'exportation de produits chimiques et pharmaceutiques, de voitures en échange d'importation de produits alimentaires – viande de bœuf et poulet notamment – nourris aux hormones et OGM, ceux précisément interdits aux agriculteurs européens.

Il n'est pas inintéressant de suivre le dossier OGM, ce que nous prépare la Commission européenne concernant les NTG (nouvelles techniques génomiques) est un exemple de jeu de langage où la linguistique devient un sport de société et où idéologie et éthique sont balayées d'un revers de main par le jeu du langage. Quoi de plus simple pour gruger le consommateur que de considérer un OGM, en l'occurrence un NTG, comme non-OGM pour éluder une loi² ? Cela fait penser à certaines pratiques concernant les taux de polluants dans les eaux qui, constamment revus à la hausse, s'adaptent à la pollution plutôt que de la combattre. Les Européens mangent des OGM sans le savoir !

Où est le *stuut* ? En fait, l'année dernière, on n'a jamais été aussi loin pour opposer environnement et agriculture ; la société civile et l'environnement y ont perdu des plumes, car, habilement, c'est sur les mesures en faveur de la protection de l'environnement que la société dans son ensemble y a perdu.

Ma conclusion tient en un mot : *Organisation*. Organisons-nous, en termes d'alliance, de convergence des luttes, pour créer de la résilience sur nos territoires, nos territoires envisagés comme ce qui nous entoure, ce qui nous touche, ce qui nous appartient. Vivons local, visons global. Rassemblons-nous, paysans, ouvriers et les autres³. Ce sera le thème de La Petite Foire⁴ cette année, les 26-27 juillet 2025.

Serge Peereboom, paysan révolté

Paysan, Je le suis, braves gens, vous l'êtes aussi. Souvenez-vous du jardin de vos grands-parents en se délectant nos produits paysans riches en goûts et en nutriments, alors que l'agro-industrie empoisonne et ment !

Paysans, nos droits sont bafoués ici et dans le monde entier. Nos devoirs on ne peut plus faire valoir, notre fonction première de nourrir les gens et la terre ! Les politiques trichent et font semblant en proclamant le bien être et la santé, mais en continuant d'autoriser les polluants.

Agriculteur, mon frère, détrompe-toi, je ne t'en veux pas, nous voulons la même chose, nourrir le monde. Alors, arrête de nourrir les banques et les multinationales ! Ils vous font peur, ils veulent nous mettre en guerre, ils se moquent de toi comme de moi. Retrouvons le chemin pas à pas, en vers ou en prose Si on n'arrête pas, la terre ne sera plus ronde. Révoltons-nous contre ces règles et normes déloyales !*

Pour celles et ceux qui veulent se libérer, il est temps de créer un statut paysan. Il y a bel et bien une fracture entre le monde agricole qui continue de s'embourber et un trop petit monde paysan qui cherche à survivre alors qu'il faudrait le développer.

Tu restes dans ton coin ou tu nous rejoins ? Si on fait Mouvement, c'est pour tous les paysans⁵.

Serge Peereboom, paysan résistant

1. L'accord Mercosur n'a pas encore été ratifié par les États européens à l'heure d'aujourd'hui. Plus d'infos : https://france.representation.ec.europa.eu/informations/accord-commercial-ue-mercorsur-distinguer-le-vrai-du-faux-2024-12-18_fr
2. Plus d'infos : https://ec.europa.eu/commission/presscorner/detail/fr/ganda_23_3568
https://www.confederationpaysanne.fr/mc_nos_positions.php?mc=26

3. Lire : *À mon Frère le paysan*. Élisée Reclus (1899) explique les idées anarchistes à ceux qui travaillent effectivement la terre et s'emploie à désamorcer la rumeur annonçant que les anarchistes veulent prendre leurs terres aux paysans. Son auteur cherche ainsi à inclure le monde paysan dans le projet révolutionnaire. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k1527697g>
4. Le programme de la Petite Foire 2025 bientôt sur : <https://lapetitefoire.lemap.be/>
5. <https://www.lemap.be/Fortune>

Mieux en Belgique, pire en France

Pendant que l'hypothétique gouvernement Arizona négociait son programme durant 235 jours, le précédent, la Vivaldi, prenait encore des décisions. Il s'attaquait à des secteurs considérés comme nocif notamment pour la santé des Belges. Et il a compris que pour dissuader les comportements problématiques des citoyens, il fallait s'attaquer à la publicité. C'est ainsi que les jeux de hasard furent ciblés : les publicités pour les jeux d'argent sont interdites dans les stades depuis le 1^{er} janvier 2025. Au dos des maillots de joueurs, les logos des sociétés de jeux peuvent toujours être affichés en petit format, mais sans slogan. Cette exception prendra fin au 1^{er} janvier 2028. Les clubs qui ne respecteraient pas ces interdits pourraient se voir infliger des amendes allant jusqu'à 500.000€. À partir du 1^{er} septembre 2025, la participation aux jeux de hasard ne sera autorisée qu'à partir de 21 ans.

PROTÉGER LES JEUNES

Un autre secteur qui a attiré l'attention des ministres est celui de la publicité pour l'alcool. Par exemple, tous les dispositifs, affiches ou panneaux, promouvant les boissons alcoolisées seront interdits à partir de janvier 2025 dans un périmètre de 150 mètres autour des écoles. La publicité pour l'alcool ne pourra pas non plus apparaître dans les médias et les projections cinématographiques s'adressant à un public composé d'au moins 30% de mineurs. Les marques ne pourront plus faire apparaître des personnes de moins de 25 ans dans les publicités pour l'alcool. Sur les réseaux sociaux que l'on sait beaucoup fréquentés par les jeunes, la publicité est aussi visée. Les influenceurs seront désormais tenus d'utiliser des filtres d'âge pour ne plus permettre aux jeunes d'être en contact avec des publicités vantant des boissons alcoolisées. Si un réseau social n'offre pas ces filtres, une interdiction totale de la publicité pour l'alcool s'appliquera. Des pages web comme Snapshat ou surtout TikTok sont particulièrement visées. Quant aux influenceurs qui font de la publicité pour les alcools, ils devront « être et paraître » âgés d'au moins 25 ans. Enfin, l'avertissement « *L'abus d'alcool nuit à la santé* »¹ devrait également être plus visible à partir de janvier. Si ces dispositions sont fort positives, il faut espérer qu'elles seront contrôlées et éventuellement sanctionnées en cas de manquement.

En France, par contre, cela ne va pas dans le bon sens. Ainsi, le nombre d'écrans dans les gares va augmenter de 48% en 2025, révèle Reporterre. Cette explosion de la publicité est imposée alors qu'une majorité des Français sondés la rejette (48%) ou souhaite qu'elle diminue (85%) et qu'elle accroît la gabegie écologique. Cette décision n'a fait l'objet d'aucune publicité, bien qu'elle modifie l'environnement direct de millions d'usagers. Les métros de Paris, Marseille, Lille et Rennes vont aussi être victimes de cet accroissement des publicités. Cela va amener le nombre d'écrans de Mediatransport à 4.300 dans les gares de France.

L'autre géant de la publicité, JCDecaux, déploie lui ses publicités dans les vitrines des magasins, les centres commerciaux, les aéroports ou les rues de certaines villes. Au total, l'afficheur dispose à ce jour de 2.500 panneaux numériques, générant un chiffre d'affaires de 948,2 millions d'euros pour le seul 3^{ème} trimestre 2024.

Les écrans permettent d'augmenter le nombre d'annonceurs, grâce à une rotation des spots toutes les 6 secondes. Ils sont pilotés à distance en quelques clics, ce qui permet aux marques de choisir la tranche horaire de diffusion de leur spot, ainsi que des éléments de contexte comme les conditions météorologiques. Une manière de s'assurer qu'elles s'adressent au profil de voyageur qui les intéresse. Cette « révolution » du ciblage *marketing* dans l'espace public est facturée aux marques à un prix plus élevé que les campagnes d'affichage papier. Les régies engrangent donc des recettes publicitaires supplémentaires.

Les écrans continuent de susciter le rejet des Français : selon un sondage de 2023, 54% des sondés se disent favorables à leur interdiction et 85% aimeraient voir leur nombre diminuer. Faisant fi de cette réticence et de l'opposition d'une partie des responsables politiques locaux et nationaux, les régies et les compagnies ont su tirer profit d'un vide juridique. Les gares, comme les aéroports et les centres commerciaux, ne relèvent pas des règlements locaux de publicité que peuvent édicter les communes.

À Paris, par exemple, les écrans sont interdits dans les rues, mais ils peuvent fleurir dans les gares en vertu du contrat signé

entre Mediatransports et le groupe ferroviaire public. « *Les afficheurs aiment beaucoup aller dans les gares, parce que ce sont des lieux où ils imposent leurs propres règles* », résume le porte-parole de l'association Résistance à l'agression publicitaire.

RETOUR DES CAMIONS PUBLICITAIRES

Les plus anciens se souviendront de ces camions publicitaires parcourant les rues avec un haut-parleur tonitruant vantant les mérites de tel ou tel produit ou activité. Aujourd'hui, la pratique s'est modernisée : depuis quelques années, des camions publicitaires déambulent à Paris et dans les grandes villes de France, avec des écrans géants lumineux. Une pratique illégale insuffisamment sanctionnée. Difficile de les rater : avec ses 20m² de panneaux numériques lumineux, la camionnette noire attire l'œil du passant... et son oreille. En effet, le véhicule émet un ronflement sourd. Ce n'est pas le bruit du moteur, mais celui du groupe électrogène fixé à l'intérieur du fourgon. Il alimente les milliers de LED, et la batterie du camion n'y suffit pas. Une ouverture située sur le haut du caisson permet d'évacuer les émanations toxiques. Non seulement ce camion pollue beaucoup, mais il circule surtout de façon tout à fait illégale dans les rues. Les agences de publicité qui les louent – une dizaine opèrent sur ce créneau – vantent une solution de communication innovante et très efficace. Depuis au moins 4 ans, ces véhicules déambulent à Paris, Lyon ou encore Marseille. Les annonceurs qui les louent – une dizaine opèrent sur ce créneau – vantent une solution de communication innovante et très efficace. « *Les annonceurs utilisent surtout ce type de support pour des événements spécifiques, par exemple la sortie d'un album ou d'un nouveau produit* », admet LED Media Com, qui possède cinq camions à Paris. « *Il s'agit généralement de campagnes éphémères, sur une journée, parfois une demi-journée.* » Ces écrans mobiles permettent de diffuser des images fixes, mais aussi des clips, des bandes-annonces de films, etc.

Alain Adriaens

1. Cette formulation remplace la précédente qui disait « *L'abus d'alcool PEUT nuire à la santé* ».

VIVRE ET HABITER EN PRATIQUANT L'AUTONOMIE

Deux techniques de construction — 1. La paille

La paille est un matériau naturel renouvelable, biodégradable qui possède des propriétés écologiques plus qu'insoupçonnées et on peut en disposer localement. Compte tenu de son prix très abordable – autour de 2€ la botte sans le transport –, elle peut être envisagée avec un budget très raisonnable dans le cadre d'une autoconstruction. C'est un excellent isolant, sa production ainsi que son transport exigent peu d'énergie. Plusieurs techniques de murs en paille existent : remplissage d'ossature en bois, structure poteaux-poutres, panneaux préfabriqués. Tous ces matériaux sont souvent jetés chaque année à travers le monde, aussi les initiatives pour les recycler dans les constructions se multiplient. Comme la paille est en principe disponible seulement à la fin de l'été, il est impératif d'en trouver bien avant le début du chantier ; le producteur vous les fournira. Les bottes de paille servent au remplissage des murs extérieurs, intérieurs, des toitures, des combles et des cloisons. Il existe plusieurs techniques pour construire une maison en paille. La plus ancienne, la technique « Nebraska », consiste à empiler les ballots de paille les uns sur les autres, en quinconce, comme un mur de briques. Les bottes sont reliées entre elles avec des morceaux de bambou ou de bois. Cette technique ne nécessite pas d'ossature particulière. Elle est par contre à réserver aux petites

surfaces. Sinon, la technique la plus utilisée pour construire une maison en paille est celle de « l'ossature bois ». Les bottes rectangulaires, d'une profondeur de 36 à 46 cm, sont encastées dans l'ossature. Elles demandent également à être comprimées. Seul souci, toutes les bottes n'ont pas exactement la même taille, donc cela nécessite de les sélectionner par taille. Cela demande parfois beaucoup de manutentions. Pour la finition, les murs en paille peuvent être recouverts de terre ou de chaux, et ensuite être peints avec des produits naturels. J'ai un jour imaginé construire les murs à plat au sol, ce qui permet de couler l'enduit de terre..., reste ensuite, une fois la terre sèche, à redresser les murs. Construire une maison en paille ne demande pas des connaissances poussées en bâtiment, ni d'avoir spécialement de la force, puisque les bottes de paille ne sont pas très lourdes. Du coup, il est facile de construire soi-même sa maison en paille et d'éviter les frais de main-d'œuvre, entre autres. Il existe des chantiers participatifs, la plupart du temps organisés par des associations qui forment à la construction de maisons en paille. La paille est un très bon isolant thermique. L'utiliser pour construire sa maison permet de réduire considérablement la facture de chauffage. Elle est aussi un excellent isolant phonique, elle ne dégage pas de fibres irritantes, ni de composés toxiques. Les risques

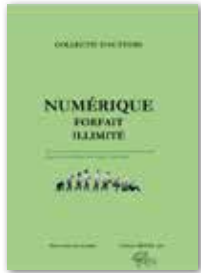
d'allergie sont donc nuls pour les habitants. D'autre part, la paille permet aux murs de respirer et d'assainir la maison. Et contrairement au foin, elle ne se décompose pas. Contrairement à ce que l'on pourrait imaginer, elle offre une bonne résistance au feu, à condition que les bottes utilisées soient correctement compactées. L'inconvénient majeur de la paille est de craindre l'humidité. Tout au long de la construction, il est donc nécessaire de pouvoir stocker la paille bien au sec. Les travaux doivent être réalisés seulement par beau temps, sans pluie. Il est également indispensable de prévoir des fondations qui évitent toutes les remontées d'eau. Enfin, pour protéger la maison en paille de l'humidité, une avancée de toit d'au moins 50cm doit être réalisée. Si vous ne vous sentez pas l'âme d'un éco-construteur, il n'est malheureusement pas encore facile de trouver des entreprises spécialisées dans la construction de maisons en paille, même si cette technique commence à se développer.

À suivre...

Christian La Grange



VU, LU, ENTENDU



Une critique à la fois riche et très synthétique de l'idéologie de la « transition numérique », ce fantasme si destructeur. Le collectif d'auteurs a abordé le phénomène sous l'ensemble des points de vue importants : aperçu des mouvements de résistance, impacts nocifs sur les jeunes générations, très graves conséquences écologiques, liens avec les enjeux démocratiques comme médiatiques, etc. Chaque thématique est traitée en un court chapitre, le tout illustré par de nombreuses et excellentes créations du dessinateur et humoriste engagé Léandre ; celles-ci allègent d'une part la gravité de la problématique (effet bien salutaire), et d'autre part renforcent efficacement les analyses, en soulignant une série d'aberrations de l'idéologie en question. Parmi les contenus les plus éclairants du livre : comme évoqué, un petit tour d'horizon (non exhaustif, mais bien représentatif) des initiatives de résistance, élément spécialement pertinent, du fait de l'importance de ne pas céder à la déprime ou au fatalisme – et en effet, rien que la présentation de ces initiatives est déjà un facteur de motivation ; autre contribution essentielle, une réfutation systématique, très rigoureuse et très documentée, de l'immense tromperie selon laquelle l'invasion numérique mènerait en définitive à une économie des ressources, grâce à une prétendue rationalisation généralisée ; pointons aussi la contribution sur les dégâts sur la jeunesse comme dans les pays du sud – du fait de l'extractivisme associé aux développements concernés –, analyse tout particulièrement interpellante, qui surprendra bien des personnes pensant déjà être bien informées sur la problématique (ça a été mon cas, personnellement).

Collectifs d'auteurs, *Numérique, forfait illimité*, Grappe asbl, 2024, illustrations de Léandre, 173 pages, 15€.

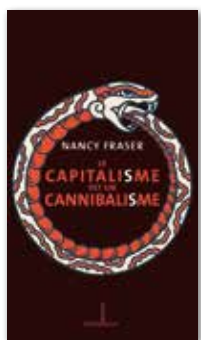
D. Z.



Après l'éco-anxiété, le filon éditorial nouveau est arrivé : la facho-anxiété. « *L'extrême droite est aux portes du pouvoir et ça fait super peur* », voilà le message original et puissant que nous délivre Salomé Saqué. Un tweet aurait suffi. Mais diluer le propos sur une centaine de pages se révèle fructueux : en dépit de son indigence – ou plutôt grâce à elle – le maigre libelle caracole en tête des ventes, catégorie « essais ». Quant aux remèdes de l'auteure pour lutter contre l'extrême droite, ils tiennent plus du développement personnel à la sauce *Psychologies Magazine* que d'une analyse politique un tant soit peu construite. Je retiendrai toutefois sa proposition de « *réappropriation du monde par la créativité* » en effectuant derechef un petit exercice ludique consistant à reprendre le texte de madame Saqué, le passer au présent de l'indicatif et substituer « *extrême droite* » par « *extrême centre* ». Extrême centre de la Macronie, rafioteur moulu qui aurait coulé depuis longtemps s'il n'avait eu pour meilleur et plus indéfectible allié... l'extrême droite. Car si le forcené barricadé à l'Élysée n'en a toujours pas été expulsé, il le doit à la duplicité d'un RN refusant systématiquement de soutenir les appels à la destitution du despote. Reprenons maintenant notre petit exercice à l'aide de quelques morceaux choisis : « *recours aux lois exceptionnelles de l'état d'urgence pour une durée illimitée* », « *mettre au pas le Conseil constitutionnel* », « *usage d'une « novlangue » appauvrie pour limiter la pensée critique* », « *mettre progressivement la main sur les médias et imposer ses thèmes dans le débat public* », etc. Et voilà que la dystopie de S. Saqué se mue en description parfaite du cauchemar *réellement existant* dans lequel nous vivons.

Salomé Saqué, *Résister*, Payot, 2024, 144 pages, 5€.

Pascal Halary



Dans cet essai très stimulant, Nancy Fraser développe et actualise certaines des idées déjà avancées par Rosa Luxemburg et qui lui avaient valu la condamnation sans appel des marxistes officiels, notamment de Lénine. Dans *L'accumulation du capital*, Luxemburg avait montré que le système capitaliste ne peut pas survivre sans asservir les peuples des « périphéries », expropriés de leurs richesses et exploités dans les mines, les plantations, etc. Fraser constate que désormais, ce processus se produit au centre même du système. Le capitalisme se nourrit de ses marges, qu'il exploite et exproprie sans vergogne, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur. Jusqu'à l'intérieur, en effet : par exemple, l'ensemble des soins portés aux enfants, aux malades, aux per-

sonnes âgées, ce qu'on appelle le *care*, repose sur la sous-évaluation économique de ces tâches. Ainsi, les femmes ne pourraient pas aller chercher un second salaire dans le couple si des travailleurs sociaux sous-payés ne prenaient pas « soin » des enfants. Fraser souligne les impasses dans lesquelles s'enfoncent le capitalisme contemporain. Pour y répondre, les mouvements d'émancipation devraient lier les luttes et les résistances à tous les niveaux où exploitation et expropriation s'intensifient, prendre en compte ce stade « cannibale » du capitalisme et dégager des perspectives émancipatrices. Écologie radicale, féminisme, anticapitalisme, anti-impérialisme, luttes contre les violences policières et militaires, etc., devraient converger dans la construction d'une « contre-hégémonie », vers une transformation sociale urgente, vu l'état général de la planète et des sociétés humaines.

Nancy Fraser, *Le capitalisme est un cannibalisme*, Agone, 285 p. 21€.

Philippe Godard



Peu se sont spécialisés dans la critique du tourisme. Le sociologue Rodolphe Christin occupe ce créneau depuis longtemps et continue à creuser ce sillon livre après livre. Car la massification touristique est plus que jamais à l'ordre du jour, retour de manivelle du confinement covidien, occidentalisation des modes de vie et croissance démographique aidant. Faire du tourisme relève à la fois du désir individuel et de la norme collective. S'il faut

en sortir, pour des raisons à la fois écologiques et anthropologiques, alors que vivre à la place ? L'auteur propose le développement d'une « *contre-culture écosophique* » qui allie science, politique et poésie dans une seule vision écologique. Il faudrait également intervenir en amont, en cessant de produire ces services, plutôt qu'en aval par des mesures autoritaires et liberticides qui ne changent rien à la finalité du système productiviste faisant coexister exploitation, destruction et protection gérées par une « *biocratie bureaucratifiée* », bras armé d'un « *écocapitalisme* ». L'équilibre entre l'agir et le non-agir du *tao* doit être recherché, « *il faut laisser agir le non-agir* ». Pour contrer un sentiment d'« *invivabilité* » croissant, « *nous devons rompre avec la frénésie de l'occupation tous azimuts et apprendre l'importance de la contemplation du monde* », tout en recherchant les « *interstices pour reprendre haleine* » et où « *demeurer dans une sérénité relative* ». Le tourisme, cet « *antivoyage* », détruit les « *lieux où cet oubli est possible* ». « *Faut-il être pour partir, faut-il partir pour être, faut-il se déplacer pour exister, peut-on encore exister sans partir ? La mobilité est-elle devenue une condition du bonheur ?* », voilà des questions existentielles à se poser pour « *engager un voyage de retour au réel* ».

Rodolphe Christin, *Peut-on voyager encore ? Réflexions pour se rapprocher du monde*, Écosociété, 2025, 93 pages, 12€.

B. L.



Prodigieux bouquin, celui que j'espérais trouver sur la guerre en Ukraine. Tout y est. La propagande de guerre occidentale omniprésente. Les techniques de communication de Zelensky, Internews, une agence de communication étasunienne. Les actes de censure considérés comme légitimes servant à dissimuler la nature du conflit. L'édifice des raisons et des critiques, inventant, fabriquant des faits, depuis longtemps, comme en Bosnie, au Kosovo,

en Syrie, pour accuser Syriens et Russes, se servant des émotions qu'elles suscitent. Les événements qui se sont déroulés à Boutcha. La promenade qu'y a faite le bataillon d'Azov après le retrait des troupes russes, lesquelles croyaient qu'on parviendrait à un accord de paix. Tout l'écheveau des négociations. Leur échec voulu, organisé par les Occidentaux. Tout y est dit. Le rôle joué par les organisations paramilitaires néo-nazies ultranationalistes dès le début du conflit, empêchant régulièrement le gouvernement ukrainien de conclure la paix, intimidant le président, les députés, les policiers, tous ceux qui ne partagent pas leurs idées, leurs préjugés pro-occidentaux, russophobes, manipulant les foules, intégrées dans l'armée par Avakov, pour en minimiser les exactions. Le soutien occidental. Les armes qu'elles reçoivent. Les instructeurs occidentaux qui les forment. Le petit groupe de personnes, latseniouk, mis au pouvoir par Victoria Nuland elle-même après le putsch de février 2014, Avakov par Porochenko ensuite, et conservé par Zelensky, et les organisations néo-fascistes qu'ils dirigent, qui contrôlent, manipulent le gouvernement, l'armée, en Ukraine, pour faciliter les entreprises des Américains, pour en brader les richesses, pour tourner les Russes en bourrique et pour les battre, si possible. Des faits sourcés, des références d'articles, de déclarations, de rapports, de débats, de rencontres, des références tex-

tuelles, à chaque page, en notes, en petits caractères. Pour V. Caller, Poutine est tombé dans un piège.

Vladimir Caller, *Ukraine, des hommes, des faits, le piège. Un autre regard sur la guerre*, Le Temps des cerises, 2024, 281 pages, 22€.

P. W.



Ce livre reprend les premiers épisodes d'une série d'émissions de la chaîne Blast. D'une érudition aussi folle qu'éclectique, depuis les textes gnostiques de Nag Hammadi jusqu'à la culture pop et aux délires de la civilisation d'« *infernét* », Pacôme Thiellement est un touche-à-tout génial. D'émissions en livres, il multiplie les faux anachronismes et les carambolages interprétatifs d'où jaillit, avec verve et joie rabelaisienne, un gai savoir pour notre temps. L'auteur prend ici comme amorce une intuition profonde

de Philip K. Dick. Dans un rêve mystique, cet auteur culte de science-fiction avait reçu ce message sibyllin : « *L'empire n'a jamais pris fin !* ». Cet empire, c'est l'empire romain, imaginé et bâti dans la violence par Jules César. Comme tous les hommes avides de pouvoir, César était un grand sociopathe, et sa *Guerre des Gaules*, l'archétype d'une histoire écrite par les vainqueurs à des fins de propagande, pour asseoir leur domination sur les vaincus. La conquête de la Gaule marque les débuts d'un roman national français qui, prenant le césarisme pour fil conducteur, exalte le pouvoir. Contre une telle lecture, P. Thiellement nous offre une alternative : au travers du prisme de l'anarchisme spirituel et poétique, il nous narre les combats populaires contre toutes les entreprises de domination politique, ecclésiastique ou autre. Il a beau préciser qu'il n'est pas historien mais exégète, son analyse rigoureuse s'appuie sur une documentation impeccable, qui redonne voix aux victimes, dont celles, si émouvantes, de l'Inquisition. De *Jules César, l'homme qui nous inventa*, à *Jeanne d'Arc la gauchiste*, chaque chapitre est un petit trésor d'humour et d'érudition, par exemple celui consacré à l'extermination des Cathares : s'appuyant sur les travaux des historiens René Nelli et Anne Brenon, inspiré par les réflexions lumineuses de Simone Weil, notre cher exégète y a mis non seulement tout son savoir mais aussi tout son cœur d'ami des *sans roi*. Pour notre plus grand plaisir, la série se poursuit et, promis juré, elle ira jusqu'à Macron. Ah, ça ira, ça ira, ça ira !

Pacôme Thiellement, *L'empire n'a jamais pris fin, tome 1 : de Jules César à Jeanne d'Arc*, Massot-Blast, 2024, 365 pages, 20,90€.

F. M.



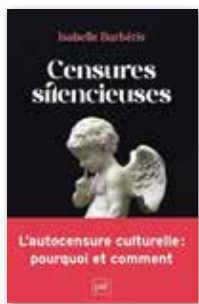
La philosophe étasunienne Susan Neiman (née en 1955), spécialisée en politique et en morale, revendique appartenir au camp socialiste, donc « *libéral* », outre-Atlantique. « *La peur d'être embarrassé devrait être embarrassante* », indique-t-elle judicieusement. Nous lui saurons gré, en effet, d'apporter un courageux et argumenté démenti au préjugé ancré à gauche selon lequel toute critique du wokisme serait nécessairement réactionnaire (position tenue en Belgique entre autres par l'universitaire Pascal Delwit, à qui donc nous recommandons ce livre). « *[...] si les progressistes de gauche sont incapables de dénoncer les excès de la pensée woke, non seulement ils auront toujours l'impression d'être politiquement sans abri, mais leur silence précipitera tous ceux dont la boussole politique est plus vacillante dans les bras de la droite.* » Toutefois, cet essai est finalement moins une attaque contre le wokisme qu'un rappel des principes de la gauche que celle-ci ignore ou malmène : attachement à l'esprit des Lumières, à l'universalisme et à l'idée de progrès, primat de la raison, distinction ferme entre justice et pouvoir. S. Neiman se montre dure envers l'œuvre de Michel Foucault, une des principales sources théoriques du wokisme. La psychologie évolutionniste, la sociobiologie, la manie de la victimisation, la bipartition ami/enne-mi de Carl Schmitt, le pessimisme d'Adorno et de Horkheimer en prennent aussi pour leur grade. Bizarrement, l'auteure dissocie le wokisme du libéralisme, ce que réfuteraient à coup sûr Dany-Robert Dufour et Jean-Claude Michéa. Sur un plan formel, le travail souffre d'une lourdeur de style – phrases alambiquées, doubles négations, abus du conditionnel – courante chez les auteurs anglo-saxons, encore aggravée par la traduction de l'anglais. Sans doute, les lecteurs motivés passeront-ils outre.

Susan Neiman, *La gauche n'est pas woke*, Climats, 2024, 243 pages, 22€.

B. L.



VU, LU, ENTENDU

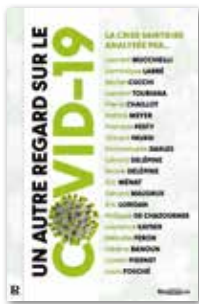


Sujet d'actualité qu'étudie cet excellent essai de la professeure en science politique Isabelle Barberis. Comme dans *L'art du politiquement correct* (PUF, 2019), elle part à nouveau des arts de la scène – mais aussi des musées, des statues et de la littérature – pour analyser les formes de la « nouvelle censure » au temps des réseaux sociaux dans les démocraties libérales. L'ancienne censure de l'Église et de l'État était verticale ; la nouvelle est horizontale, populaire, corporatiste, militante,

médiatique, algorithmique, venant surtout de la gauche, mais aussi de la droite. Dans le cas de la première, sous couvert d'« inclusivité » et de lutte contre les discours de haine, elle aboutit paradoxalement à « une haine vertueuse justifiant l'exécution sommaire de toute parole adverse ». Elle dénote des « comportements narcissiques, machiavéliques ou psychopathiques par lesquels les individus cherchent à manipuler l'opinion des autres sur leur moralité », ces « petits maîtres qui entendent "diriger", "régir" et "rectifier" ». La normativité autoritaire de la nouvelle censure éteint toute dialectique, toute réflexivité, toute tolérance à l'ambivalence et au double sens, et alimente une « industrie de l'indignation ». Elle cherche systématiquement à déconstruire, démarche se voulant rationnelle, mais tenant tout autant de la religion, où les représentations symboliques sont censées déterminer les comportements réels, du fait de leur efficacité prétendument absolue : « [...] le continuum entre fiction et réalité [...] constitue la principale caractéristique de la peur des représentations, qui conduit à l'iconoclasme et à la censure ». Il y a également la peur du regard de l'autre, de l'altérité culturelle, idéologique et politique. « [La nouvelle censure] fait de chaque citoyen des démocraties pluralistes un potentiel censeur, autant qu'un potentiel censuré ». Pour prévenir tout problème, les individus préfèrent alors s'auto-censurer, ce qui rend la censure silencieuse et d'autant plus efficace. Ce tableau d'une société étouffante où « les censeurs pensent toujours détenir les solutions » permettra, espérons-le, un sursaut pour que les relations humaines restent vivables. Extrême droite ou pas.

Isabelle Barberis, *Censures silencieuses*, PUF, 2024, 198 pages, 17€.

B. L.



Voici un (énième) ouvrage qui analyse avec pertinence la crise sanitaire au travers d'articles rédigés par des professionnels et médecins que l'on a peu entendus sur les ondes traditionnelles (mais beaucoup dans les médias alternatifs). Ceux qui critiquent la gestion de la crise sanitaire depuis ses débuts n'apprendront certainement rien de nouveau en lisant ces lignes et trouveront d'ailleurs même peut-être les propos redondants (sauf à se satisfaire d'une forme d'auto-complaisance de la pensée). Au contraire, ceux qui sont à la recherche d'un autre narratif que le discours officiel sur les événements trouveront dans cet ouvrage une mine d'informations pertinentes. Mentions spéciales par ailleurs à l'annexe fort intéressante de Liutwin Piernet (« Chronologie : Principaux repères historiques... »), ainsi qu'à l'article du statisticien Pierre Chaillot « Flagrant déni de réalité » qui critique avec brio une « bureaucratie à l'œuvre dans toute la splendeur de son absurdité ».

Ouvrage collectif, *Un autre regard sur la covid-19*, Demi-lune, 2024, 25€.

K. C.



Un paysage vaste et coloré du romantisme allemand dans son âge d'or, la grande époque d'Iéna, au tournant du XIX^e siècle. Cette petite ville d'Europe centrale brille alors d'un feu culturel extraordinaire qui rayonne loin au-delà des frontières du monde germanophone. Ce feu est allumé et attisé par une petite constellation de personnalités passionnantes, aux riches et complexes relations d'inspirations, d'émulations et de confrontations, qui engendrent un foisonnement de productions artistiques, philo-

sophiques et scientifiques. Parmi les ingrédients qui ont nourri cette alchimie : une liberté de recherche et d'expression tout à fait exceptionnelle pour l'époque, due à des circonstances politiques opportunes. Cette constellation de porteurs et créateurs de culture, le livre la dépeint dans toute sa richesse humaine. On peut trouver les détails biographiques trop nombreux, au détriment de la place donnée aux idées des personnalités, mais ces dernières sont souvent synthétisées d'une manière éclairante et les citations d'œuvres et de déclarations sont bien choisies. En outre, cette richesse biographique rend les

choses très vivantes, tout en nous rappelant la nature humaine des personnalités concernées, ainsi que leurs limites et faiblesses, à côté de leurs grands dons. En particulier, les apports et influences sur les siècles suivants, jusqu'à nos jours, sont bien mis en valeur : développement de l'idéal moderne de liberté, des bases de la future écologie, d'une science dépassant matérialisme comme dogmes religieux... Ce faisant, les préjugés régnant sur le romantisme sont battus en brèche : absurdité, globalement, des reproches de nationalisme, d'irrationalisme comme de passivisme, étant donné la passion pour l'ensemble des cultures, pour la recherche de la connaissance, ou encore pour les idéaux de la Révolution française. Il apparaît bien également à quel point romantisme, *Naturphilosophie* et idéalisme allemand sont trois sœurs entrelacées. Pour une approche plus développée de ces courants, voir dans ce numéro l'article « Sources oubliées et odysée de l'esprit ».

Andreas Wulf, *Les rebelles magnifiques*, Noir sur Blanc, 2024, 576 pages, 26,50€.

D. Z.



African Parks, une ONG à but lucratif, exploite plus de 20 parcs naturels en Afrique. L'ONG mène une guerre en règle pour la conservation de la nature et, pour lutter contre les braconniers, elle a recours à des militaires professionnels, parfois lourdement armés, qui ne sont pas à quelques violations de droits de l'homme près. Se substituant aux États, elle exerce un contrôle pratiquement absolu sur d'immenses portions du territoire africain. Elle le fait gratuitement. Des milliardaires donnent des millions

pour préserver la faune dont la faiblesse des États et les guerres incessantes menacent la survie. Elle fait aussi du profit en organisant des safaris, en louant des chambres d'hôtel cinq étoiles en pleine jungle, en délivrant des permis de chasse à des chasseurs riches. Olivier Van Beemen mène une enquête à haut risque qui l'emmène dans une dizaine de pays : Bénin, Tchad, Zambie, Afrique du Sud, Rwanda, Congo. Il a interviewé des centaines de personnes et lu un grand nombre de documents, de rapports, de livres. Il s'est posé beaucoup de questions. Est-ce que la population animale dans les parcs gérés par AP diminue ou augmente ? Il n'est pas parvenu à une conclusion à ce sujet. Est-ce que l'ONG a des rapports avec l'industrie minière ? Il décrit les populations que l'on méprise, réprime et expulse des parcs, alors qu'elle vit de la nature qui s'y trouve depuis des générations. Il évoque les comptes *offshore* et les finances opaques de l'ONG. À force de menaces, de pressions, African Parks réussit à lui mettre des bâtons dans les roues, et tente aussi de lui imposer les conclusions de son enquête. Ce n'est qu'après des années d'efforts qu'en Afrique du Sud, où se trouve le siège de l'entreprise, il parvient à interviewer le directeur général. De nombreux cadres de l'ONG fondée par Paul van Vlissingen, un milliardaire néerlandais, sont des Sud-Africains blancs. African Parks est un empire vert qui a un aspect colonialiste.

Olivier van Beemen, *Au nom de la nature Enquête sur les pratiques néocolonialistes de l'ONG African Parks*, Rue de l'Échiquier, 2025, 314 pages, 23€.

P. W.



Ce n'est certainement pas en cette période régie par l'absurde que l'inspiration du dessinateur Léandre risque de se tarir. Après ce deuxième album, on peut dès lors s'attendre à une suite. Lui comme nous préférerait sans doute ne pas avoir à caricaturer le réel et revenir à une décence ordinaire où le bon sens règne. Enfin, « caricaturé » est un grand mot, car le monde est tellement à lui seul un spectacle qu'il ne faut presque plus en grossir les traits. Mais c'est

ainsi, et comme on dit, « mieux vaut en rire », n'est-ce pas ? Et Léandre fait cela bien, très bien ! Il parvient à rendre le ridicule risible, comme notre certitude d'être libre sans réaliser qu'un objet d'aliénation a été remplacé par un autre ou s'y est ajouté, à l'instar de cette terrible prothèse qu'est le téléphone portable ; l'écologie de guerre soutenue par les « Verts » qui préfèrent « tuer local » ; la culture du *selfie* et le culte de l'image ; l'expérience touristique « unique » qui, une fois massifiée, mène au tourisme de masse qu'on connaît ; l'impossibilité de dialoguer, de s'opposer à la *doxa*, sans être relégué au rang des « pro-Russes », « transphobes », « extrémistes »... etc. La suite en image.

Léandre, *La vie. La vraie*, 2024, 97 pages, 16€.

A.P.

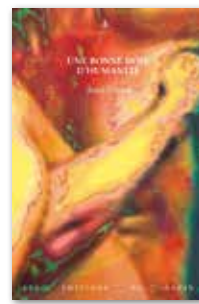


Une réédition augmentée et fraîchement actualisée d'un livre d'une grande importance sur le conflit israélo-palestinien : une démonstration très documentée de la réalité d'un des aspects les plus cyniques de la politique de la droite israélienne ; à savoir, le fait d'avoir favorisé, durant des décennies, le développement du Hamas au détriment de l'OLP, mouvement trop enclin au dialogue, à partir d'un certain moment, au goût de la droite en question.

Le but était donc d'avoir face à soi un ennemi tel qu'il servira au mieux de prétexte au développement d'une ethnocratie sioniste. Un des épisodes les plus significatifs et les plus choquants de cette politique : alors que le gouvernement israélien dominé par le Likoud assiégeait et détruisait petit à petit le quartier général de l'OLP, en 2002, il reprochait en même temps à cette organisation (évidemment paralysée, dans ces circonstances catastrophiques) de ne pas empêcher les attentats commis au même moment par le Hamas... Citons aussi cette déclaration de 2019 de B. Netanyahu, à la fois limpide et accablante : « Toute personne qui veut éviter la création d'un état palestinien doit soutenir le renforcement du Hamas, le transfert de fonds au Hamas » (préface de la nouvelle édition). L'auteur est un spécialiste du sujet, ayant été durant des décennies, correspondant à Jérusalem pour France 2. Une faiblesse : le riche historique des faits commence au-delà des événements les plus terribles, pour les Palestiniens ; et, plus généralement, la disproportion du nombre de victimes palestiniennes par rapport aux israéliennes n'est pas soulignée (dans le même sens, je ne me souviens pas avoir vu, durant la lecture, le mot *Nakba*). Mais ces éléments ne devraient pas empêcher de prendre connaissance des informations et analyses essentielles de cet ouvrage, d'autant qu'il est néanmoins nuancé ; p. ex., on apprend notamment que, au départ en tout cas, il existait différentes tendances, dans le mouvement d'où émane le Hamas (mais, comme bien souvent, la tendance la plus dure allait prendre le dessus).

Charles Enderlin, *Le grand aveuglement*, Albin Michel, 2024, 416 pages, 24,90€.

D. Z.



Recueil qui parle du désœuvrement d'une jeunesse qui se démène sans se démenier, qui bout, sort et remplit de vide son existence, qui s'essouffle. De sa relation au monde. De son expérience. De son environnement. Le poète pleure l'impuissance, les retours solitaires à la maison au petit matin après les nuits où l'on se déhanche en vain. L'autre est seulement rêvé, fantasmé. Il s'agit d'une abstraction. On dort avec des abstractions. Pas de contact, de rapport humain apparent. Ou un contact moyennant

l'absence de contact. Le titre est par conséquent une boutade, plutôt caustique. On zappe les chaînes télé pour tromper son ennui. Se relever, tomber, se relever. On pense vaguement à *Héliogabale* d'Antonin Artaud. Du beau travail. Passages intéressants, qui ont une valeur descriptive d'une vie sans consistance de gens qui n'ont rien à se mettre sous la dent. Prédications à moitié pensées. Mais quelle importance ! Un début de réflexion, c'est toujours ça. Est-ce que l'on se mord les doigts de ne pas avoir jeté, étant jeune, ses forces sans compter dans la vie, ou, au contraire, de les y avoir englouties sans compter ? Sens de l'enterrement d'un père avec lequel on n'a pas de contact. Sinon extrêmement sommaire. Un coup de fil de l'hôpital. Trois mots. Tu t'occuperas de ta mère. La pire crainte est celle de la solitude malgré tout. Beaucoup de termes scatologiques. Pour des gens qui courent les boîtes, les soirées, qui se retrouvent souvent à battre le pavé, faute d'avoir de quoi payer un premier verre, mais oui, cela peut représenter une préoccupation majeure. Le clochard de la place Rouppe qui fait sa grande dans son pantalon n'est pas une exception. Ici, le vide est vraiment vide. Il n'y a pas de tricherie. Recherche de sens. Absence d'amour. Sorte de nihilisme. Rien n'est marrant. Lu d'une traite quand même. Pas ressentit d'ennui. Des textes qui coulent de source. Sans grandiloquence. Critique du formalisme en poésie.

Axel Cornil, *Une bonne dose d'humanité*, Le Sapin, 2024, 106 pages, 13€/P. W.

FESTIVAL DES COCRÉATEURS

Il aura lieu les 7 et 8 juin, au Centre Estaya, à Faulx-les-Tombes. Une rencontre pour déjà faire exister une nouvelle conscience et avancer d'un pas de plus dans l'organisation d'un réseau local. Au menu : conférences, ateliers, animations, concerts et marché en monnaies libre (G1) et souveraine (JEU). Inscriptions via j@adikan.com

hepo —

REMILITARISATION

Le contenu du plan européen pour la remilitarisation de l'Europe sent bon l'arnaque. La presse a claironné sans aucun recul le chiffre de 800 milliards €. Mais cette somme ne correspond à aucun argent venu des institutions européennes. C'est aux États de fournir l'essentiel. Ils sont autorisés à dépenser 650 milliards € sur leur propre budget. Et pour cela, ils ont le droit de s'endetter davantage. Ursula von der Leyen permet 1,5% au-delà de la sacro-sainte limite d'hier à 3%. Pour la guerre ou contre la Covid, on trouve des sommes considérables. Mais pour le social ou l'environnement, les caisses sont vides.

A.A. —

METTRE SENS DESSUS-DESSOUS

La ville de Louvain a récemment adopté un nouveau code de conduite ; désormais en effet, la bise entre collègues fonctionnaires sera interdite. L'objectif ? « Limiter les contacts physiques dans le contexte post-pandémie et s'assurer d'un traitement respectueux entre les uns et les autres ». Ou quand la chaleur humaine devient synonyme de danger pour autrui – même « hors pandémie » – et une marque d'irrespect.

K. C. —

FAIRE CONFIANCE À BIG PHARMA ?

L'immoralité et la criminalité des Big Pharma apparaissent clairement dans le montant de leurs amendes. Aux États-Unis, un rapport de Public Citizen (www.citizen.org) révèle que, entre 1991 et 2021, les entreprises ont dû payer 59,4 milliards € à

l'État, soit 5,5 millions par jour. Ce qui toutefois ne représente que 3,2 % de leurs revenus nets, qui étaient de 1.810 milliards € sur cette même période. Ces amendes ne sont évidemment pas suffisantes pour arrêter le massacre et la destruction de la santé de la population, mais doivent constituer un bon compromis aux yeux de nos ministres et institutions de la « santé ». Tant qu'à présent, il n'y a pas eu de condamnation pour les vaccins à ARNm. Patience ?

Francis Leboutte —

POLICE, FORTE (AVEC LES...) ET FAIBLE (AVEC LES...)

Les politiques bruxellois, suivis par les Liégeois et les Carolos, alertent sur le sous-effectif de la police judiciaire pour faire face au trafic de drogue et appellent à l'aide le fédéral de toute urgence. Hum... Pour sécuriser les institutions européennes, les sièges des partis et réprimer les manifestations, il n'y a jamais de problème de sous-effectif, que du contraire : régiments de robocops sur-équipés, auto-pompes, chevaux de frise, maîtres-chiens, drones, etc, autrement dit une disproportion des forces en présence, où l'on discerne les priorités de l'État-gendarme. Il est vrai aussi qu'un manifestant est la plupart du temps moins dangereux et armé qu'un truand...

B. L. —

« INTELLIGENCE » ARTIFICIELLE, HYPERCONNERIE RÉELLE

Martin Willame, doctorante en télécommunications (ULouvain), a fait un calcul aux résultats consternant. Selon celui-ci, « si 1% de la population mondiale utilisait une fois par jour ChatGPT, on aurait besoin de 27 centrales nucléaires de grande taille » pour fournir l'énergie nécessaire. Combien faudra-t-il encore d'informations comme celle-ci avant que l'aberration des développements concernés soit reconnue par les décideurs ? (Cf. *Numérique, forfait illimité*, in Vu, lu, entendu.

D. Z. —

IDIOTIE AUGMENTÉE

Microsoft compte formater (pardon, former) 600.000 Belges à l'utilisation de l'intelligence artificielle d'ici trois ans. « Grâce au partenariat entre Microsoft et le MIC, notre objectif est de rendre 300.000 Wallons bilingues en IA d'ici fin 2027, en mettant à leur disposition des formations en ligne gratuites via iattitude.be, afin de renforcer leur compétitivité et leur employabilité », explique Aurélie Couvreur, la CEO du MIC. Qui peut sérieusement encore croire en la neutralité de la technologie ?

K. C. —

PANDÉMIE, LE RETOUR ?

« Le potentiel de nouvelles pandémies est immense », avertit Steven Van Gucht (*La Libre*, 02/02/25). Faire peur à la population est ce qu'il y a de mieux pour l'empêcher de penser et mieux la contrôler. Toutes les mesures stupides du covid ont été acceptées par la majorité sans difficulté (dont la pire, le couvre-feu !). De même pour l'acceptation d'un vaccin expérimental, inefficace et dangereux, comme seule solution, alors que, par exemple, une supplémentation préventive en vitamine D3 ou un traitement par la prohormone de la vitamine D en cas de maladie déclarée, aurait évité 9 décès sur 10, selon le *Deutsche Krebsforschungszentrum*, un institut de recherche biomédicale. Pourquoi ne fait-on pas la même chose pour les autres infections respiratoires ?

Francis Leboutte —

CONFUSION GÉNÉTIQUE

À l'Union européenne, le Conseil vient d'annoncer un accord pour négocier avec le parlement au sujet du recours aux « nouvelles techniques génomiques » (NTG) dans l'agriculture. Il s'agirait de « nouvelles techniques de modifications génétiques » des végétaux pour que ceux-ci deviennent résistants à la sécheresse, aux maladies ou aux insectes. Mais attention nous dit-on, rien à voir avec les OGM, acronyme qui désigne pourtant « organisme génétiquement modifié ».

K. C. —

Kairos+

+ D'ARTICLES + DE VIDÉOS



● **Planche à billets et savonnage de planche pour les Européens**

● **Le grand retour de la gauche Ceaucescu**

● **Reynders et ses copains: une affaire qui marche!**



[Dkript] Fact-checker les fact-checker...



[Dkript] INJECTION ARNm: L'humanité en péril — Dr. Jean-Marc SABATIER



[Dkript] COVID: 5 ANS APRES, LES MENSONGES CONTINUENT

KAIROS [JOURNAL ANTIPRODUCTIVISTE POUR UNE SOCIÉTÉ DÉCENTE]
EST VOTRE MÉDIA, CONTINUEZ À LE FAIRE VIVRE.
VIVE LA PRESSE LIBRE !

ABONNEZ-VOUS
À KAIROS

www.kairospresse.be/abonnement

Abonnement belge pour 5 numéros : 35€, frais de port inclus.
42€ pour l'Europe (sauf Suisse 45€), frais de port inclus.

IBAN : BE81 5230 8062 1324

Découvrez-nous également chez de nombreux vendeurs de presse et libraires en Belgique.

NE PAS JETER!
PARTAGER!